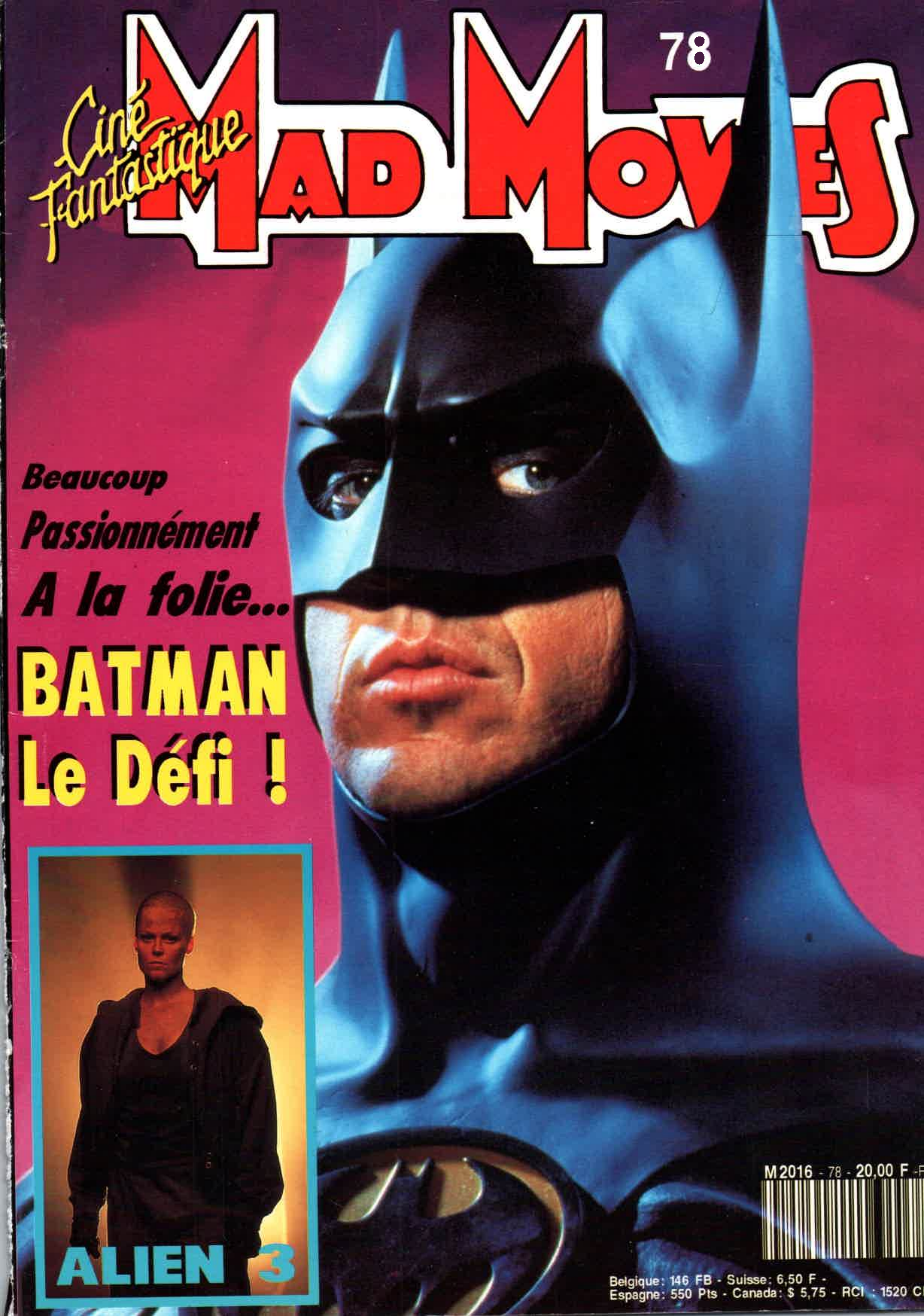
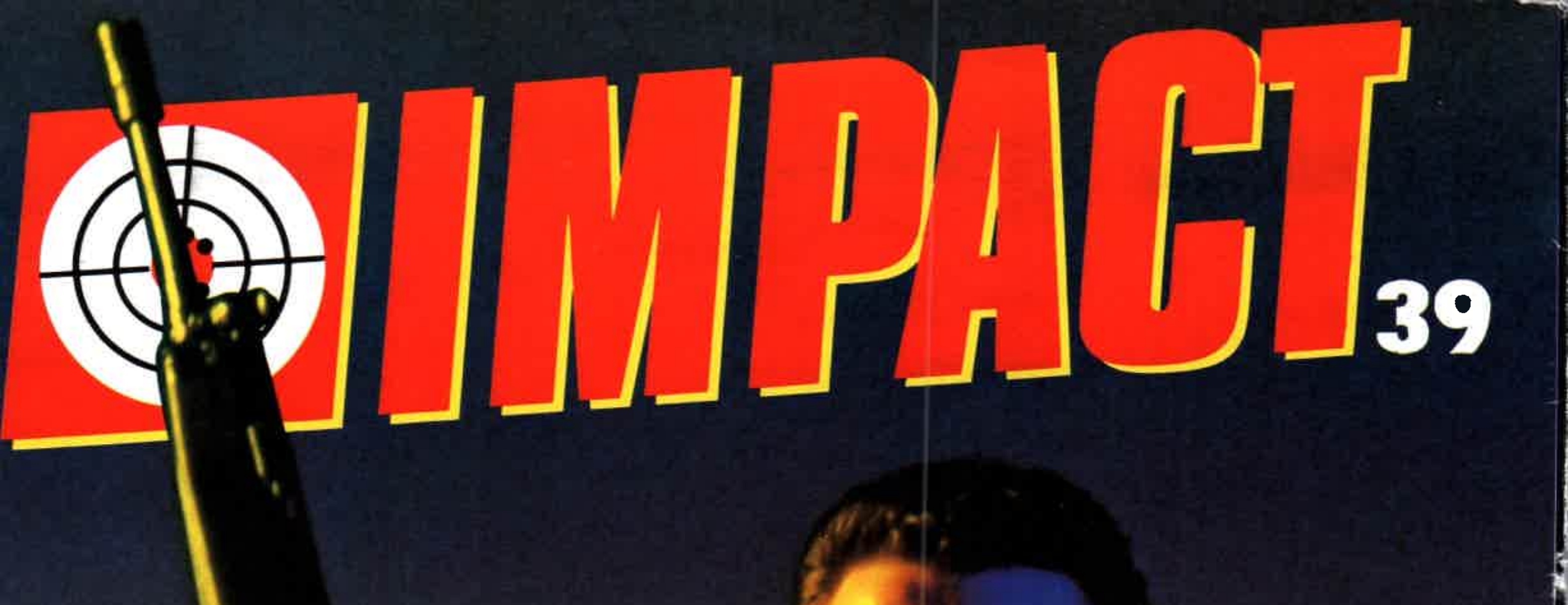

Ciné Fantastique
MAD MOVIES
78
Beaucoup
Passionnément
A la folie...
BATMAN
Le Défi !
ALIEN 3
M 2016 - 78 - 20,00 F
Belgique: 146 FB - Suisse: 6,50 F -
Espagne: 550 Pts - Canada: $ 5,75 - RCI : 1520 C



IMPACT 39

l'été américain : batman mel gibson harrison ford clint eastwood

VAN DAMME armé et dangereux dans UNIVERSAL SOLDIER

M 3226 - 39 - 20,00 F -RD



Belgique : 146 FB - Suisse : 6,50 F - RCI : 1520 CFA
Espagne : 550 Pts - Canada : $ 5,75



Rédaction, Administration : 4, rue Mansart, 75009 Paris. **Editeur/ Directeur de la publication** : Jean-Pierre Putters.

MAD MOVIES Ciné-Fantastique Numéro 78. **Rédacteur en chef** : Jean-Pierre Putters. **Secrétaire de rédaction** : Vincent Guignebert. **Coordination** : Marc Toullec. **Comité de rédaction** : Didier Allouch, Marcel Burel, Vincent Guignebert, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration** : Julien Carbon, Betty Chappe, Guy Giraud, Eric Godeau. **Correspondants** : Emmanuel Itier (Los Angeles). **Maquette Men** : Vincent Guignebert et Jean-Pierre Putters.

Remerciements : Marc Bernard, Cat's, Valérie Chabrier, Carole Chomand, Clarice Coufourier, Françoise Dessaigne, Marquita Doassans, Isabelle Dubar, Florence Farel, Joëlle François, Christophe Jouvet, Anne Lara, Fannie Louie, Olivier Margerie, Elisabeth Meunier, Multimédia Promotion, Joëlle Rameau, Robert Schlockoff, Claire Wilson.

Photocomposition/ Montage : The Mansart's Boys Corporation. **Photogravure** : Axes. **Impression** : Jean Didier. **Distribution** : N.M.P.P. Tirage : 90.000 exemplaires. **Dépot légal** : Juillet 1992. Paraît tous les deux mois. **Commission paritaire** : 59956. **ISSN** : 0338 - 6791.

sommaire









NOTULES LUNAIRES

■ Le succès et les Oscars du **Silence des Agneaux** aidant, Roger Corman fabrique son Hannibal Lecter à lui. En fait, la publicité de son **Confessions of a Serial Killer** ment effrontément. Ces "Confessions" ne concernent pas un quelconque génie du crime muselé derrière les barreaux, elles traitent du cas de Henry Lee Lucas, lequel avait déjà bien servi pour **Henry, Portrait of a Serial Killer**. Le réalisateur, Mark Blair, aurait d'ailleurs par un style quasi documentaire et un naturalisme de tous les instants plutôt tendance à se rapprocher davantage de John McNaughton que de Jonathan Demme.

■ Tim Burton, après **Batman le Défi**, semble se passionner pour **Mary Reilly**, un projet *Columbia*. L'histoire traite du mythe du Dr. Jekyll et est narrée par la domestique (peut-être Julia Roberts) du scientifique. Egalement au menu : **Sweenet Todd, The Demon Barber of Fleet Street**, adaptation musicale d'un classique. Un barbier se venge de manière bien atroce du juge qui l'a condamné. Après le décès du scénariste Warren Skaaren, c'est Michael McDowell qui s'attèle à l'écriture de **Beetlejuice in Love**. Tim Burton va aussi produire **Julien**, une fable de S.F.. Toujours côté production, le réalisateur des **Batman** songe à **Concrete** de Larry Wilson, avec Bill Murray. Il s'agit de l'adaptation d'un comics dans lequel le cerveau d'un écrivain est transplanté dans un corps de pierre par des extraterrestres. Et encore : le dessin animé **A Nightmare Before Christas, Mai, The Psychic Girl** d'après une démente BD japonaise... De quoi bosser jusqu'à l'an 2000.

Step inside the mind of a killer.

CONFESSIONS of a SERIAL KILLER

■ Hollywood s'intéresse de plus en plus au cinéma de Hong Kong. Alors que le violent John Woo consent à l'exil pour la réalisation de **Hard Target** avec Van Damme, Caroline Thompson, scénariste de **Edward aux Mains d'Argent**, travaille au remake de **Rouge**, une délicieuse ghost-story très romantique. Johnny Depp et Winona Ryder y remplaceront Leslie Cheung et Anita Mui.

■ Pour les bondophiles avertis, signalons la parution d'un zine de quelque 220 pages explorant toute la carrière de 007. Un collector à commander (110F) à Yann Chesnais, 4 place de la porte de Bagnolet, 75020 Paris

■ *MPCA* produit **Killer** de Tony Elwood. Trois étudiants en vadrouille vont se retrouver face à un serial killer (*ah bon, ça fait encore un film, ça ?*). Encore plus fort : **Happy Hell Night**, de Brian Owens. Quelques jeunes sont confrontés à un tueur psychotique (le pauvre !).

Editorial

Vous avez remarqué, dans les salons où l'on cause la meilleure méthode pour attirer l'attention consiste à sortir le plus de fois possible le mot passe-partout à la mode : l'Europe !

Wimbledon, l'Euro 92, le sida, les 24 heures du Mans (remportée par un Belge, m'a-t-on dit : il aurait couru 24 heures 30 !), le Tour de France, la véritable taille de Marc Toullec, toutes ces questions cruciales s'occultent au profit du seul sujet qui compte encore aujourd'hui : l'Europe. Oui, je sais, je me répète, mais c'est exprès, pour faire mode, on vient de vous dire.

Déjà, dans les milieux autorisés, certains signes ne trompent pas. Ne dit-on pas désormais "je m'abonne à *Mââââ Movies*" et non plus "je n'entrave que couic à Mâââstricht" ? C'est un signe, ça, non ?

Et pourtant, ironie du sort, on aura beau construire l'Europe autant qu'on voudra, nos faveurs cinéphiliques pencheront toujours du côté où il se passe quelque chose, à savoir l'Amérique.

Ah, si les USA voulaient bien entrer dans l'Europe, alors là, oui, comment qu'on les voterait leurs accords de Massetriquete. Et pourquoi pas un référendum sur la véritable prononciation du nom, déjà ?

Regardez, tandis que **Batman, le Défi** remporte la palme du premier week-end d'exploitation le plus rentable de toute l'histoire du cinéma (45 millions de dollars, sur 2700 écrans il est vrai, mais quand même !), dans son coin, en France, le film (français, oui oui...) **Et Demain... Hollywood** engrange pour sa part un total de 15 entrées seulement pour sa première journée sur Paris (en trois salles). Un record de plongée rarement égalé, exception faite de ce fameux film avec Régine et Ivan Rebroff qui avait autrefois réussi le chiffre étourdissant de 0 entrée en première semaine (il n'y en eut pas d'autres, d'ailleurs...). Tout de même, entre ces deux scores, n'y-a-t-il pas quelque part comme une profonde injustice, je vous le demande ?

Moi, si j'étais quelque chose dans la distribution, j'obligerais le surplus de spectateurs qui ne pourra pas rentrer à **Batman** la première semaine à passer dans la salle voisine où on leur projettera **Et Demain... Hollywood** de force. Voila ce que serait la véritable démocratie dans un paysage culturel idéal. Et ce n'est certes pas Jack Lang qui me contredira, surtout si on débloque l'argent pour, et si on dit que l'idée vient de lui.

Bref, tout ça pour dire que, mis à part le dissident **Histoires de Fantômes Chinois 2**, qui s'est faufilé là on ne sait comment, notre été sera américain ou ne sera pas. Et le menu s'avère copieux avec **Le Cobaye, La Nuit Déchirée, Les Aventures d'un l'Homme Invisible, Star Trek VI, Universal Soldier** et bien sûr les deux mastodontes : **Alien 3** et **Batman le Défi**.

Soyons francs, pour **Alien 3**, passée la première demi-heure d'exposition, plutôt réjouissante avec la découverte de la planète-prison Fiorina, le script s'aligne sur la première version et laisse surtout à l'énergique Sigourney le loisir d'une composition magistrale.

En revanche, **Batman**, pour son second opus, améliore nettement son score. Le visuel, notamment, traduit toute la folie d'un univers urbain entièrement repensé à l'échelle du cinéma. Une extravagance lyrique traversée de personnages emphatiques et désaxés. A travers la mégalopole de Gotham City passe toute la satire grinçante d'une société menacée de décadence et prête à sacrifier aux instinct primitifs sous un dernier vernis de civilisation agressivement luxueuse. Il n'est pour s'en convaincre que d'étudier la dualité ambiguë des personnages de CatWoman (féline et femme), du milliardaire joué par Christopher Walken (mécène et gangster à la fois) et surtout du pingouin, mi-homme mi-bête, génialement incarné par un De Vito prodigieux dans la mesure où il réussit surtout à faire oublier l'acteur derrière le personnage. Une vétitable performance.

Un joyau de prix dans cet été torride pour le cinéma fantastique et une séquelle pour une fois supérieure à son modèle. Tous à vos écrans... fantastiques.

Jean-Pierre PUTTERS

■ Une drôle d'histoire, mais racontée avec peu de moyen tant matériel qu'intellectuel, heureusement on commence à en avoir l'habitude ! **October 32nd** de Paul Hunt traite de l'épée de Merlin l'Enchanteur, garant de tous les pouvoirs. Selon la légende, si le maléfique Pendragon (Richard Lynch) fait main basse sur la lame magique, le monde plongera dans le chaos. Sont aussi recrutés pour les besoins du film une jolie reporter, la fille réincarnée de Merlin, un vieux chinois, pote de l'enchanteur... Et ça se combat à travers le temps, un peu comme dans **Highlander**, l'inspirateur de ce film bordélique et bien kitsch.



■ Le Clive Barker nouveau est annoncé : **Primal**, qui sera la première production de *Miramax*, un grand distributeur indépendant aux States. Fidèle à son penchant pour les mythologies, Barker nous racontera l'histoire d'une race d'êtres qui se repaissent de la peur humaine. Dans les temps anciens, ils ont été bannis dans les limbes, mais ils se préparent à revenir afin de prendre leur revanche. Qui c'est qui va encore déguster ?

■ Une initiative heureuse que cette ouverture, à Bègles, près de Bordeaux, de *Ciné World*, un Vidéo Club exclusivement dévolu au ciné fantastique. Pour l'instant, 2000 titres en stock ! *Ciné World*, 9, rue du Chevalier de La Barre, 33130 Bègles.

■ Retour au gore bien crapoteux pour Joe d'Amato, jadis gloire putride du genre avec des perles telles que **Anthropophageous, Horrible** et autre **Blue Holocaust**. Entre deux films sexy ou carrément hard, le grand Joe retrouve des dispositions pour la barbaque pas fraîche dans **Return from Death**, sous-titré **Frankenstein 2000**. Derrière le pseudonyme de David Hills, Joe nous narre l'une de ses histoires dont il a le secret. Cela débute par le viol d'une jeune veuve par quelques voyous. A l'hôpital, elle plonge dans un profond coma, mais le cerveau fonctionne encore. Accusé du forfait, Ric, son boy-friend, meurt tué en prison par des complices des violeurs. Par la seule force de la pensée, la veuve réanime, grâce à des câbles à haute-tension, le cadavre de son amant, lequel extermine les malfrats impunis.



■ Le fanzine *Planète à Vendre* fête son dixième numéro et cela nous fournit l'occasion de dire tout le bien que l'on pense de lui. Dans une vaste exploration du phénomène SF, il touche à tout : cinéma, livres, B.D., revue de presse, news, vidéo, dossiers écrivains. Le meilleur zine du moment dans son genre. 52 pages, 35F, à *Association Demain, Aujourd'hui*, 56 Bd Joffre, 83100 Toulon.

■ Avec le **Dracula** de Coppola qui pointe les dents sous peu, l'œuvre de Bram Stoker est passée au peigne fin. Roger Corman et *Concorde* amorcent un pillage systématique et annoncent déjà une adaptation de **Burial of the Rats** (traduction : L'enterrement des Rats) en co-production avec *Mosfilm*, ancienne antenne du cinéma du Kremlin.

■ Les déclarations conjointes d'Arnold Schwarzenegger et de James Cameron n'auront pas tenu très longtemps. *Carolco* vient de rendre officielle la pré-production d'un **Terminator 3**. Pour quand ? Enfin, nous on est prêt, quoi!

■ Le maquilleur Kevin Yagher (**Chucky, The Hidden,** etc...) va s'atteler chez *Cinevox* à **The Legend of Sleepy Hollow**. Ichabod Crane, le premier détective américain arrive à Sleepy Hollow, ville de la Nouvelle Angleterre, afin de résoudre l'énigme de la disparition de *Ciné-Boulevards*... euh non, d'une série de meurtres. Pendant son enquête, il découvrira la véritable identité du "cavalier sans tête" (mais pas sans reproche. Il n'y a rien de pire qu'un décapité qui n'en fait qu'à sa tête !).

■ Rayon séquelle, les amateurs de psycho-killers à répétition vont se pâmer d'aise à l'annonce du tournage de **Vendredi 13 IX, l'ultime chapitre final** (douteux). Ils auraient pu l'appeler "Vendredi 13, L'Ultime Chapitre Final terminé basta y'en a plus, sauf si on se fait plein de blé avec celui-là entretemps, bien entendu". Produit par Sean Cunningham, réalisé par Adam Marcus, incarné par Kane Hodder et maquillé par l'atelier *KNB*, ce nouveau Jason retracera les origines surnaturelles du mythe... Sortie américaine pour le 13 novembre prochain, un vendredi évidemment. Et si au lieu d'abattre Jason, on s'occupait des producteurs ?

■ Anthony Hickox devient le spécialiste des "sequels". Après **Waxwork II, Hellraiser III**, et avant un probable **Hellraiser IV**, il va s'occuper de **Warlock II : The Armageddon**. Plus qu'une suite c'est un quasi remake du film de Steve Miner, ainsi annoncé : "le futur de l'humanité est à la merci du Prince des Ténèbres qui lance sa fureur en un assaut final contre la création elle-même". Finalement ce n'est guère plus abscons qu'un sujet de philo au bac !

FREEKZ



Vedette aux Etats-Unis pour être le héros, aux côtés de Keanu Reeves, de **Bill & Ted Excellent Adventure** et de sa séquelle, Alex Winter, qui fut l'un des ados vampires de **Génération Perdue**, réalise et interprète **Freekz**, version loufoque du classique de Tod Browning, **Freak**. Ricky Coogan (Winter), star de l'écran, signe un contrat publicitaire pour assurer la promotion d'un fertilisant agricole, le Grotex 24, dans une petite république d'Amérique du Sud. Mais il tombe dans les mains du terrible Elijah C. Skuggs (Randy Quaid), un fou furieux rêvant de transformer la Terre entière en parc à mutants dociles. C'est, pour l'instant, Ricky qui subit la grande métamorphose. Transformé en monstre hirsute aux yeux pédonculés, il rejoint un petit cirque des horreurs et sa ménagerie composée d'une femme à barbe (Mister T.), d'un garçon-chien (Keanu Reeves), d'un homme-lombric, de Gueule de Semelle, du Crapaud Humain... Superbes maquillages garantis dans la mesure où la production requiert les services de trois virtuoses : Screaming Mad George, Tony Gardner et Steve Johnson.

■ Ridley Scott, malgré le gigantisme de son **Christophe Colomb** avec Depardieu, trouve le temps de produire **Starwatcher**, le premier long métrage du dessinateur Moebius qui fut l'un des concepteurs visuels d'**Alien**. Il s'agit là d'un space-opéra adulte mêlant animation, images de synthèse et prises de vues réelles. Tournage top-secret.

■ Il a suffit qu'Isaac Asimov décède pour que *TriStar* s'intéresse aux droits de la trilogie *Foundation*. Le film sera produit par Chuck Roven et Bob Cavallo. Des fois que ça marche, ils ont également pris des options sur les autres titres : *Foundation's Edge*, *Foundation and Earth* et l'encore inédit *Forward the Foundation*.



■ Certains remakes s'imposent, d'autres pas. Malin, le producteur Samuel Z. Arkoff produit en 1957 **I Was a Teenage Werewolf** de Gene Fowler Jr., où le collégien incarné par Michael Landon (futur gentil papa de *La Petite Maison dans la Prairie*) se transformait en loup-garou entre deux rock'n roll vieux genre. Eh bien, Arkoff remet ça en 1992 au sein de *Cannon*, ignorant sans doute que le pitoyable **Teen Wolf** était déjà un remake de son classique de la série B ultra kitsch.

Clean et studieux, le loup-garou new wave ! →



LE GODZILLA NOUVEAU



Godzilla, le dragon nippon, paraît désormais increvable. Depuis le classique de 1954, il n'arrête pas de piétiner Tokyo sous des accords de fantare militaire, de flanquer des roustes herculéennes à des cargaisons de bestioles caoutchouteuses et braillantes. Et les Japonais savourent avec toujours autant de plaisir ces spectacles où l'infantilisme le dispute à la naïveté. **Godzilla vs. King Ghidorah** de Kazuki Omori respecte scrupuleusement les bonnes vieilles habitudes. Il dévoile cependant ses origines, à savoir que Godzilla était, en pleine Deuxième Guerre Mondiale, un brave dinosaure qui broutait sagement le sommet des cocotiers. Mais une expérience nucléaire transforme le placide herbivore en impétueux cracheur de feu. Téléporté en 1992 par des visiteurs du futur, Godzilla doit affronter King Ghidorah, un monstre à trois têtes en provenance d'une autre galaxie... Très sérieux (les explications scientifiques sont à hurler de rire), ce **Godzilla** milite pour un Japon indépendant : les visiteurs du futur sont en fait des occidentaux désireux de faire main basse sur l'Empire du Soleil Levant grâce à un monstre téléguidé. Parmi eux : un cyborg blondinet qui a sûrement trop vu *L'Homme qui Valait Trois Milliards*.
A peine **Godzilla vs. King Ghidorah** est-il sorti que la *Toho* annonce déjà **Godzilla vs. Mothra**, un papillon de nuit géant. Rappelons que ces deux monstres avaient déjà affronté Godzilla dans les années 60, et qu'il s'agit là de quasi-remakes.



Ghidorah (trois têtes, mais pas plus finaud pour autant...) et Godzilla.

■ Bon, maintenant une histoire (oh oui, raconte Tonton Mad !). Il était une fois un gars, Scott Shaw, qui voulait faire du cinéma. Il avait tellement d'idées et si peu d'argent qu'il craignait que l'expérience restât unique (eh oui, on connaît le subjonctif à *Mad*, mais la question n'est pas là...). Il se dit *"la mode est aux vampires, les Tortues Ninja cassent la baraque et on pourrait ressusciter les films de motards"*, et là l'idée fuse, fulgurante, belle dans sa simplicité, *"je vais tourner* ***Samurai Vampire Bikers from Hell*** *! Au pire, si je n'arrive pas à le monter, j'aurais une notule dans* Mad *et ça sera la gloire quand même !"*. Bravo, mon gars, tu l'as, mais fais-nous plaisir tourne-le ton film. D'autant que l'actrice principale se nomme Tipsy La Fabula ! Si ça marche pas, elle pourra toujours se reconvertir au Crazy Horse Saloon...

■ Après les adaptations soigneuses qu'il a réalisées de **Jack l'Eventreur** et **Dr. Jekyll et Mr. Hyde** (ce dernier passé sur nos écrans au mois de juin), tout deux interprétés par Michael Caine, David Wickes s'attaque à un autre classique, le *Frankenstein* de Mary Shelley. Sous la forme d'un téléfilm de deux heures pour *Turner Television*.

■ Pour rester dans la catégorie classique, notons la sacrée surprise de cette jeune scientifique qui découvre inopinément le secret de la formule du Dr. Jekyll. Tel est en effet l'argument du **Formula X**, de Bill Naud, avec Kathleen Middleton. Notre héroïne aura bien entendu la curiosité de l'expérimenter - sinon ça ne serait pas drôle - et les redoutables conséquences ne se feront guère attendre. Classique, on vous dit !

■ Inlassablement, Stephen King continue d'alimenter le cinéma (et réciproquement). Steven Spielberg va produire **The Talisman**, co-écrit avec Peter Straub. L'éclectique Peter Yates (**Krull, L'Habilleur**) boucle actuellement **Needful Thing** sur un script de W.D. Richter (réalisateur de **Buckaroo Banzaï** et scénariste des **Aventures de Jack Burton**). Tom Holland (**Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?**) travaille à **Thinner**, l'histoire d'un avocat qui grossit démesurément (*c'est pas cochon, au moins ?*). Il y aura aussi un **The Langolier** d'après le best-seller "Four Past Midnight" et un **Tales from the Darkside The Movie II** dont l'un des segments porte la signature du Maître. Avant vous aurez déjà pu voir **Le Cobaye, La Nuit Déchirée, The Dark Half** et **Simetierre 2**... Du délire.

■ Le Flop du dernier Carpenter, **Les Aventures d'un Homme Invisible** (évidemment, tout le monde se disait : "vous avez vu L'Homme Invisible ? - Ah non, un homme invisible, où ça ?"), ne semble pas décourager Douglas Wick qui financera pour *Paramount* un scénario de Don Jacoby et Jeb Stuart, **D.C. Killer**. Une jeune scientifique est poursuivie par un homme invisible qui la harcèle afin qu'elle trouve l'antidote à son problème. Elle devra l'envoyer se faire voir...

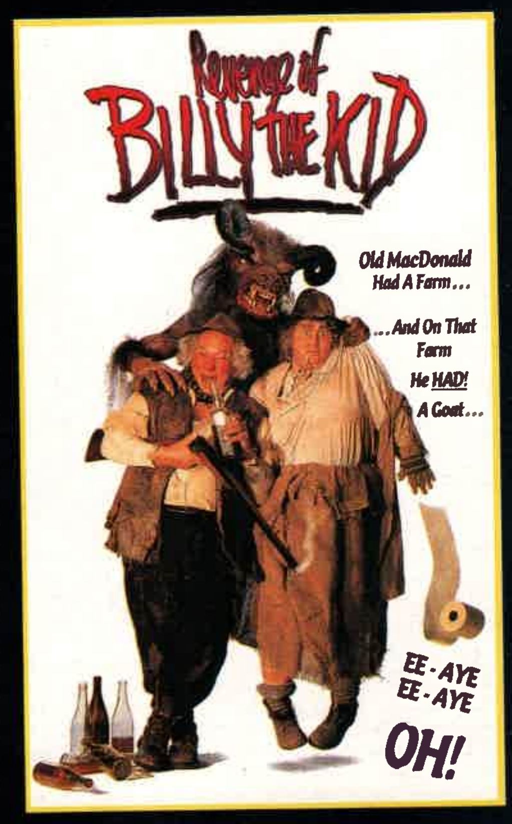
■ Les poux mutants et meurtriers manquaient cruellement à la filmographie des invasions animales à l'écran. Les voici dans **Ticks**, un truc dément produit par un habitué, Brian Yuzna (**Society & Re-Animator 2**) et réalisé par Tony Randell (**Hellraiser II**). On se gratte déjà la tête d'impatience (*eh ben, heureusement qu'il s'agissait pas de morpions alors !*).

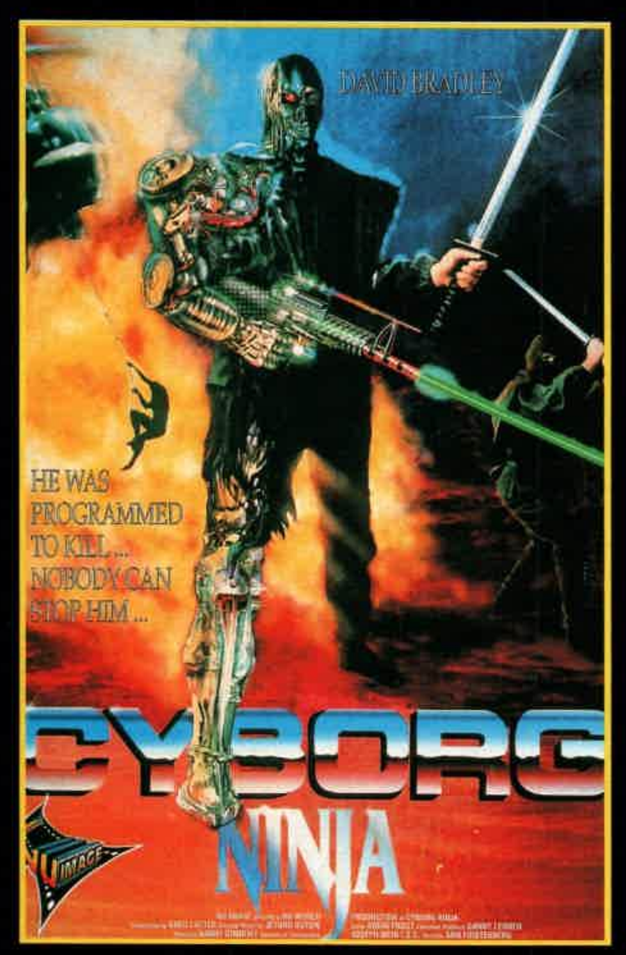
■ Non, **Revenge of Billy the Kid** n'est pas un western. **Revenge of Billy the Kid** se vautre dans le fumier, dans la gadoue, renifle des remugles pas vraiment savoureux et lâche volontiers quelques pets sonores. Bref, c'est du trash, du John Waters bucolique situé dans une ferme habitée par une famille de dégénérés. Alcoolo au dernier degré, le père viole une chèvre. De leurs amours nait un homme-bouc baptisé Billy. Abandonné dans la verdure, il revient pour se venger... Accompagné de cassoulets, arrosé de gros rouge, le film du british Jim Groom devrait soulever plus d'un estomac. Et c'est très bien.

■ Une exposition originale, très dans l'esprit *"Craignos Monsters"*, se tient à Toulouse depuis le début du mois de juin. Il s'agit de peintures originales, illustrant façon BD les grands mythes du cinéma fantastique. Un humoristique itinéraire, intitulé "Série B" et signé Shark & Sharkette, à découvrir à la boutique Marie-Ange Sebiran, 21, rue Croix-Baragon, 31000 Toulouse.



■ Retour en force du western fantastique. **Greynight/ Hallowed Ground** de George Hickenlooper, avec Rick Schroeder, se déroule pendant la guerre civile américaine et met en scène quelques fantômes. **Blood Rite**, de Sam Austen, confronte une famille du Texas à quelques sorcelleries indiennes. **The Hooded Horseman of Heth** marque, pour sa part, les débuts derrière la caméra de l'acteur Ken Farmer : un prof d'université et cinq étudiants se rendent à Black Oak pour faire des recherches sur la légende du "Cavalier Masqué de Fort Heth" qui, dans les années 1800, chevauchait la nuit et décapitait les gens. C'est vrai qu'on ne sait plus rire comme ça de nos jours !





■ Il arrive que le corps se modifie sous l'action d'émotions particulières (*tu m'inquiètes, San : victime du printemps tardif ?*) et incontrôlables. **Plastic Man**, lui, peut à volonté étirer telle ou telle partie de sa personne et lui faire prendre n'importe quelle position, ce qui est bien pratique pour se gratter le... (*le dos, San Helving, le dos !*). Après avoir séjourné un long moment entre les mains de Joe Dante, ce nouveau projet de l'adaptation d'une bande dessinée va finalement faire le bonheur de Steven Spielberg. C'est *Amblin* qui produit.

■ Jeune cinéaste de talent mais malheureusement encore trop confidentiel, Martin Donovan (**Appartment Zéro**) s'intéresse au fantastique dans **Mad at the Moon** (rien à voir avec *Mad Movies* sur la Lune, bien entendu...). En 1892, une jeune femme, sous la pression de sa mère, épouse un type mal foutu, timide et souffrant de folie les nuits de pleine lune. Le mariage tourne mal, le patelin est mis au courant et le pauv' lycanthrope trop amoureux déguste... Intimiste et original, **Mad at the Moon** tranche totalement sur les **Hurlements** et autre **Loup-Garou de Londres**.

BRAIN DEAD



Quelques mots pour signaler que le Néo-Zélandais fou Peter Jackson (**Bad Taste, Les Feebles**, une bonne carte de visite) vient de dépasser toutes les bornes avec **Brain Dead**, le film le plus gore de toute l'histoire du cinéma. Cela commence par une vilaine morsure de rat-singe occasionnée à une maman trop possessive. La marâtre mord sauvagement une infirmière, laquelle mord à son tour... Et les zombis se comptent finalement par dizaines, lesquels seront hachés menu par le héros armé d'une tondeuse à gazon. Jackson met le paquet. Ça charcle avec une jouissance démente dans l'imagination gore. Faut voir le prêtre kickboxer démembrer un mort-vivant avant de lui décoller la tête, le rockeur Oncle Les tailler dans le vif à grands coups de hachoir, le bébé Selwyn malmené comme jamais nourisson ne l'a été, le héros patauger dans le sang, les corps mutilés se reconstituer dans un joyeux désordre morphologique... A rendre jaloux tous les pionniers du gore, y compris les plus doués. Et quand il n'y en plus, y en a encore !



■ Et voici le mariage contre-nature de la science-fiction et des arts martiaux, **Cyborg Ninja** de Sam Firstenberg, réalisateur de la plupart des **Ninja** de *Cannon*. Le cyborg ninja en question est la création de Joachim Kessel, vilain trafiquant de drogue siégant à Haïti. Evidemment adepte du vaudou, celui-ci désire éliminer le président de l'île (vu son gouvernement actuel, cela ne serait pas une perte douloureuse pour l'humanité soit dit en passant). Comme de coutume, il se heurte à deux flics des Narcotiques en provenance de Miami, des flics jumeaux (ils auraient dû prendre Van Damme !). Quand l'un disparaît, son frérot prend la relève. Le méchant Kessel va même jusqu'à lui greffer une puce électronique dans le dos pour en faire un Cyborg Ninja. Et voilà bouclé un script fabuleux qui restera longtemps dans les annales (bien profondément alors).

■ Chez *Cannon*, le fantastique est désormais à égalité avec les Chuck Norris et autre Michael Dudikoff. Faute de Ken Russell, c'est Joel Silberg (**Breakdancin' & Rappin'**) qui réalisera **The Mummy Lives** avec l'inévitable has been Anthony Perkins.



Au choix : PSYCHOSE 12 ou THE MUMMY LIVES...

Autre perle : **MacNess**, une comédie très "Tortues Ninja" avec un monstre du Loch Ness ami des gosses. Dans la foulée, *Cannon* mixe **Terminator** et **Mad Max 2** pour l'**American Cyborg** que tourne l'excellent Boaz Davidson (**Le Tombeur, Le Frimeur et l'Emmerdeuse, Salsa** et autres chefs-d'œuvre...). Bouquet final : **Nightmare** de Gerry O'Harra (**Fanny Hill**) dans lequel ce bon vieux Robert Englund, en manque de Freddy, incarne un Marquis de Sade aussi défiguré que le maniaque d'Elm Street. Une belle, une grande cuvée en perspective.

San HELVING

SIMETIERRE 2



Simetierre restera comme l'un des rares films authentiquement terrifiants des années 80. Raison de plus pour craindre son inévitable séquelle toujours dirigée par Mary Lambert. Stephen King n'inspire le film que dans la mesure où le scénario reprend à quelques détails près son histoire.

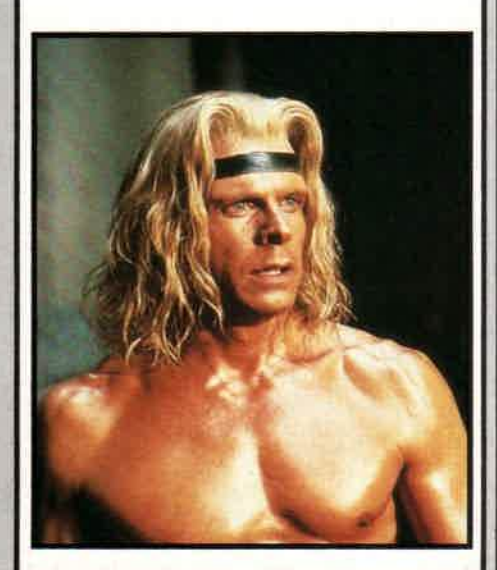
Un vétérinaire de Los Angeles et son fils (Edward Furlong, le gamin de **Terminator 2**) viennent habiter au voisinage de la terre maudite de Ludlow, espérant y couler des jours heureux après le décès brutal de maman. Rapidement, l'adolescent se fait des potes et, en compagnie de l'un d'eux, enterre son toutou adoré dans le cimetière. Après le matou, le cabot ! "*Je pense que Simetierre 2 est plus effrayant que le premier car les êtres réanimés sont plus nombreux et tiennent une place plus importante*". Les propos de Mary Lambert se veulent rassurants, mais il lui sera difficile d'aller plus loin dans l'horreur tant psychologique que physique de ce petit garçon bien innocent, revenant de l'au-delà pour nuire méchamment à ses parents.

DAR L'INVICIBLE 2, LA PORTE DU TEMPS

Ce **Dar**-là bande plutôt mou. On se souvient bien du premier, nettement plus vaillant, qui sabrait sec les méchants dans la mouvance de **Conan le Barbare** et de la vague héroïc-fantasy. C'était en 1982 et Don **Phantasm** Coscarelli y faisait preuve d'autant de lyrisme que de sens de l'espace. Depuis, le producteur Sylvio Tabet (à qui l'on doit notamment **Vas-y Maman** avec Annie Girardot et **Bilitis** de David Hamilton) a repris les rênes de l'aventure, estimant qu'il pouvait se passer de son talentueux réalisateur. Celui-ci, dépité par un script inepte, aurait rapidement déclaré forfait. On le comprend au vu des déboires pseudo burlesques de son héros musclé propulsé dans le Los Angeles des années 90 aux trousses d'un tyran sanguinaire, Arklon (Wings Hauser), désireux de rafler une bombe atomique pour asservir son monde. Et les clichés déferlent. Le méchant dans une boutique de fringues, terrorisant un vendeur pédé, Dar s'interrogeant devant un poste de télévision... Sylvio Tabet ne rate pas une occasion de donner dans le gag épais, usé jusqu'à la corde. S'il parvient à sauver la mise dans un prologue de confection courante mais convenable, calqué sur le premier **Dar l'Invincible**, il se ramasse lamentablement dès que s'ouvre la porte du temps, que le héros tombe sur une petite peste qui s'amourache évidemment de lui et que l'anachronisme du bretteur musculeux devient l'unique ressort dramatique. Ses fidèles compagnons (les mangoustes, l'aigle, la panthère) s'expriment par bulles de bande dessinée, mais ce n'est même pas drôle. C'est carrément sinistre, désolant. Emacié mais toujours athlétique, Marc Singer (qui fut entre les deux **Dar** le héros de la série *V*) saute, bondit, adopte des airs ahuris ; Wings Hauser grimace à volonté et Sarah Douglas (la sorcière Lyranna) rentre difficilement un ventre mou. Pas vraiment positif le bilan.

Cyrille GIRAUD

***The Beastmaster 2, Through the Portal of Time**. Italie/ France/ USA. 1990. Réal.: Sylvio Tabet. Scén.: Jim Wynorski, R.J. Robertson et Sylvio Tabet. Mus.: Robert Floch. Prod.: Sylvio Tabet/ Films 21/ Vision International. Int.: Marc Singer, Kari Wuhrer, Wings Hauser, Sarah Douglas, James Avery, Robert Z'Dar... Dur.: 1 h 35. Dist.: Antarès-Travelling Productions. Sortie prévue mi-août 1992.*





LE COBAYE

Le **Cobaye** doit essentiellement sa notoriété et son succès à une vingtaine de minutes d'effets spéciaux révolutionnaires dont la comparaison avec **Tron** est aussi inévitable que forfuite. Réactualisant le bon vieux mythe de Frankenstein, intégrant une mini-nouvelle de Stephen King à une histoire de son crû, le réalisateur Brett Leonard s'était jusque là signalé par une série B hard gore, assez malsaine et remplie de zombies colorés, **Ré-Animator Hospital**. Son **Cobaye** met la barre plus haut. S'il y est toujours question de scientifique givré, le Dr. Angelo ne ramène pas comme son compère les morts à la vie, mais bidouille le cerveau de Jobe, un homme d'une trentaine d'années doté des facultés mentales d'un enfant de six ans. Quelques injections de drogue et Jobe, vêtu d'une combinaison spéciale, pénètre dans un univers entièrement généré par ordinateur où il peut évoluer. Brimé par un curé fouettard, le simplet acquiert à une vitesse record une intelligence stupéfiante. Le tondeur de pelouses qu'il était il y a de ça quelques semaines jouit désormais de capacités cérébrales phénoménales, télékinésie et télépathie y comprises. Mais de l'intelligence supérieure à la folie, la marge est ténue. Dopé malgré le Dr. Angelo, Jobe perd totalement la boule, tue quelques personnes (dont un mari alcoolo taillé par une tondeuse folle) et tente de se réfugier dans l'univers virtuel de l'ordinateur...
Brett Leonard ne lésine pas. Sans l'infrastructure sécurisante d'un grand studio, il se risque néanmoins à la création d'un univers entièrement artificiel où l'humain trouve une réplique cybernétique intelligente, reproduisant le moindre de ses gestes. Fluides, rapides, les mouvements scrupuleusement recomposés, alliés à un environnement géométrique et riche en couleurs, assurent l'immédiate crédibilité de cet interface. Heureusement, **Le Cobaye** évite la gadgétisation, le jeu électronique de luxe, pour développer le religieux, le mystique et les nombreuses implications du monde virtuel. La morale, à trop jouer avec le feu on finit par se brûler, renvoie autant à Frankenstein qu'à Icare. Classique et convenu. Mais Brett Leonard, malgré la gêne occasionnée par le manque de moyens, assure la pérennité d'un mythe vieux comme la civilisation en extrapolant sur les dangers futurs. Série B, oui... Mais ce B là ne signifie pas bêta.

Cyrille GIRAUD

***The Lawnmover Man**. USA. 1991. Réal.: Brett Leonard. Scén.: Brett Leonard et Gimel Everett d'après une nouvelle de Stephen King. Dir. Phot.: Russel Carpenter. Mus.: Dan Wyman. Effets spéciaux images virtuelles : Angel Studios, Xaos, Homer & Associates. Prod.: Gimel Everett, Edward Simons, Steve Lane, Clive Turner, Robert Pringle. Int.: Pierce Brosnan, Jeff Fahey, Jenny Wright, Geoffrey Lewis, Jeremy Slate, Austin O'Brien, Mark Bringleson... Dur.: 1 h 48. Dist.: Métropolitan Filmexport. Sortie nationale prévue le 29 juillet 1992.*

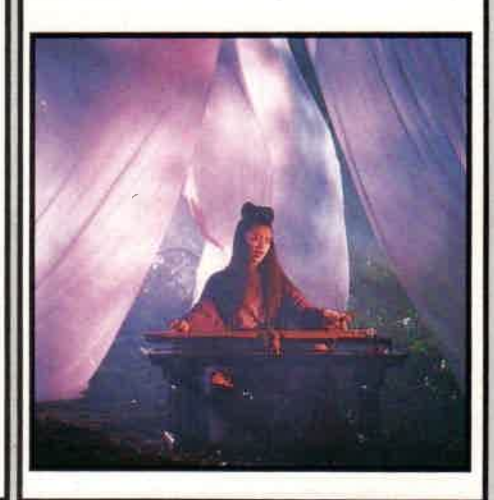
Lire également dossier effets spéciaux in *Mad Movies* 77 et interviews pages 44 à 47.

HISTOIRES DE FANTOMES CHINOIS 2

Retour des amants d'outre-tombe de la Chine médiévale. **Histoires de Fantômes Chinois** laisse son héros, le lettré Ling, désemparé après la disparition de Lotus dans son urne funéraire. Prête pour une nouvelle réincarnation ! Après un séjour en prison, Ling rencontre fortuitement une farouche rebelle et sa sœur en lutte contre un seigneur félon tenant leur père captif. La jolie rebelle ressemble trait pour trait à feu Lotus. Coup de foudre immédiat. La romance débute tandis que des créatures surnaturelles et un Grand Prêtre satanique transformable en mille-pattes géants font leur apparition. Il ne faut pas chercher dans **Histoires de Fantômes Chinois 2** la rigueur du premier, une intrigue simple et forte, la même aura romantique, des envolées lyriques toutes les cinq minutes. Cette séquelle mise avant tout sur le spectacle, sur les effets spéciaux, sur les délirants duels aériens à l'épée, sur les gags provoqués par une formule immobilisant illico un dragon... Tsui Hark, le producteur, et Ching Siu Tung, son réalisateur, emportés par un rythme crescendo, connaissent bien la recette du spectacle pour la pratiquer très régulièrement. Il y a donc dans ce tome 2 un défaut inhérent aux séquelles, la surenchère. Mais la surenchère étant une constante du cinéma de Hong Kong, elle s'intègre d'autant mieux ici, jouissive, un peu enfantine, mais visuellement attrayante. Entre des ballets aériens sur des épées d'images de synthèse et l'entêtante incantation qui accompagne les déplacements du Grand Prêtre, **Histoires de Fantômes Chinois 2** ne lésine donc pas sur les morceaux de bravoure. Trépignants, les acteurs en rajoutent toujours. Wang Tsu Hsieng et Leslie Cheung, les tourtereaux, se prêtent avec la même candeur qu'autrefois au jeu de la love-story. Les images, d'une permanente beauté, captent les regards. Exotisme, folie et humour assurés. Les fanatiques du premier **Histoires de Fantômes Chinois** émettront quelques réserves, mais, eux aussi, ne peuvent que se laisser piéger par les sirènes de ce conte éternel.

Cyrille GIRAUD

***A Chinese Ghost Story 2**. Hong Kong. 1989. Réal.: Ching Siu-Tung. Scén.: Lau Tai-Mok, Lam Kei-To et Leung Yiu-Ming d'après une hgistoire de Tsui Hark et Yuen Kai-Chi. Dir. Phot.: Arthur Wong. Mus.: James Wong et Romeo Diaz. SPFX : Nick Allder et Cinefex Workshop. Int.: Leslie Cheung, Wang Tsu-hsien, Michelle Lee, Waise Lee, Wu Ma... Dist.: C.T.V. Dur.: 1 h 40. Sortie prévue le 19 août.*



batman est mort... VIVE BATMAN !

Batman le Défi vaut-il mieux que **Batman** tout seul ? Oh que oui ! En état de grâce, Tim Burton tire un trait sur la triste aventure de 89, et prouve qu'en trois ans, les choses peuvent changer du tout au tout. Fantaisiste, hilarant, poétique, délirant, inquiétant, riche, émouvant, flamboyant..., **Batman le Défi** est un spectacle total !

Après l'annonce heureuse d'un Tim Burton évoluant en toute liberté sur le tournage de **Batman le Défi**, il paraissait évident que le réalisateur allait réussir ce qu'il avait raté avec **Batman** 89, à savoir un film de genre, un gangster movie pur et dur, mais revu et corrigé façon super-héros de comics. La logique voulait que Burton, pas vraiment satisfait de l'original, s'empare de manière revancharde du mythe et livre avec **Batman le Défi** une œuvre au premier degré marquée par les troubles internes du justicier de Gotham City. On peut aimer **Batman** 89 et reconnaître malgré tout que le film est resté figé dans ses starting-blocks (un story-board somptueux couché sur papier glacé) et ressemble à un vague essai pauvrement conceptuel de cinéma populaire. Pour la séquelle, on attendait donc de Tim Burton qu'il s'arme d'une bonne pelle et qu'il creuse à l'infini **Batman** pour en extraire une quelconque essence cinématographique. La vision de **Batman le Défi** pousse à la rectification : en fait, Burton n'a pas trop perdu de temps à creuser **Batman** ; il l'a tout simplement enterré !

Eh oui, à défaut d'avoir de la suite dans les idées, Burton a eu l'idée d'une suite. Pas plus mal. Exit donc Vicky Valle, la journaliste pot de fleur incarnée par Kim Basinger ; adios le Joker, bouffon crispant dissimulant mal un Jack Nicholson en manque de cabotinage ; au placard les matte-paintings filmés à plat ; oublié le script primairement manichéen pour simples d'esprit... Que reste-t-il de **Batman** 89 ? Le terrifique thème de Danny Elfman, une Gotham City grossièrement retouchée, relookée faucille et marteau, et Bruce Wayne/Batman bien sûr. Des broutilles ! Si le peu de rapport entre la suite et l'original peut surprendre (et donc ravir), il est pourtant logique de la part d'un réalisateur assez lucide pour définir les limites de son univers. Car **Batman le Défi** emprunte plus à la folie frénétique de **Beetlejuice** et à la poésie amère de **Edward aux Mains d'Argent** (les chouchous du réalisateur) qu'au ton constipé de **Batman** 89 (son seul regret !). Parce qu'il est un cinéaste définitivement fantaisiste s'épanouissant au contact de personnages variablement anormaux, Tim Burton a dû revoir ses positions. Pas question de s'aplatir à nouveau devant un mythe cinquantenaire, de subir le poids de milliers de planches à la gloire du "Dark Knight". La bande dessinée avait statufié **Batman** dans une forme théâtrale (des acteurs récitant dans un cadre la plupart du temps fixe), et une vision timide du mythe (mollo sur la violence, no sex !). Trois ans plus tard, avec **Batman le Défi**, Tim Burton ose tenir tête au mythe, l'affronter d'égal à égal. Question de confiance en soi. N'oublions quand même pas qu'entre les deux **Batman**, Burton a relevé (à tous les coups sans le savoir, donc naturellement !) l'un des plus grands défis cinématographiques de la décennie. Entre nous vous pensiez vraiment que Burton pouvait accoucher d'une perle rare en remplaçant les mains d'Edward par des ciseaux ?!



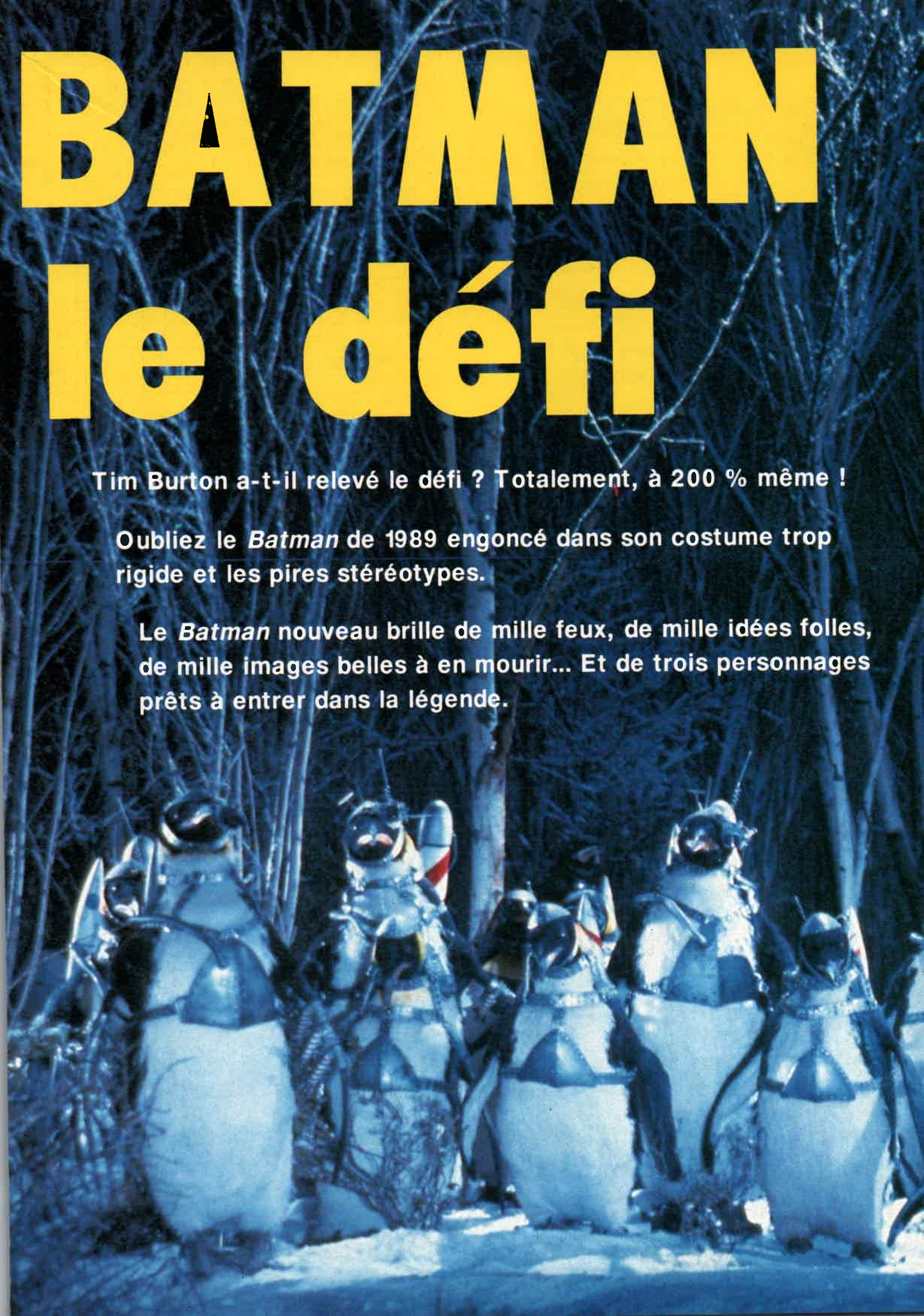
Catwoman et Batman, une idylle au romantisme très "cuir" !

Dans le genre, **Batman le Défi** en est donc un beau, de défi. La richesse extrême de l'entreprise se caractérise déjà par la multiplication des personnages et la complexité d'un scénario en constante recherche d'équilibre. Résumer le film, c'est un peu beaucoup jouer le rôle de la bille dans un flipper. Essayons quand même. Pour son retour, Batman doit faire face à trois adversaires de gros calibre : Max Shreck (Christopher Walken), un richissime et populaire



Max Shreck (Christopher Walken, un requin de la finance.





BATMAN le défi

Tim Burton a-t-il relevé le défi ? Totalement, à 200 % même !

Oubliez le *Batman* de 1989 engoncé dans son costume trop rigide et les pires stéréotypes.

Le *Batman* nouveau brille de mille feux, de mille idées folles, de mille images belles à en mourir... Et de trois personnages prêts à entrer dans la légende.

AVIS CHIFFRES

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen.
4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.
D.A.: Didier Allouch. M.B.: Marcel Burel. V.G. : Vincent Guignebert.
J.P.P.: Jean-Pierre Putters. M.T.: Marc Toullec.

	DA	MB	VG	JPP	MT
Alien 3	4	4	4	3	5
Les Aventures d'un Homme Invisible	3		3		5
Batman, le Défi	6		6	5	6
Chucky 3		2			2
Le Cobaye	3	3			4
Dar l'Invincible II		2		2	1
Histoires de Fantômes Chinois 2	1	2	1	2	4
La Nuit Déchirée	1	3	0		3
Star Trek VI				3	3
Twin Peaks	5		4		6
Universal Soldier				3	4

STAGE MAQUILLAGE

Christopher Tucker, le créateur de **Elephant Man, la Compagnie des Loups**, etc... organise cet été des séminaires de maquillage et effets spéciaux de trois jours, en Angleterre. Attention, il s'agit de stages de haut niveau pour amateurs avertis. 350 livres pour les trois jours, hébergement compris. Les lecteurs intéressés peuvent envoyer leur candidature à la revue qui transmettra.

ABONNEMENT



Offre exceptionnelle aux 200 premiers lecteurs qui nous enverront leur abonnement :

Warner Bros. et *Mad Movies* sont heureux de vous offrir, au choix, le Tee-Shirt, le pin's, ou la grande affiche papier glacé, format 120 x 160 de **Batman le Défi**.

Tous les autres abonnés, sous réserve de nous l'indiquer sur le bon de commande, auront droit à l'un des cadeaux suivants : le pin's *Mad Movies*, le poster format 75 x 115 cm Spécial Avoriaz avec tous les héros du cinéma fantastique, l'adaptation en poche parue chez *Press Pocket* du film **La Guerre des Etoiles**, le pin's **Killer Clowns** ou l'adaptation en poche, parue chez *J'Ai Lu* de **Robocop 2**. Tous ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100F pour une année complète (six numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120F. Envoi par avion : 200F. Tout règlement : par mandat international exclusivement.

BULLETIN D'ABONNEMENT

NOM ________________ PRENOM ________________

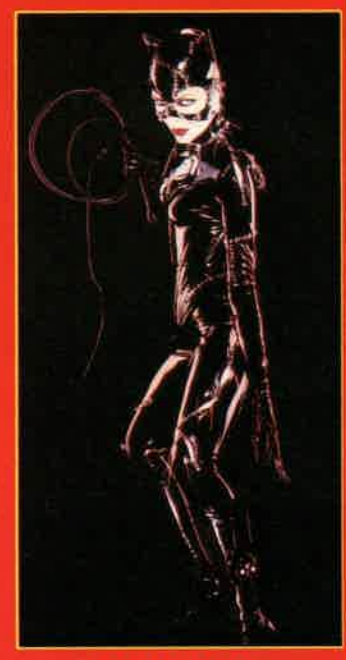
ADRESSE ________________________________

____

Désire m'abonner pour un an à Mad Movies. Règlement joint, par chèque ou mandat lettre.

BOX OFFICE

La *Warner Bros*, aux Etats-Unis, fête le triomphe de **Batman le Défi** qui réussit l'exploit de surpasser le premier **Batman** du nom, déjà recordman absolu jusqu'à présent. Dans une combinaison impressionnante de salles, le film de Tim Burton aura amassé **47** millions de dollars pour ses trois premiers jours d'exploitation. Un bat-score !
Après un début de carrière fulgurant, **Alien 3** freine nettement son envol à 48 millions de dollars en trois semaines. Et le film aura coûté dans les 60 briques tout de même. Paisiblement, **La Nuit Déchirée** et **Le Cobaye**, les deux Stephen King de service, terminent leur carrière à 30 briques US. Bien. **Star Trek VI**, en stoppant à 75 millions, prouve que les trekkies savent se mobiliser pour la cause pacifiste. Par contre, *Warner* pleure sur le flop des **Aventures d'un Homme Invisible** dont les recettes (14 millions de dollars, ça ne fait pas gros pour un budget de 30 millions) sont aussi translucides que le héros. Dans l'hexagone, **Freejack**, sorti dans l'indifférence générale, plafonne à 33.000 gugusses sur Paris et périphérie. Cela ne va guère renflouer les coffres d'un producteur qui a investi dans l'histoire 40 millions de dollars, une partie substantielle s'étant envolée dans le retournage de 40 % des séquences. Un gouffre financier pour le promoteur heureusement blindé de **Robin des Bois**. Au rayon bide, les films d'Avoriaz tiennent une place de choix. **Timebomb** ne s'éclate pas avec ses 24.000 petits Terminators, les bestioles caoutchouteuses de **Mutronics** se rétament à 12.000 amateurs, le joli **Truly, Madly, Deeply** stationne à 11.000 fantômes d'amour et **L'Evasion du Cinéma Liberté** (Grand Prix à Avoriaz) atteint le chiffre mirifique de 2766 censeurs pris de remords. Rien ne va chez les petits ! Les gros prennent en revanche de la brioche. **La Famille Addams** élargit son cercle à 321.000 membres et **Hook**, sur lequel nous ne misions pas un kopek, dépasse actuellement les 750.000 Peter Pan dans l'âme. Un vrai succès populaire. Francis Bouygues ne ramasse pas le pactole escompté avec **Twin Peaks** le film. Les malades de la série ne se sont pas tous précipités, loin s'en faut, à cette lecture cinématographique trop ésotérique, trop bizarre, trop hermétique, selon les détracteurs. Résultat trop moyen : autour de 100.000 déjantés venus planer aux délires de David Lynch en trois semaines. La folie ne payant guère en ces temps de morosité, **Confessions d'un Barjo** ne rameute pas le public de **Délicatessen**. Seulement 81.000 allumés sont venus épeler en chœur le B.A.R.J.O. de Jérôme Boivin. Snif, snif.



BATMAN LE DEFI, un coup de fouet au box-office !



UNIVERSAL SOLDIER

Encore une histoire de surhommes qui s'envoient de gigantesques mandales deux heures durant. Et Van Damme en reçoit, des tartes, peu délicatement dispensées par un Dolph Lundgren bestial qui n'a jamais été aussi impressionnant depuis **Rocky IV**. Son rôle : Andrew Scott, ancien du Vietnam totalement fêlé et qui, quinze ans après, s'y croit encore dans la jungle du côté d'Hanoï. Désormais lobotomisé de manière à rentrer dans le rang des UniSols, soldats d'élite insensibles à la douleur et doués d'une force supérieure, Scott se frite avec Luc Devereaux (Van Damme), vieil ennemi de régiment, Unisol lui aussi, mais retrouvant progressivement la mémoire. Revanchard, Scott voit toujours en Devereaux un traître à la patrie. Avec quelques malabards de son unité de terminators, il se lance sur les traces du renégat accompagné d'une jolie journaliste. Suivent la mise à sac d'un motel, l'explosion d'une station-essence, la chute d'un camion dans le vide, des corps criblés de balles ou transformés en toasts... Et un magistral duel final sous la pluie et dans la gadoue où s'affrontent les deux titans de l'affiche.
Surtout connu pour **Moon 44** (une modeste science-fiction à mi-chemin entre **La Guerre des Etoiles** et **Outland**), le réalisateur Roland Emmerich simplifie son intrigue au maximum. Il y a le bon Van Damme d'un côté et le méchant Lundgren coupeur d'oreilles de l'autre. Entre les deux, beaucoup de seconds couteaux qui en prennent plein la gueule. Mais l'efficacité de l'action, la photogénie du désert en cinémascope, et une brutalité parfois à la limite du sadisme agrémentent une intrigue très linéaire dans la tradition du road-movie. Emmerich s'en sort particulièrement bien lors de la séquence d'intervention des UniSols contre des preneurs d'otages réfugiés dans un gigantesque barrage hydraulique. Là encore, Dolph Lundgren impressionne par sa méchanceté du regard. Van Damme, lui, expose généreusement sa morphologie, donne quelques coups de pied façon kickboxing, s'essaie à l'humour, engouffre vingt assiettes de bouffe, décime méthodiquement les consommateurs d'un bar. Ses fans seront au Nirvana, les autres attendront patiemment une prochaine performance dans les bras de Rosanna Arquette.

Cyrille GIRAUD

__Universal Soldier__. USA. 1991. Réal.: Roland Emmerich. Scén.: Dean Devlin, Richard Rothstein et Christopher Leitch. Dir. Phot.: Karl Walter Lindenlaub. Mus.: Chris Frank. Prod.: Allen Shapiro, Craig Baumgarten et Joel B. Michaels pour Carolco. Int.: Jean-Claude Van Damme, Dolph Lundgren, Ally Walker, Ed O'Ross, Jerry Orbach, Tiny Lister... Dur.: 1 h 40. Dist.: Columbia/ Tri-Star. Sortie le 29 juillet 1992.

ROCK O RICO

Dans l'idée, commercialement excellente d'ailleurs, de faire doubler le film par des stars de la variété (Eddy Mitchell, Lio, Tom Novembre), il y a fort à parier que **Rock O Rico** n'aurait pas connu les honneurs d'une sortie conséquente en salles et qu'on aurait directement retrouvé le film de Don Bluth sur les rayons des vidéo-clubs.
A force de répéter à Don Bluth qu'il est le nouveau Walt Disney, le créateur de **Fievel** commence à y croire très fort et il se fatigue de moins en moins pour donner à ses films un look original ou, au moins, une mise en couleurs correcte. Il se sent obligé de réaliser des mouvements vertigineux à la **Bernard et Bianca 2** et de mêler animation et image live à la **Roger Rabbit**. Des effets foireux... Les premières images de **Rock O Rico** choquent par la pâleur de la photo, l'approximation de l'animation, et, pire encore, la pauvreté des dessins. En un mot, **Rock O Rico** paraît complètement fauché.
A priori, adapter en un dessin animé rock la fable allégorique d'Edmond Rostand, "Chantecler", est un bon concept. Encore fallait-il ne pas tomber dans la niaiserie et le simplisme. Chantecler est un coq persuadé que c'est son chant qui fait lever le soleil. Le jour où il s'aperçoit que ce n'est pas le cas, il part de la basse cour et va ravaler son déshonneur à la ville. Le film de Don Bluth commence ainsi, sauf que le coq a un goût très prononcé pour le rock'n roll et qu'il en devient une star, laissant la basse-cour aux mains de l'ignoble hibou Grand Duc, ennemi de la lumière qui veut corrompre Chantecler et le garder en ville de manière à ce qu'il ne contrarie plus ses projets maléfiques. Avec l'aide d'un petit garçon transformé en chaton, le chien Patou et deux de ses compères partent à la recherche de Chantecler pour lui demander de revenir à la basse-cour pour les défendre contre le grand Duc.
Une interprétation de l'histoire alléchante, qui fournit à Don Bluth de multiples ouvertures. Mais le réalisateur s'engage dans la plus mauvaise. Il fait de son Chantecler une victime du showbiz symbolisé par l'ignoble Grand Duc, et de la fin de son intrigue une violente diatribe contre un Hollywood de cartoon qui rejette les vrais artistes et les utilise dans un seul et unique but : le profit. Bref, **Rock O Rico** est un mixte entre l'histoire d'Elvis Presley et son passage catastrophique dans les studios ricains, et celle de Bluth qui se bat depuis des années contre la puissance *Disney*. Avec **Rock O Rico**, c'est perdu d'avance !

Didier ALLOUCH

__Rock-A-Doodle__. USA. 1991. Réal.: Don Bluth, Gary Goldman et Dan Kuenster. Scén.: Don Bluth, David Weiss et John Pomeroy. Dir. Art.: Don Moore. Mus.: Robert Folks. Chansons : T.J. Kuenster, adapté pour la version française par Boris Bergman. Prod.: Don Bluth, Gary Goldman et John Pomeroy. Voix françaises : Eddy Mitchell, Lio, Tom Novembre, Paul Ives, Philippe Dumas... Dur.: 1 h 17. Dist.: Forum. Sorti le 24 juin 1992.





LA NUIT DECHIREE

Tandis que Michelle Pfeiffer ondule parfaitement sa silhouette dans le cuir moulant de Catwoman, d'autres félins, moins aguicheurs ceux-là, débarquent : ce sont les "sleepwalkers", des monstres tenant à la fois du chat-mutant et du vampire. Pour survivre, ils doivent sucer le fluide vital des mortels et copuler frénétiquement entre eux. Mary et Charles Brady, la mère et son fiston, ne se privent pas de ces plaisirs interdits. Mais, pour eux, baiser en famille n'a rien de choquant ; c'est juste un rite de régénérescence. Comme sa jolie maman (Alice Krige, formidable de séduction vénéneuse, et déjà vue dans **Le Fantôme de Milburn**) nécessite d'urgence une solide dose d'énergie, Charles séduit sans mal une camarade de campus (Madchen Amick, l'une des bimbos de ***Twin Peaks***). La drague tourne mal, la police intervient et les chats normaux, ennemis millénaires des sleepwalkers, affûtent leurs griffes.
Petit patelin verdoyant des states, apparente normalité où survient brusquement le fantastique, famille unie en butte à une agression extérieure... Tout répond par l'affirmatif à l'abécédaire du petit monde des horreurs de Stephen King. Rodé au genre, Mick Garris connaît la musique, les effets gore qui fonctionnent à tous les coups, le crayon dans l'oreille du flic, la main arrachée, les doigts tranchés d'un coup de dents... De **La Nuit Déchirée**, il ne faut surtout pas espérer le grand frisson, la terreur trouble et dérangeante d'un **Simetierre**, référence ultime dans ce domaine. Il faut juste compter sur un divertissement horrifique bien troussé, avec une pincée de sexe, des métamorphoses monstrueuses techniquement calquées sur **Terminator 2**, et des bagnoles que les "sleepwalkers" rendent invisibles...

Emmanuel ITIER

__Sleepwalkers__. USA. 1991. Réal.: Mick Garris. Scén.: Stephen King. Dir. Phot.: Rodney Charters. Mus.: Nicholas Pike. Effets spéciaux : Tony Gardenr et Rick Stratton. Prod.: Mark Victor et Michael Grais. Int.: Brian Krause, Alice Krige, Madchen Amick, Jim Hayrie, Cindy Pickett, Ron Perlman... Dur.: 1 h 31. Dist.: Columbia/ Tri-Star. Sortie prévue le 19 août 1992.



promoteur immobilier qui compte raser les quartiers pauvres de Gotham City pour ériger des bâtiments-vampires pompeur d'énergie ; le Pingouin (Danny De Vito), bébé né difforme abandonné par ses parents et recueilli dans les egouts par des drôles d'oiseaux, qui se prépare depuis 33 ans à remonter à la surface avec l'aide d'un cirque qui sème la terreur dans la ville ; et Selena Kyle (Michelle Pfeiffer), la secrétaire de Max Shreck trop curieuse au goût de son patron qui la pousse du 40ème étage. Mordue au sol par une armée de chats, Selena Kyle ne tarde pas à devenir Catwoman, une féline bardée de cuir rêvant de détrôner Batman pour jouer les justicières solitaires et noctambules. En triplant son potentiel de méchants, Burton n'a pourtant aucune intention de remplir l'emploi du temps de Batman. Aux affrontements classiques de 89, il préfère aujourd'hui les ramifications d'une histoire permettant à tous les personnages sans exception de vivre pleinement leur vie à l'écran. A l'antagonisme barbant Batman/Joker, il oppose des alliances sans cesse renouvelées entre les quatre protagonistes. Max Shreck appuie la campagne du Pingouin, qui formente un plan contre Batman avec Catwoman, laquelle le costume tombé est amoureuse de Bruce Wayne, qui se demande quels sont les véritables desseins du Pingouin, et caetera (car ce n'est pas fini !). La monstruosité, la dualité psychologique, la passion amoureuse, l'épuisement des ressources énergétiques, l'accession au pouvoir, la politique des ripoux, la libido, et d'autres thèmes encore sont au menu. On n'accusera donc pas Burton et son scénariste Daniel Waters de paresse aggravée. Il y a largement plus de détails dans leur script que de données dans un programme informatique !


Des palmipèdes lance-roquette : l'arme la plus offensive du Pingouin !

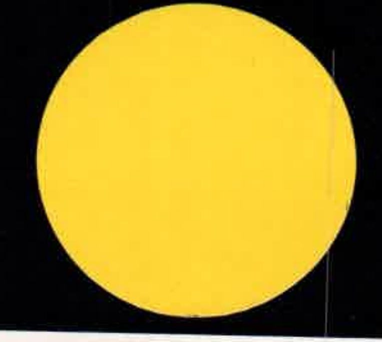
Parce que filmer les extraordinaires joutes verbales de ses protagonistes ne lui suffit pas, Tim Burton transforme Gotham City en une ménagerie hallucinante. Batman est suivi par un escadron de chauve-souris qui, à l'occasion, se retournent contre lui. Catwoman attire vers elle une meute de chats et ne supporte pas qu'on puisse toucher à un seul de leurs poils. L'emblême de la société de Max Shreck est une tête de matou, un singe est nommé gardien de cellule et un caniche terroriste excelle dans l'art de poser les bombes. Quant au Pingouin, il s'entoure d'un commando armé de plusieurs centaines de palmipèdes, garde précieusement chez lui un petit moineau, se déplace couramment dans un énorme canard jaune motorisé, et ne peut retenir un râle lorsqu'on lui offre un hareng cru. Son honneur bafoué, le Pingouin ne peut d'ailleurs retenir un cri qui en dit long sur le personnage : *"Je ne suis pas un être humain... Je suis un animal !"*... Vous allez bien sûr rire à gorge déployée, mais la réplique contient de ces accents déchirants qui sont aussi la marque des grands films. Il faut remonter loin, à **Phantom of the Paradise**, pour trouver cette variété de tons et de niveaux émotifs permettant de nuancer les excès les plus fous. Excessif, **Batman le Défi** l'est assurément. Jusqu'à saturation. Tombe-t-il pour autant dans la caricature ? Jamais. Un film miracle donc ? Sans aucun doute !

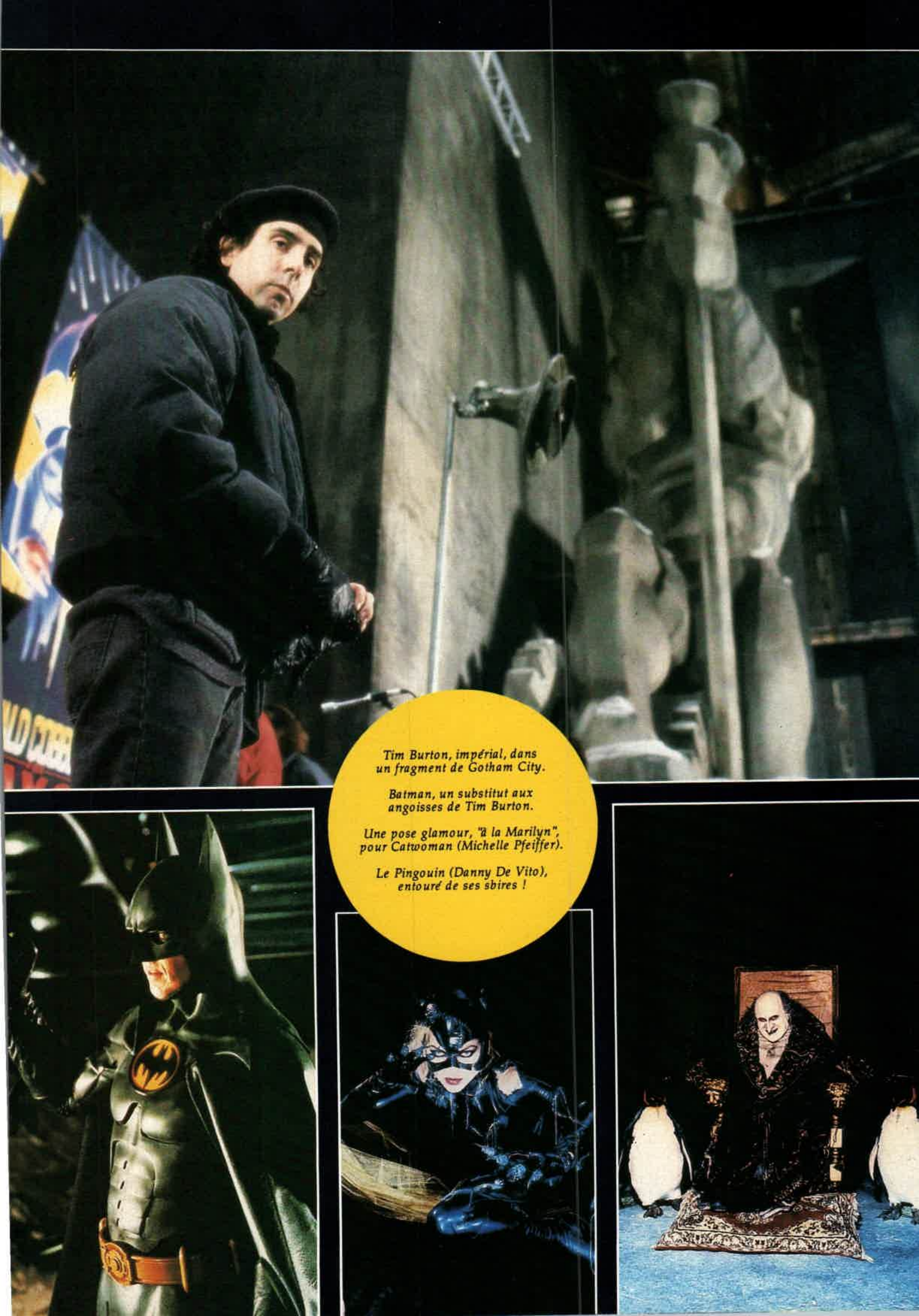

Le Pingouin (Danny De Vito) : un drôle d'oiseau !

En prenant ses distances avec la BD, Tim Burton s'en rapproche pourtant beaucoup plus qu'en 89. Voir la première apparition de Bruce Wayne/Batman : neuf plans, ni plus ni moins, cadrés comme les cases d'une planche, qui à eux seuls valent bien la totalité de l'original. Question mise en scène, Tim Burton a d'ailleurs complètement changé de point de vue. Dans le premier **Batman**, par respect pour les deux dimensions de la BD, il filmait à plat décors et personnages en basculant son plan aux moments stratégiques. Ne manquait plus en fait que l'incrustation d'un *"Ouch"* dans un phylactère pour plaquer le film sur du papier. Dans **Batman le Défi**, plutôt que de planter son objectif devant une peinture sur verre, Burton entre dans la troisième dimension et se fraie un chemin entre des décors miniatures. Si la dynamique BD se niche dans la juxtaposition des cases - on peut parler de montage, le montage ne suffit pas toujours à créer une dynamique cinéma. **Batman le Défi**, à l'image de son quatuor d'acteurs, est donc un film en mouvements débordant de vitalité. Les zombies de 89 peuvent regagner leur tombe ! Pour preuve encore du caractère exceptionnel du film, Burton parvient même à s'extirper d'un pétrin épais : les constantes allusions sexuelles du script de Daniel Waters. La plus graveleuse est également la plus poétique : au terme d'un duel verbal, Catwoman fait mine d'avaler l'oiseau du Pingouin, pendant que le Pingouin menace de près le chat de Catwoman. En d'autres termes, pendant que Catwoman gobe le zoziau du Pingouin, le Pingouin broute le minou de Catwoman. De mémoire, on n'a jamais vu de "soixante-neuf" aussi bestial !

Vincent GUIGNEBERT

Batman Returns*. USA. 1992. Réal.: Tim Burton. Scén.: Daniel Waters d'après un sujet original de Daniel Waters et Sam Hamm et les personnages créés par Bob Kane. Dir. Phot.: Stefan Czapsky. Mus.: Danny Elfman. Décors : Bo Welch. Mont.: Chris Lebenzon. Effets spéciaux et maquillages : Stan Winston. Effets optiques : Richard Edlund/ Boss Films. Prod.: Denise Di Novi et Tim Burton. Int.: Michael Keaton, Dannt De Vito, Michelle Pfeiffer, Christopher Walken, Michael Gough, Michael Murphy, Cristi Conaway, Andrew Bryniarski, Pat Hingle, Vincent Schiavelli, Paul Reubens, Diane Salinger... Dur.: 2 h 06. Dist.: Warner Bros. Sortie nationale le 15 juillet 1992.*





Tim Burton, impérial, dans un fragment de Gotham City.

Batman, un substitut aux angoisses de Tim Burton.

Une pose glamour, "à la Marilyn", pour Catwoman (Michelle Pfeiffer).

Le Pingouin (Danny De Vito), entouré de ses sbires !

le PSYCHÉDÉLIRE de TIM BURTON

Tim Burton jure d'abord de ne plus croiser les pas de Batman. Puis il pose ses conditions aux producteurs, en espérant secrètement que ceux-ci ne les acceptent pas. Et finalement, pris de passion pour les personnages, il retrouve la citoyenneté de Gotham City. Une drôle d'histoire d'amour. Et de haine...

Une semaine avant la sortie américaine de **Batman le Défi**, Tim Burton sombre dans la déprime, dans une espèce de morosité contemplative. Pour lui, sortir d'une année de travail intensif, c'est comme stopper net une drogue dure. Il attend le jour J sans enthousiasme, patiemment, même si le succès de **Batman** premier lui apporte une certaine confiance. *"Au départ, Warner faisait pression pour que je tourne un deuxième **Batman**, mais j'essayais de leur sortir ça de la tête. Je les avais prévenus que je ferai un film très différent, ce qui n'a pas suffi à freiner leur ardeur. Je ne suis pas entièrement satisfait de **Batman**. J'ai tenté d'y raconter une histoire réaliste, mais ce n'est tout simplement pas mon truc. De plus, **Batman** était ma première grosse production. Il y avait tous ces gens qui m'environnaient, tout cet argent, cette tension, la peur. Et j'ai commis l'erreur de laisser l'histoire à l'abandon. Cela ne se reproduira plus. Il existe de plus en plus de responsables au sommet de la pyramide Warner. Moi, je leur ai dit : "Les gars, foutez-moi la paix, ok ? Dans quelques années, je vous supplierai peut-être de me confier la réalisation de **Police Academy 10**, mais en attendant, soyez relax. De toute façon, à un moment ou à un autre, vous serez obligé de me lâcher la bride". Sur le premier **Batman**, quand les types du studio me donnaient leurs directives, ça me rendait fou, ça m'épuisait. Et plus je dépensais de l'énergie à discuter, moins je pouvais me consacrer entièrement au film !".*

Frustré de la pauvreté des rapports entre le Joker et Batman, de la transparence à peine décorative de Kim Basinger, Tim Burton accorde dès lors une attention maniaque aux scénarios de ses films. Cela donne, dans un premier temps, **Edward aux Mains d'Argent**. Et aujourd'hui **Batman le Défi**. *"J'étais déterminé à faire le point sur les personnages, à partir sur des thèmes universels tels les relations amoureuses, la politique, les masques, la sexualité, la dualité à l'intérieur de nous. J'aime ces personnes en marge, ces figures grandes, tragiques et étranges. Je me sens moi-même très divisé. Toutes les personnes que je fréquente connaissent cette dualité. Il y a beaucoup de gens comme Bruce Wayne/Batman dans mon entourage ; ils sont tous déglingués. Et c'est ce que j'apprécie en eux. Nous sommes tous des animaux dans un certain sens. Dans **Batman le Défi**, je dis explicitement que les tensions sous-jacentes de chaque individu doivent s'exprimer au grand jour, et ne surtout pas être ignorées ou refoulées".* La déglingue, la défonce, il y a en à profusion dans **Batman le Défi**, injectée à forte dose, à la périlleuse limite de l'overdose. On est loin, très loin, des vaccins homéopathiques de **Batman** 89. *"**Batman le Défi** est un tout autre film. Je ne l'ai jamais abordé comme on aborderait une séquelle, une suite. **Batman** m'a au moins fait aimer Gotham City et ses habitants. J'y reviens avec de nouveaux personnages, avec la volonté de tourner un film radicalement neuf, tout en préservant l'esprit de **Batman**. Un seul film ne pouvait suffire à explorer cet univers".* Ces propos, vous les avez déjà entendus quelque part, très récemment, sortant eux aussi de la bouche d'un cinéaste de l'étrange, du décalé, David Lynch. *"J'aime Twin Peaks, son atmosphère, ses habitants, les possibilités d'intrigues que le lieu inspire".* Virez Twin Peaks, remplacez par Gotham...

La combinaison miraculeuse de **Batman le Défi** parvient à Tim Burton sous la forme d'un trio de nouveaux méchants. Ce sont eux qui l'ont définitivement convaincu de la nécessité de tourner ce qu'il serait injurieux de traiter de "séquelle". *"Lorsque j'ai vu Michael Keaton, Danny de Vito et Michelle Pfeiffer réunis pour la première fois sur le plateau, je n'en croyais pas mes yeux. C'était vraiment comparable à une éclipse, à l'alignement parfait de trois planètes".* Première planète : Batman au look sensiblement modifié, Batman dans la combinaison duquel Michael Keaton se sent plus à l'aise, plus libre de ses mouvements. *"Sur le premier **Batman**, Michael Keaton et moi nous sentions dans la peau de deux comptables essayant de tourner un film d'action. Je crois que le rôle rendait Michael Keaton totalement dingue. Je n'arrêtais pas de songer à toute cette énergie qu'il possédait et qu'il ne pouvait extérioriser. Il était comme un lion en cage. Aujourd'hui, Michael acquiert une vraie force. Le premier jour de tournage, j'étais surpris de le voir si confiant. Il avait pigé le truc et exclu le sentiment de panique du premier. Michael exhalait cette énergie, cette tension et on pouvait maintenant la mettre à profit".* Quand Tim Burton parle d'énergie, il évoque cet espèce de carburant noir généreusement fourni par des personnages conflictuels, ambigus. Catwoman en est une grosse productrice, grâce à la performance de Michelle Pfeiffer. *"Elle constitue la part la plus intéressante du film. Travailler avec les comédiens, parvenir à les transformer, c'est merveilleux pour un metteur en scène. Vous les métamorphosez, pas seulement physiquement. De plus, je ne leur donne pas de direction précise à emprunter. Les acteurs ne doivent pas être excessivement dirigés. Pour eux, **Batman le Défi** est une aventure, un voyage. Ils ont été heureux d'y participer. Michelle accomplissait des choses formidables que les cascadeurs rechignaient à faire. Et elle improvisait des trucs originaux sur le plateau, comme la scène où, face au Pingouin, elle tire un petit oiseau de sa cage pour l'avaler".* Hautement symbolique. Et le Pingouin réplique en sortant un parapluie cachant une lame tranchante pour s'occuper du chat qui accompagne Catwoman. Chaud, très chaud.

*"Contrairement à Catwoman, le Pingouin demeurait le personnage que j'aimais le moins dans la bande dessinée. Mais la façon dont Danny de Vito l'a décrit m'a conquise et j'en suis arrivé à l'adorer. Tout, ou presque, dans le personnage du Pingouin vient de Danny de Vito. Comme Jack Nicholson et le Joker. Lui donner le rôle n'est pas mon idée, ou l'idée de quiconque. C'était là, dans l'air, c'était en lui. Dans l'esprit des gens, Danny de Vito a toujours été le Pingouin, même quand il n'était pas encore question de tourner un deuxième **Batman**. Le choix était si évident que je n'ai aucun mérite".* Modeste Tim Burton, toujours à réfuter l'étiquette "génie" qu'on tente de lui coller, toujours à refuser cette nostalgie de l'enfance que beaucoup lui prêtent d'autorité. *"Ce sont des conneries pour yuppies. L'enfance est une période difficile, tourmentée".* Qui osera prétendre, au vu de **Batman le Défi**, que Tim Burton mène le même combat que Steven Spielberg dans **Hook** ?

*"Je ne sais pas ce qui fait d'un film un succès. Le cinéma n'est pas une science exacte. Je ne pense pas que ce soit mon style qui ait amené en masse le public au premier **Batman**. Je me considère comme un débutant en matière de cinéma. Je n'ai jamais étudié. Mes films ne sont qu'une représentation de l'homme que je suis. C'est dangereux de vouloir s'exprimer ainsi dans d'imposantes productions hollywoodiennes car ce qui m'intéresse n'intéresse pas forcément les autres. Jusqu'à présent, j'ai eu pas mal de chance ; je n'ai pas encore connu d'échec".* Un magistral pléonasme à l'actif de celui qui vient de défoncer le plafond du box-office américain, de connaître un vertigineux succès en disant merde à ses producteurs, en ignorant même jusqu'au montant de son astronomique budget. Tim Burton se fout de tout ça. Faire son truc à lui, il n'y a que ça qui lui importe. Et il n'aura pas à mendier de sitôt un **Police Academy 10** !

Marc TOULLEC



Tim Burton, félin, dirige les coups de griffe de Catwoman.



CAPE sur GOTHAM

Les années passent, et le héros reste sous le masque noir de la justice. Fidèle au poste, Michael Keaton compte désormais avec une panoplie plus seyante et s'assoit sur le mystère pieusement préservé de son personnage.

"*Il se passe quelque chose dans les yeux de Michael Keaton. Quand vous avez un héros qui porte un masque, ce "quelque chose" devient une nécessité*". En quelques mots, Tim Burton explique la présence du comédien sous le heaume du justicier de Gotham City. Maintenant que les passions se sont tues, que les vaillants défenseurs du bon vieux Batman ont accepté sa présence dans la défroque de leur idole, Michael Keaton est totalement identifié au personnage. Comme Sean Connery et Roger Moore à James Bond, comme Christopher Reeve à Superman. "*Michael Keaton prend Batman très au sérieux*" témoigne, un tantinet rancunier, le scénariste Daniel Waters. Sans cesse tenté par le sarcasme, Waters inclut dans le script original de **Batman le Défi** un passage où le héros broie du noir à cause de l'utilisation faite par le business-man Max Shreck de son image : Batman sur les boîtes de conserve, Batman sur les paquets de biscuits, Batman à l'affiche des cinoches de Gotham... Comme le très vénal Max Shreck entretient une certaine ressemblance physique avec Steve Ross, le patron de *Warner*, producteur du film, que les produits dérivés lui assurent de très fortes rentrées d'argent, l'initiative de Daniel Waters prend une dimension plus ironique. "*Pour les responsables du merchandising, le film ne constitue qu'un tout petit inconvénient par lequel il faut bien passer pour ramasser un maximum d'oseille*" corrobore pourtant Michael Keaton. Batman ne doit simplement pas servir à la délivrance d'un message aussi agressif que transparent. Très respectueux Michael Keaton. Trop ?

Quelles différences entre le Batman de 89 et celui de 92 ? Elles sont mineures, mais ne l'ont pas toujours été. "*Dans le script initial, je décrivais un Batman cynique, rongé de l'intérieur, toujours à se demander pourquoi il venait une fois encore en aide aux citoyens si jobards de Gotham City, inévitablement prêts à se faire piéger par tous les malfrats de passage. Dès que le pouvoir du Pingouin commençait à s'étendre, Batman répondait que la ville méritait vraiment son sort. Tim Burton et Michael Keaton avaient peur de ce héros sans cesse en train de réfléchir, trop conscient de la réalité. Dans les versions du script qui ont suivi, une grosse part du cynisme de Batman s'est évaporée*". Ou a été transférée dans les autres personnages, tant Catwoman que l'ignoble mais séduisant Max Shreck et que le Pingouin bien sûr. Mais la vision du mythe de Daniel Waters réussit tout de même à supplanter celle des deux autres scénaristes (officieux) du film : Sam Hamm (**Batman** premier, respectant religieusement la bande dessinée) et Wesley Strick (qui souhaitait faire un simili **Terminator**). "*Nous proposions toutefois une vision nouvelle de Batman dans le premier film, et cela constituait une base solide pour l'explorer un peu plus en profondeur. J'ai été ravi de retrouver mon personnage et de continuer à sonder son cœur et son esprit. Le nouveau Batman se montre plus nonchalant, y compris dans les combats. Mais il demeure secret, plein de problèmes, difficile à appréhender car gardant toujours ses distances. J'ai suivi inconditionnellement Tim Burton sur ce dernier tournage. Il était clair qu'il avait désormais le film totalement en mains alors que le premier lui avait parfois échappé. Un tas d'événements surviennent aujourd'hui dans la vie de Batman. Il s'expose davantage, ce qui renforce sa vulnérabilité. Il est déjà si mystérieux, si impénétrable, que cette vulnérabilité accentue sa fêlure interne*".

Manifestement plus à l'aise et détendu dans son interprétation du ténébreux héros, Michael Keaton se félicite aussi des modifications apportées à une tunique désormais dotée d'un braguette ! "*Les différences avec l'ancienne tenue sont subtiles. Dans le premier **Batman**, le torse et les épaules s'avéraient très musclés. Cette fois, ils sont sculptés aux normes de Michael Keaton d'après une géométrie plus harmonieuse. De même, les costumes destinés aux cascadeurs étaient taillés sur mesure, notamment ceux servant aux doublures pour les combats d'arts martiaux. Ils étaient plus flexibles de manière à permettre les coups de pieds. Il y avait aussi plusieurs capes, certaines spécialement fabriquées pour les séquences de vol, d'autres pour la marche, d'autres pour les bagarres*" témoigne l'un des producteurs de **Batman le Défi**, Ian Bryce. Evoluant dans une panoplie plus souple, moins chaude (la température suffocante de la précédente avait bien failli l'étouffer), Michael Keaton souffre néanmoins du gigantisme de la production, d'un planning de tournage éclaté dans tous les sens. "*Pendant trois jours, je pouvais très bien n'avoir rien d'autre à faire que de marcher et d'adopter certaines expressions. Et brusquement, le lendemain, je devais tourner la moitié d'une séquence capitale au personnage et au déroulement de l'action. La seconde moitié pouvait attendre des mois avant d'être bouclée. Il m'arrivait parfois de ne plus savoir où j'en étais exactement*". Un vrai puzzle ce **Batman** ! Mais, au bout du compte, aucune incohérence ne trahit un journal de tournage cahotique.

"*Un jour, pendant le tournage du premier **Batman**, Jack Nicholson m'a confié que le film allait connaître un gros succès et que, par conséquent, je pourrais me permettre d'enchaîner trois bides. Ce n'était pas dans mes intentions, mais cela s'est pourtant produit. J'avais seulement envie de tourner ces films. Je ne pensais pas à leur potentiel commercial. Parfois, on ne peut pourtant pas s'en empêcher. Dans le cas de **Batman le Défi**, j'avoue y avoir pensé. J'ai senti qu'en cas de succès, ce serait un vrai triomphe*". Michael Keaton serait-il doué d'un sixième sens ? **Batman le Défi** est effectivement un triomphe. Le comédien peut donc s'offrir un nouveau tiercé perdant. Le précédent : la comédie **Une Journée de Fous**, le thriller **Fenêtre sur Pacifique**, le polar au second degré **One Good Cop** toujours inédit. **Batman le Défi** arrive à point pour remettre Michael Keaton en selle et renflouer son compte en banque puisque 5 petits millions de dollars sont venus grossir son patrimoine à titre de cachet. Un chèque prophétisé par le devin Jack Nicholson ? Mais Michael Keaton, en acceptant sur le principe un encore lointain **Batman 3**, se couvre pour deux, trois ans.

Marc TOULLEC



Bruce Wayne (Michael Keaton) : aristocrate vieille école et héros masqué.



les GRIFFES de la NUIT

Taille fine et ongles d'acier, cuir noir et fouet, rouge à lèvres et langue râpeuse : la féline hante les gouttières de Gotham City et terrorise autant qu'elle allume la gente masculine. Une performance pour Michelle Pfeiffer...

Quand Hollywood a appris que Catwoman serait l'un des ennemis de Batman dans le second film consacré au super-héros masqué, les plus grosses stars du show-biz ont fait des pieds et des mains pour décrocher le rôle. Qu'a-t-il donc de si passionnant, pour rendre à moitié folle Sean Young qui s'est baladée dans tout Hollywood avec une défroque de Catwoman sur le dos pour persuader Tim Burton de l'engager, ou faire pleurer Annette Bening, le premier choix du réalisateur, obligée d'abandonner le plateau en pleurs pour congé de maternité ? C'est bien simple, Catwoman est une synthèse de tous les rôles de femmes vus au cinéma. De la nunuche à la femme fatale en passant par la revancharde et l'amoureuse, c'est une véritable galerie de personnages féminins en une seule superbe créature qui échoue finalement entre les mains de Michelle Pfeiffer. *"Quand j'ai rencontré pour la première fois Tim Burton pour discuter de la suite de* ***Batman le Défi****, je m'imaginais que le personnage n'aurait que quelques scènes et ne serait pas trop travaillé. J'avais tout faux. Ce rôle est un des plus complexes qu'il m'ait été donné de jouer. La personnalité schyzophrénique de Catwoman a fait de* ***Batman le Défi*** *mon film le plus difficile à ce jour"*.

Au début du film, Selina Kyle est une secrétaire modèle pas très fufute mais dévouée corps et âme à son travail et à son abusif patron Max Shreck, le troisième méchant du générique. Sa vie privée est une catastrophe. En fait, elle n'en a pas. Elle habite dans un petit appartement dont le décor ressemble à celui d'une chambre d'adolescente attardée où elle rentre tous les soirs en hurlant : *"Chéri, je suis rentrée"*. Continuant son monologue par un fataliste : *"Ah, j'avais oublié, je ne suis pas mariée"*. Pitoyable. C'est à se demander si Max Shreck ne lui rend pas service en la balançant du quarantième étage de son building après qu'elle ait découvert ses plans maléfiques. Ranimée par des chats après cette chute spectaculaire, Selina Kyle ne sera plus jamais comme avant. Elle rentre chez elle, fout un souk monstrueux, et se taille dans un ciré de skaï noir un costume hyper-moulant, une cagoule et des gants auxquels elle ajoute des griffes. Catwoman est née. Un personnage étonnant qui tente de prendre sa revanche sur la société, responsable de l'ex-Selina Kyle, la pauvre fille qu'elle était, en commençant par se venger de Max Shreck en s'attaquant à son building. Une femme sûre d'elle qui n'hésite pas à jouer à fond avec sa beauté et son sex-appeal pour aguicher de façon plus que provocante Batman tout en essayant de lui voler la vedette. Ce summun de féminisme et de féminité représente un alter-ego parfait du justicier de Gotham et il n'est donc pas étonnant de les voir tomber amoureux l'un de l'autre.

Les origines de Catwoman dans le film sont bien différentes de celles des comics. Dans la BD, Selina Kyle est une hôtesse de l'air qui se sent proche des chats parce que son père tient une boutique d'animaux domestiques. Après un accident d'avion, elle perd la mémoire et sa fascination pour les chats restant son seul souvenir, elle devient Catwoman, une très habile criminelle qui évolue rapidement pour devenir une sorte d'opposite parfait à Batman, avec lequel elle entretient une étrange relation haine/amour. Catwoman atteint le top de la notoriété grâce à la série télé des années 60 et à l'interprète de ce rôle, Julie Newmar. C'est ainsi que Michelle Pfeiffer a découvert le personnage. *"Catwoman est une des héroïnes de mon enfance. Je regardais la série télé uniquement pour elle. J'étais alors au seuil de l'adolescence et Catwoman m'apportait une vision nouvelle de la femme que je trouvais délicieusement choquante et audacieuse. Catwoman est méchante, diabolique, dangereuse, vulnérable et très sexy. Et on ne peut s'empêcher d'éprouver des sentiments très forts pour elle"*. Après une telle déclaration d'amour, pas étonnant que Michelle Pfeiffer se soit impliquée dans le rôle au point de prendre des leçons de kung-fu avec la championne Kathy Long, d'effectuer elle-même certaines des pirouettes de Catwoman (notamment juste avant son explosif "Miaou" !) et de s'entraîner des heures entières au maniement du fouet, sa seule arme. *"Pour le film, j'ai fait du kickboxing, de la gymnastique et même du yoga pour que mon corps ne soit pas ravagé par les efforts intensifs. Et je ne parle pas des cascades que j'ai effectuées moi-même. Qui sait, peut-être que j'ai trouvé ma voie : les films d'action !"*.

Dans ses premières apparitions BD, Catwoman ne portait pas de costume ; tout au plus mettait-elle parfois un masque. Ce n'est que plus tard qu'on l'a vue apparaître en tenue féline, mais rien de comparable avec le costume légèrement SM de la Catwoman du film. Une cagoule qui cache les cheveux et fait ressortir ses délicieuses fossettes, des gants ornés d'épingles à couture en guise de griffes et une tenue hyper-serrée qui met bien en valeur toutes les formes de Michelle Pfeiffer. Il a été créé plus de 60 costumes différents de Catwoman, chacun s'adaptant à la scène à tourner : plus lâche si c'est une cascade, plus serré si c'est un gros plan, etc... Dans ce costume, Michelle Pfeiffer nous régale d'une Catwoman magnifique qui ne cesse de surprendre en balançant ses répliques marquantes et ses coups de pieds "vandammiens" avec une légèreté et une beauté divinement félines. Et enrichissant toujours ses scènes d'une idée soit anodine, soit parfaitement essentielle. *"C'est moi qui ait eu l'idée de prendre le canari du Pingouin dans ma bouche. C'était un vrai canari. C'est bizarre de prendre quelque chose de vivant dans sa bouche. Heureusement, j'ai la chance d'avoir une grande bouche !"*.

Didier ALLOUCH



Selena Kyle (Michelle Pfeiffer), secrétaire empotée et féline ambiguë.



l'HOMME qui voulut être PINGOUIN

Pour suppléer au Joker, Tim Burton fait appel au Pingouin : un être foncièrement méchant, libidineux, infanticide dans l'âme, revanchard, et néanmoins émouvant. Sous les kilos d'un costume d'une hygiène douteuse, Danny De Vito, méconnaissable, flirte avec le génie.

"L*e Pingouin n'est ni humain ni animal ; c'est un mélange assez terrifiant de bête et d'homme, une créature hyper-intellignente qui souhaite être reconnue par la société. Ses parents l'ont totalement rejeté à sa naissance. S'ils avaient essayé de le comprendre, le Pingouin serait peut-être devenu un second Einstein. Il aurait fréquenté les meilleures écoles, il aurait mûri, il serait devenu un homme accompli. Mais, élevé par des animaux, et confiné dans un repaire glauque et glacé, il ne pouvait que devenir un criminel*". Ainsi Danny De Vito définit-il celui qui a l'honneur d'ouvrir **Batman le Défi**, lorsque Mr & Mrs Cobblepot décident d'abandonner leur bébé le jour de son premier anniversaire. Parce que bébé Copplepot est né difforme et qu'il a englouti d'une traite le chat de la famille, les riches parents jettent leur progéniture dans un ruisseau menant direct aux égouts de Gotham City. Le landau nautique navigue sereinement avant de heurter une banquise. Nous sommes juste en dessous d'un zoo désaffecté et des palmipèdes sauvés par une basse température s'apprêtent à jouer les nounous...

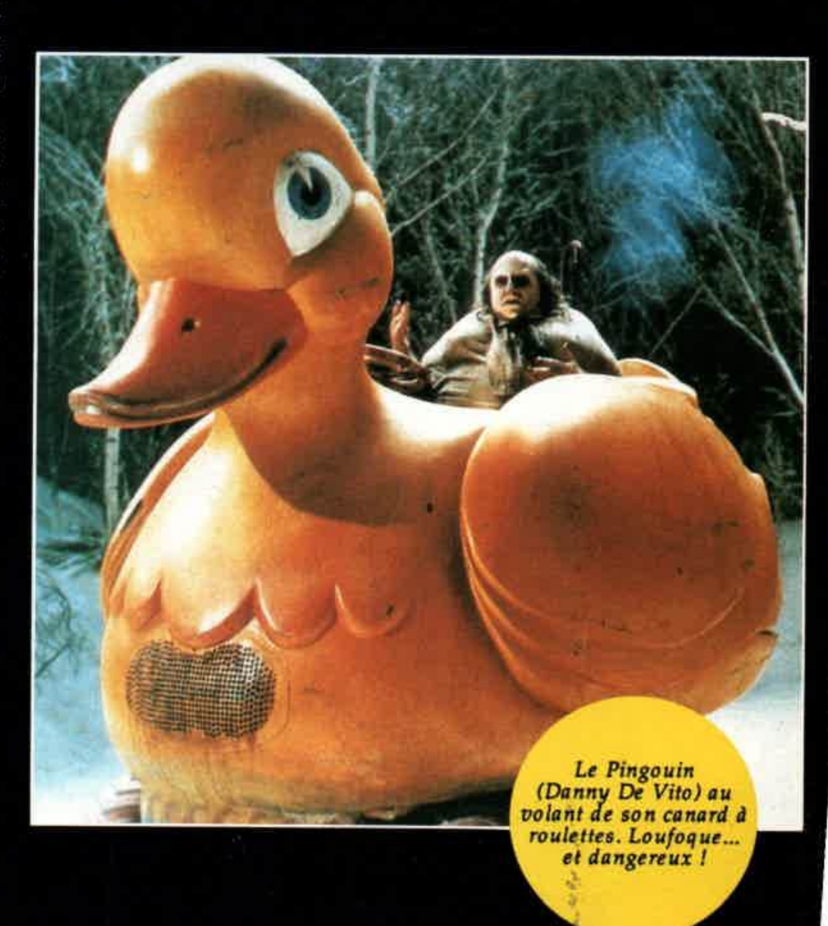
Plus le méchant est réussi, meilleur est le film, bla bla... Sauf que dans **Batman le Défi**, le méchant est d'emblée montré comme un personnage pathétique, banni du monde humain en général et bourgeois en particulier, et dont les intentions revanchardes s'avèrent pleinement justifiées. Le Pingouin est un malin, un joueur, un bluffeur, un être intelligent poursuivant une idée fixe, un esprit supérieur égaré dans un corps bibendum, un tueur crapuleux ne déviant jamais de son but. Né en 1941 dans la BD, le Pingouin évolua rapidement dans le mauvais sens et devint un simple voleur non violent au look aristocratique. Ce n'est évidemment pas cette vision du personnage que Tim Burton a retenue, comme en témoigne Danny De Vito : "*Je ne me voyais vraiment pas porter simplement un smoking et boire du Martini ! Et puis Tim Burton m'a montré un dessin qu'il avait fait lorsqu'il était jeune. On pouvait y voir un gamin au corps bulbeux avec une tache sur le torse et des yeux globuleux, et il y avait une légende : 'Je m'appelle Jimmy, mais on me surnomme le monstreux garçon-pingouin'. Inutile de dire que ça m'a fait froid dans le dos !*". Ah, l'innocence de l'enfance...

Pour concevoir le look du Pingouin, Stan Winston crée d'après les indications de Tim Burton une série de figurines en argile représentant l'affreux bonhomme. Le réalisateur tient à ce que Danny De Vito ait l'allure la plus graisseuse et dégoulinante possible. "*Danny De Vito était très calme au début des séances de maquillage. Dès que je lui collais son nez et que je lui peignais le visage, il devenait ce petit démon déplaisant qu'est le Pingouin. Et il aimait ça, il se sentait totalement à l'aise !*". Le maquilleur Ve Neill ne tarit pas d'éloges sur l'acteur qui a plus souvent joué les nabots minables que les bêtes humaines. "*Tout s'est formidablement bien passé avec lui. Il restait très calme pendant les deux heures nécessaires à la pose du maquillage. Le seul problème que nous ayons eu avec De Vito, c'est qu'il aime manger des pâtes à midi et que l'huile avait tendance à décoller la bouche. Après le repas, on était donc obligé de colmater les brèches*". Si Danny De Vito craque sur la cuisine italienne, le Pingouin, lui, serait plutôt porté sur la japonaise. Voir la façon dont il se jette sur un poisson cru devant une assistance médusée !

Tim Burton effectue donc un gros retour aux sources pour donner à son méchant la consistance voulue. Et il en faut, de la consistance, car le Pingouin s'octroie une bonne moitié des scènes de **Batman le Défi**. "*Le Pingouin était dans la BD le personnage que j'aimais le moins. Je ne le comprenais pas, c'était juste un type en costume marqué par la solitude et qui, sorti de son repaire, s'intéressait à toutes sortes de choses*". Solitaire le Pingouin ? Dans **Batman le Défi**, il ressemble plutôt à un seigneur cruel entouré d'une cour pour le moins inhabituelle. D'un côté, plusieurs centaines de palmipèdes, de l'autre, une troupe de cirque composée de clowns, d'avaleurs de sabre, d'acrobates et d'un organiste dissimulant dans son instrument un canon mitrailleur. Rayon gadgets, le Pingouin collectionne les parapluies fantaisistes : le plus efficace expédie sa proie dans les airs grâce à des baleines tournoyant comme les pâles d'un hélicoptère ! Après plus de trois décennies passées en compagnie de palmipèdes, le Pingouin écarquille grand les yeux lorsque, à la surface, il tombe sur de beaux morceaux de féminité. "*Exactement le genre de chatte que je cherchais*", lance-t-il à Catwoman, allongée sur le lit du Pingouin, aguicheuse, froissant sa seconde peau de cuir par de lascives contorsions. On peut être pingouin, on n'en est pas pour autant homme !

"V*u de l'extérieur, l'histoire du Pingouin le rend sympathique. En fait, il existe des similitudes entre lui et Batman. Ils sont issus de familles riches et se considèrent tous deux comme des hommes-bêtes*", explique le chef décorateur Bo Welch. A la différence près que si Batman assume son statut et met sa dualité au service du Bien, le Pingouin se jette à corps perdu dans la politique pour prouver à la populace de Gotham City que l'humain a chez lui étouffé l'animal, que son nez crochu, sa patte folle et ses mains palmées n'enlèvent rien à la normalité d'un cerveau et d'un cœur à l'échelle humaine. Des intentions louables, même s'il poursuit des buts inavouables, qui précipiteront le Pingouin vers un destin logique. Conspué par les hommes, il se retournera vers ses pingouins adoptifs. La scène la plus émouvante du film, et sans doute de l'année. Après la vague de rires, le ressac de chaudes larmes...

Vincent GUIGNEBERT



Le Pingouin (Danny De Vito) au volant de son canard à roulettes. Loufoque... et dangereux !

les SECRETS de la BANQUISE

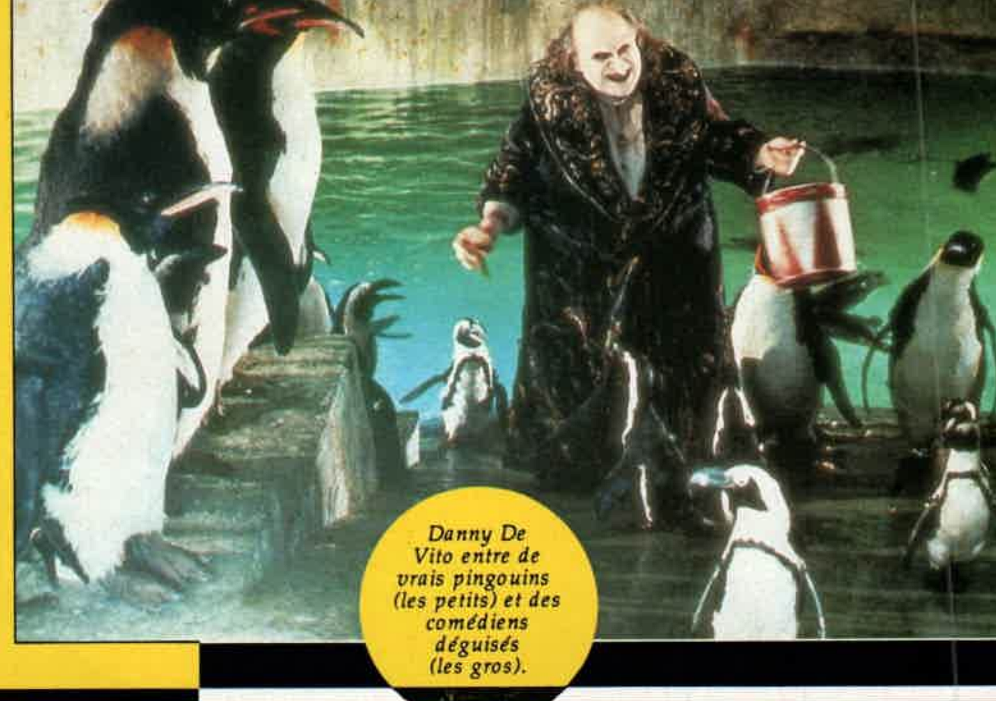
Dans les égouts de Gotham circulent d'étranges créatures : des palmipèdes robotisés, des nains costumés et de vrais pingouins installés dans une piscine à température idéale... Drôle de ménagerie !

"Nous avions certains plans qui demandaient à Danny DeVito 4 heures pour enfiler ses 30 kilos de costume, 2 espèces de pingouins vivants, des dizaines de marionnettes, 30 marionnettistes cachés sous un faux plancher surélevé, 30 autres opérateurs qui couraient partout avec des radiocommandes. Bien sûr, on doit prétendre qu'il s'agissait là d'un tournage normal". Très calme, simple et minimaliste Monsieur Burton. Au centre de la horde des palmidèdes, il fait aujourd'hui le détail des comptes : une centaine d'authentiques manchots et pingouins Blackfeet, trente robots construits par le maquilleur Stan Winston, quatre nains compressés dans des costumes de Pingouins Empereurs, des pingouins en images 3D générées par les ordinateurs de *Boss Films*. Evidemment, cette population hétéroclite se confond parfaitement à l'écran. *"Le plus difficile fut d'essayer de dupliquer la réalité et de concevoir des créatures capables de se mouvoir et de jouer de façon totalement convaincante"* explique Stan Winston. Avec son staff, celui-ci met au point des pingouins robots de trois tailles, des volatiles synthétiques au ramage de poulet peint en noir et blanc. Impossible de distinguer les "faux" de Winston dans la bande des suppôts de Danny De Vito. Dans ses rangs trottinent aussi des intrus de synthèse, plus bidons encore que les automates de Winston. C'est à Richard Edlund et sa boîte *Boss Films*, qui vient de s'occuper d'**Alien 3**, qu'incombe la lourde tâche. *"Les pingouins qui perdent les pédales dans les rues de Gotham City et qui n'obéissent plus à leur chef sont en fait des images digitales, comme tous ceux qui assistent au plaidoyer de Danny De Vito dans l'amphithéâtre souterrain. Les pingouins étant des animaux imprévisibles, Tim Burton n'avait d'autre recours que de faire appel à nous pour obtenir l'effet désiré. L'opération consistait à dessiner un palmipède en trois dimensions, à le scanner, puis à l'animer. On a ensuite multiplié son image pour en avoir de centaines de tailles différentes. Un programme informatique leur permettait de marcher. On demandait au computer de trouver plusieurs dizaines de trajectoires différentes pour aller d'un point A à un point B. Evidemment, la synchronisation informatique était parfaite : chaque pingouin connaissait le parcours de son voisin de manière à ne pas lui rentrer dedans. L'intelligence artificielle a été un gain de temps énorme. Sans ça, Tim Burton y serait encore"*. Serait encore sur le plateau, hirsute, à courir après des animaux indomptables, s'en allant où bon leur semble.

En plus des marionnettes câblées et de bébêtes animées, Tim Burton recrute des nains, six en tout, six petites personnes priées d'étudier la démarche et le comportement des palmipèdes. *"Nous n'eûmes ainsi aucune difficulté à passer pour de vrais pingouins après avoir revêtu nos tenues"* témoigne l'un des survivants, qui évite de mentionner l'anecdote suivante : l'illusion était si parfaite que les vrais pingouins allaient conter fleurette aux nains costumés, et leur donnaient des coups de bec en cas de refus aux avances ! Egarés, certains pingouins se cachaient dans le magasin d'accessoires de Stan Winston, entreprenant une ronde amoureuse autour de marionnettes désespérément immobiles. Les pingouins avaient bien sûr besoin d'un traitement spécial, une piscine glacée dans laquelle ils pouvaient plonger entre les prises, un plateau dont la température ne pouvait grimper au-dessus de zéro, un camion-frigo pour les transporter, des assurances en cas d'incidents. *"Si les pingouins étaient aisément manipulables pour certains déplacements basiques, il fut nettement plus complexe de les habituer à l'équipement - la fusée et le casque - qu'ils devaient porter dans la séquence d'agression contre Gotham City. Il fallut un bon mois pour accoutumer les plus petits à cet harnachement, et seulement une semaine pour les plus gros. Les habiller ainsi a été une véritable corrida, mais les animaux ont, par la suite, calmement toléré ce matériel bien embarrassant"* affirme Ian Bryce, producteur délégué aux manipulations délicates.

Heureusement pour le système nerveux de Tim Burton et ses collaborateurs, l'armée de pingouins demeure la plupart du temps concentrée dans un lieu unique : la planque de Danny DeVito. Les 12 mètres de hauteur des studios *Warner* ne suffisent pas à abriter la construction de ce repaire souterrain digne du **Fantôme de l'Opéra**. *"Nous avons dû nous installer dans les studios Universal dont le plafond s'élève à 17 mètres du sol. Avant de dessiner ce décor, nous avons étudié les parcs à thèmes, les anciens aquariums de la Foire Mondiale, les spectacles de nage synchronisée, les habitats animaliers construits par l'homme. Nous avons essayé d'imaginer ce que pourrait devenir un tel zoo, abandonné pendant un demi-siècle, envahi par la mousse et la pourriture. Et c'est de toutes ces images qu'est né l'Antre du Pingouin. J'ai perçu l'endroit à la manière d'un laboratoire rempli de bactéries. Et le plus imposant de tous ces microbes est le Pingouin"* commente le directeur artistique de **Batman le Défi**, Bob Welch, chargé par Tim Burton de revoir Gotham City, *"une caricature de la détérioration des grandes cités américaines"*. Inspiré par les classiques de l'expressionnisme allemand, par les ombres du **Troisième Homme**, l'architecture stalinienne, Welch construit à Los Angeles de monstrueux fragments de décors et affolent des producteurs regardants sur l'addition. *"Ils voulaient toujours supprimer quelque chose. Quands ils ont vu l'église, ils sont devenus fous car cette énorme bâtisse ne figure pas vraiment dans le film ; elle fait juste de la figuration. Tim Burton m'a appuyé sur ce point. Sans cette construction, la grande place aurait été un lieu vide. Et l'église contrastait merveilleusement avec les grands murs des autres bâtiments"*. Un détail qui compte. *"Mais nous avons aussi davantage suggéré que montré la ville. On ne voit jamais le décor de Gotham dans sa globalité, on perçoit seulement des morceaux de paysage urbain, et le spectateur est ainsi libre d'imaginer cette mégalopole sinistre à sa guise"*. Libre aussi d'identifier Batman à une gargouille mobile trônant sur les balcons gothiques où il flirte dangereusement avec Catwoman

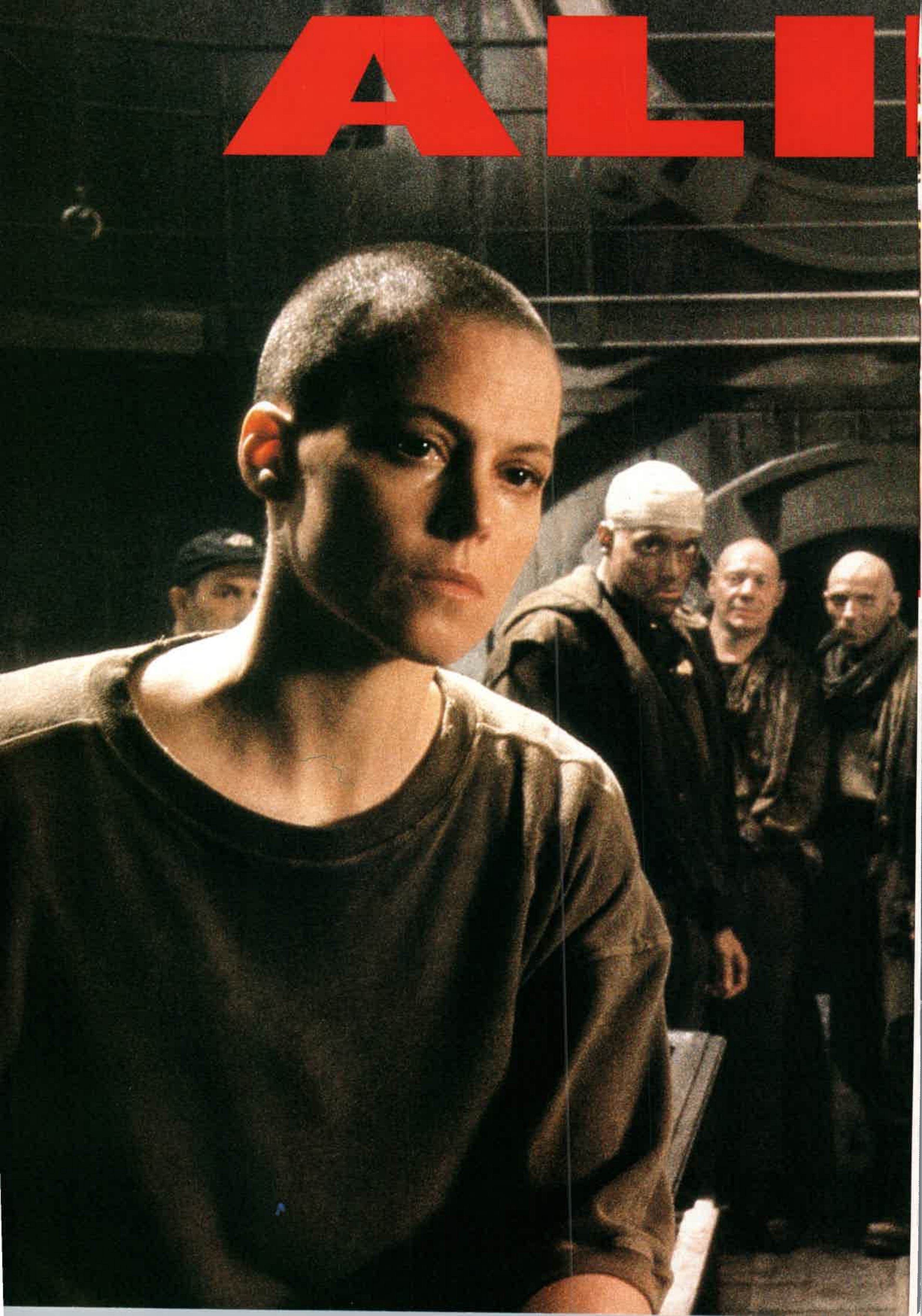
Cyrille GIRAUD



Danny De Vito entre de vrais pingouins (les petits) et des comédiens déguisés (les gros).

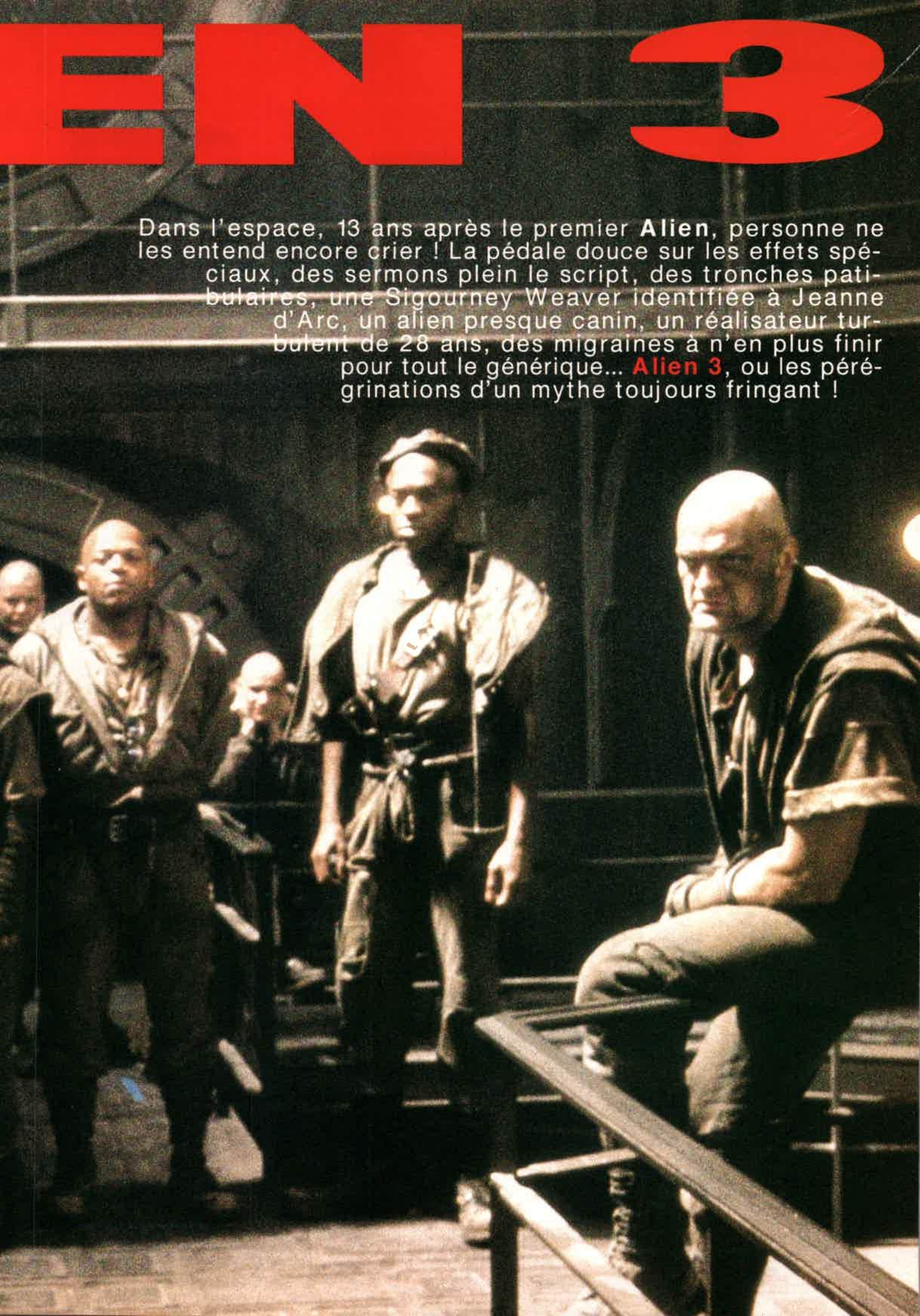
Le repaire du Pingouin : gothique.

Gotham City fête Noël : solennel.


ALI

EN 3

Dans l'espace, 13 ans après le premier **Alien**, personne ne les entend encore crier ! La pédale douce sur les effets spéciaux, des sermons plein le script, des tronches patibulaires, une Sigourney Weaver identifiée à Jeanne d'Arc, un alien presque canin, un réalisateur turbulent de 28 ans, des migraines à n'en plus finir pour tout le générique... **Alien 3**, ou les pérégrinations d'un mythe toujours fringant !



le 7ème CIEL

Difficile de marcher sur les traces de Ridley Scott et James Cameron. Difficile d'imposer un style personnel au sein d'une production gigantesque soumise à de multiples pressions. Mais, entre gothique et religion, David Fincher évite les mines éparpillées sur le chantier de cette séquelle attendue autant que redoutée.



L'alien, seul et unique représentant de son espèce sur la planète Fiorina.

1979. Ridley Scott marie science-fiction et terreur. Une bête invincible décime l'équipage du cargo spatial Nostromo. Huis clos, mécanique implacable de l'élimination progressive des sept employés de la compagnie, esthétique nouvelle à base de réalisme plastique et utilitaire... **Alien** secoue un genre trop solidement installé sur des fondations-clichés.
1986. James Cameron marie science-fiction et action destroy. Des essaims de monstres fondent sur un corps de marines envoyés sur la planète Acheron. Tempo haletant, fascination évidente pour la destruction à grande échelle et les armes perfectionnées, intrigue linéaire, mais si solidement charpentée que personne ne songe à lui reprocher son caractère bébête... **Aliens**, la plus parfaite des séquelles, renouvelle instantanément un mythe né sept ans plus tôt.
1992. Que va trouver David Fincher pour contourner l'écrasante comparaison ? Va-t-il opter pour le suspense pur, chronologique, ou pour le génocide non-stop d'une espèce extraterrestre particulièment belliqueuse ? Va-t-il, servile, photofilmer Scott ou Cameron ? Va-t-il, roublard, tenter la mayonnaise de deux styles radicalement opposés ?...

Impossible d'appréhender **Alien 3** sans craindre les pièges inhérents à la triste condition de suite. Vraiment impossible, et surtout dans le cas **Alien 3**, film dont la production et la réalisation furent un long marathon jalonné d'obstacles. Des obstacles qui sont tous pour la pomme de David Fincher, dont la première mise en scène pour le cinéma ne méritait pas autant d'attention de la part du mauvais sort, de la poisse. Mais David Fincher a aussi la baraka, cette capacité de s'extirper la tête haute des pires emmerdes. Au-delà du "remerciement" d'une dizaine de scénaristes variablement doués, du boulot déjà abattu par un premier cinéaste officiellement engagé sur le projet, du gigantisme des plateaux, de la pression constante excercée par la production, de délais abracadabrants et autres broutilles, celui qui prend le relais brûlant de Ridley Scott et James Cameron tire magistralement son épingle du jeu. Si **Alien 3** exhale parfois ce parfum particulier propre à la dégénérescence d'une mythologie, à ce point essorée que les idées ne peuvent que répéter l'œuvre originale, il flirte souvent avec la réussite. Car cette opus 3 orchestré par ce génie en herbe de David Fincher n'emprunte ni à Ridley Scott, ni à James Cameron. Le réalisateur façonne **Alien 3** à sa façon, avec un style foncièrement personnel. Pas évident de s'installer dans les charantaises de deux des plus importants cinéastes de la décennie.

Mais la paire de pantoufles lui va bien. Ce sont pourtant de grosses bottes en caoutchouc qu'il lui aurait fallu pour arpenter le sol crados de Fiorina, la planète pas vraiment hospitalière où s'écrase la capsule de Ripley, toujours dans un sommeil artificiel au moment du choc. Fatalitas, elle est l'unique survivante ! Newt et le Caporal Hicks ont rendu l'âme et Bishop, l'androïde déjà bien abimé, a pété ses derniers plombs. Revenue à elle, Ripley ne rencontre pas un accueil enthousiaste. Elle est désormais l'invitée indésirable d'une redoutable communauté : vingt-cinq malfrats de la pire espèce, condamnés pour assassinats, viols, infanticides, à purger de lourdes peines sur Fiorina, qui n'est pas un pénitencier trois étoiles. Partiellement désaffectée, cette planète-prison ne sert plus qu'à la fabrication de gigantesques containers pour produits toxiques. Des hauts fourneaux, d'un matériel sophistiqué, ne restent plus que des installations bouffées par l'humidité. Les hommes sont quant à eux la proie d'une vermine qui les contraint à se raser la tête. Ripley n'y coupe pas. Et elle n'échappe également pas à la vindicte de ses tôlards réfugiés dans une pseudo religion misogyne. Ripley trouve cependant un précieux allié dans le toubib des lieux, Clemens, le premier à deviner l'angoisse qui la ronge. Et la survivante du Nostromo a une bonne raison de s'inquiéter : un alien a fait le voyage depuis Acheron en sa compagnie...

Du scénario de **Alien 3**, on craignait le pire. Ok, la ligne directrice, classique, rebondit sur des ressorts déjà bien sollicités. Mais l'intérêt se situe ailleurs, dans une multitude de détails originaux, dans la description de cet univers carcéral oppressant dont la technologie autrefois pointue tombe en morceaux. Les ordinateurs ont rendu l'âme, les portes coulissantes ne se ferment qu'à moitié... Pas d'armes offensives pour lutter contre l'alien. Logique, on est dans un pénitencier. David Fincher se plait ainsi à brosser des images sans joliesse, aux tonalités métalliques ou ocres, la couleur de la rouille qui dégrade progressivement les métaux. La technique ici se limite à presque rien : un écran de computer, un scanner, un haut-parleur mal réglé... David Fincher, avec l'aide d'un directeur artistique pourtant spécialisé dans la science-fiction clinquante (**La Guerre des Etoiles, Superman**), crédibilise autant que Ridley Scott et James Cameron un environnement habituellement promis au délire plastique. Comme sa caméra sait mettre en valeur l'infrastructure des lieux, les immenses cuves, les coursives labyrinthiques mal éclairées, un réfectoire déprimant, **Alien 3** gagne aisément, sans forcer, un cachet unique de science-fiction gothique, quasi moyen-âgeuse. Les vêtements rugueux, pas très élégants, en rajoutent encore dans le côté médiéval forgé par le Néo-Zélandais Vincent Ward, réalisateur qui a planché sur le film avant Fincher. Ward désirait une planète de bois, sans la moindre trace de technologie, peuplée d'une colonie de moines fanatiques, façon **Le Nom de la Rose**. **Alien 3** garde de profondes traces de la vision de Ward. L'omniprésence de la religion surtout.

Alien 3 est un film religieux. C'est là sa différence fondamentale avec **Alien** et **Aliens**. Non pas que David Fincher prêche, toute Bible ouverte, concernant une "créature de l'Apocalypse" que pourrait représenter l'Alien. Il montre simplement un ramassis de criminels endurcis se découvrant des vertus positives, tentant de gagner le pardon divin en combattant l'extraterrestre. Ces hommes appellent à la rédemption par leur sacrifice, surtout leur leader, Dillon, terrible assassin enfermé jusqu'à la fin de ses jours. Gourou d'une spiritualité bricolée aux normes de Fiorina, Dillon donne une raison d'exister à une poignée de malfrats. Il lui arrive aussi de les rappeler à l'ordre à grands coups de barre à mine. Un juste châtiment car ceux-ci s'apprêtaient à rompre leur vœu de chasteté. Et Ripley, crâne rasé, ressemble désormais à une Jeanne d'Arc de l'espace. Ripley seraitelle une Sainte ? David Fincher la canonise définitivement dans un flamboyant dénouement sur le modèle de **Terminator 2**, mais sans artifice, donc plus puissant.

Ripley (Sigourney Weaver) : un look austère, très Jeanne d'Arc.

Dans ces conditions, que **Alien 3** déplaise au public américain est parfaitement logique. Le film ose réfléchir, s'écarter de la surenchère indispensable à la crédibilité commerciale des suites, mettre en scène des protagonistes au passé accablant, limiter au strict minimum les apparitions de l'alien, atténuer considérablement l'aura héroïque de Ripley et faire, finalement, de ces violeurs, tueurs et maniaques les véritables héros. Un vrai culot de cinéaste et une séquelle qui boucle magistralement la boucle.

Marc TOULLEC



Ripley, encore plongée dans un sommeil artificiel lors de son arrivée sur Fiorina.

Alien 3. *USA. 1991. Réal.: David Fincher. Scén.: Larry Ferguson, David Giler et Walter Hill d'après une histoire de Vincent Ward et des personnages de Dan O'Bannon et Ronald Shusett. Dir. Phot.: Alex Thomson. Mus.: Elliot Goldenthal. Effets spéciaux : Richard Edlund (effets spéciaux visuels), Alec Gillis et Tom Woodruff (effets alien), George Gibbs (effets mécaniques). Prod.: David Giler, Gordon Carroll et Walter Hill pour Brandywine/20th Century Fox. Int.: Sigourney Weaver, Charles S. Dutton, Charles Dance, Paul McGann, Brian Glover, Ralph Brown, Danny Webb, Lance Henriksen... Dur.: 1 h 55. Dist.: 20th Century Fox. Sortie nationale le 26 août 1992.*

RIPLEY et les autres

Une sainte musclée, un androïde humain, un toubib repenti, un gourou homicide... Une faune hétéroclite face à un monstre fidèle à ses pulsions meurtrières.



Ripley (Sigourney Weaver), une femme dans un univers totalement masculin ; celle par qui le malheur arrive.

"*Depuis* ***Alien****, Ripley a beaucoup changé. Lors de sa première apparition, elle n'était qu'un jeune lieutenant un peu naïf ; elle pensait que son employeur, la Compagnie, agissait dans les règles. C'était avant qu'elle ne découvre que l'équipage du Nostromo pouvait être sacrifié pour préserver la vie de l'alien. Dans* ***Aliens****, Ripley se révèle plus rebelle. La découverte de Newt, la petite fille, fait naître en elle des sentiments qu'elle ignorait encore : l'instinct maternel, la fureur destructrice*". C'est ainsi que Sigourney évoque le personnage qui l'a rendue célèbre en 1979, Ripley, un rôle à l'origine écrit pour un homme devenu un rôle de femme unique dans les annales du cinéma. "*Je n'ai jamais vu à l'écran une femme comme elle*". Sur la défensive dans **Alien**, très offensive dans **Aliens**, elle gagne, grosse pétoire au poing, très vite une réputation de Rambette spatiale. Dans **Alien 3**, la facilité aurait pu lui dicter de reprendre ce personnage, de le muscler davantage encore, de lui mettre des flingues encore plus énormes dans les mains, de l'amener à casser encore plus d'extraterrestres. Une logique toute hollywoodienne, celle de **Rambo** à **Rambo II**, de **Piège de Cristal** à **58 Minutes pour Vivre**... Promue coproductrice, nantie d'un solide cachet de quatre millions de dollars, plus un pourcentage sur les recettes, Sigourney Weaver s'y refuse et retourne casaque.

"*Dans* ***Alien 3****, Ripley prend un nouveau souffle, mais sa vie est désormais remplie de fantômes. Elle reste une combattante, mais plus fataliste, plus résignée. Elle est parvenue à survivre, mais dans quel but ? Je n'ai pas abordé Ripley comme une héroïne invulnérable. Elle n'a simplement pas d'autre choix que celui de poursuivre la lutte. Tout au long du film, elle se pose des questions : "Pour quelles raisons je continue à me battre ? Pourquoi j'agis ainsi ? Qu'est-ce que l'avenir peut encore me réserver ?". Des doutes qui rendent selon moi Ripley plus intéressante qu'elle ne l'a jamais été*". Et surtout plus humaine que chez James Cameron, paranoïaque au point de demander l'autopsie du corps de Newt, cadavre susceptible de dissimuler un alien. "*Je suis dans l'espace depuis longtemps*" dit-elle encore à Clemens en guise d'avance amoureuse. Vraiment humaine donc.

Après un passage chez le coiffeur et une somptueuse boule à zéro, Sigourney Weaver se retrouve, pour son premier jour de tournage, nue sous un drap, avec une lentille de contact rouge sur un œil et des assistants lui balançant des insectes sur le visage. "*Ces bestioles me rentraient dans les oreilles, se collaient sur mes yeux. Et je devais continuer à parler. Moi qui était si fière d'être parvenue à travailler avec des gorilles !* (dans **Gorilles dans la Brume**, NDLR). *Le début du tournage de* ***Alien 3*** *a été le plus éprouvant de toute ma carrière*". Mais un chèque conséquent et la perspective de recettes rondelettes méritent bien quelques petits sacrifices.

"*Sigourney Weaver a vraiment des tripes. Elle travaille très dur. Durant les quinze semaines de tournage sur un plateau glacial, excessivement poussiéreux, elle était là, tous les jours sans exception. Il faut réellement une forte résistance pour subir ça. De plus, elle avait à porter une lentille de contact pour simuler un œil injecté de sang suite à son atterrisage forcé sur Fiorina. Ce truc était épouvantablement incommodant, mais elle l'a néanmoins accepté*". Charles Dance plaide en faveur de Sigourney Weaver. Comédien britannique de formation classique, Charles Dance incarne notamment le méchant aristocratique de **Golden Child, L'Enfant du Tibet**, le diplomate tristounet marié à Meryl Streep dans **Plenty**, un fantôme de l'opéra très romantique dans une récente adaptation télévisée du roman de

Gaston Leroux... "*Dans* **Alien 3**, *je personnifie Clemens, l'officier médical de l'équipe. L'usage de la drogue et de l'alcool l'ont amené sur cette planète-prison. Il s'en est sorti, il a même purgé sa peine, mais il choisit de demeurer là pour le reste de ses jours. Sur ses vêtements, Clemens porte une inscription : "la sérénité par l'isolation". A la différence des autres détenus, il n'affiche aucune animosité envers Ripley. Contrairement à eux, il n'a pas fait voeu de célibat, de chasteté. Il refuse la religion. C'est un solitaire guère populaire chez ses concitoyens*". Voilà brossé le portrait d'un protagoniste attachant, d'une force tranquille en opposition avec la hargne contenue des autres prisonniers. "*Pour être honnête, mon rôle découle simplement de la volonté de la* 20th Century Fox, *le producteur, de donner un homme à Ripley. C'est là ma principale fonction dans le film. Elle n'a pas eu de compagnon depuis des lustres, Clemens n'a pas rencontré une femme depuis longtemps. Donc voilà !*". Mais **Alien 3** ne tourne pas à la love-story sur fond de massacre. L'idylle entre Ripley et Clemens se réduit à deux trois séquences brèves, où le non-dit et les allusions font merveille.

Globalement satisfait de son rôle, Charles Dance regrette cependant la disparition d'une séquence importante du montage final. "*A l'origine,* **Alien 3** *devait débuter sur une scène me montrant marchant le long d'une plage désolée, sinistre, encombrée de constructions métalliques imposantes. Nous devions tourner la scène en décors naturels à Newcastle, mais la Fox opta finalement pour les studios de Pinewood. Il faisait horriblement froid et les machines à vent m'envoyaient à la figure des tonnes de poussières que je ne pouvais m'empêcher de respirer. Cette séquence nous a demandé deux jours de travail particulièrement inconfortables*". Dommage car les images de Charles Dance, long manteau soulevé par les rafales, ne manquaient ni de force, ni de photogénie.

Remarqué et remarquable dans **Aliens** dans le rôle du stoïque androïde Bishop, Lance Henriksen, comme Sigourney Weaver, revient, mais quelques minutes seulement, en guest-star. "*Lorsque Walter Hill m'a proposé de reprendre du service dans* **Alien 3**, *la déception a été grande de m'apercevoir que je n'avais que quelques minutes à l'écran. Walter m'a contacté pour me dire : "Allez Lance, pointe-toi, fais-le, prends un café et rentre chez toi". Il avait besoin de moi pour une séquence bien précise, une scène capitale. Bien sûr, je ne pouvais pas refuser en prétextant la modestie de mon apparition. Maintenant, je suis fier de la scène. En fait, j'incarne l'homme qui a créé Bishop à son image, un type en fait bien moins humain que sa créature*". Lance Henriksen évite de dire que ce Bishop II est un parfait salaud à la solde de la Compagnie et que piéger Ripley lui importe plus que la vie des vingt-cinq tôlards de Fiorina 161.



Lance Henriksen est Bishop II, non plus l'androïde mais son créateur.



Dillon (Charles S. Dutton), un prêcheur sur le chemin de la rédemption.



Clemens (Charles Dance), le médecin de Fiorina prisonnier de sa mauvaise conscience.

Pour palier la presque absence d'un second rôle primordial et la disparition prématurée du personnage interprété par Charles Dance, **Alien 3** met en évidence Dutton, le prédicateur musclé du pénitencier, une personnalité ambiguë, attirante malgré un casier judiciaire chargé d'homicides et de viols. "*Quelque chose dans sa personnalité émeut aussitôt Ripley. Tous deux se ressemblent dans la mesure où ce sont des leaders qui ne veulent pas vraiment de leur autorité. A la fin du film, Dillon et Ripley se respectent profondément. Ils comptent beaucoup l'un pour l'autre*" commente Sigourney Weaver en faveur du protagoniste joué par Charles S. Dutton, comédien qu'elle connaît depuis longtemps pour lui avoir donné la réplique au théâtre. "*Dillon est le leader spirituel des détenus. J'apprécie particulièrement en lui la quête d'une forme de rédemption. Il a autrefois fait des fautes. Aujourd'hui, il cherche à expier ses péchés. Il donne désormais espoir, courage et confiance aux autres prisonniers. Dillon les enrichit également d'une spiritualité. Il est un noyau de sérénité dans un monde désolé, hostile*". Et aussi l'élément moteur de **Alien 3**, celui qui lui confère cette religiosité, cette force intérieure qui contribue pour beaucoup à sa réussite.

Marc TOULLEC

DAVID FINCHER contre les Goliath



David Fincher, sur le plateau, teste l'élasticité de son monstre.

Après Ridley Scott et James Cameron, David Fincher. Vingt-huit ans, pas la moindre expérience cinématographique, seulement quelques spots publicitaires (dont le plus connu, pour *Nike*, montre Andre Agassi maltraitant de l'intérieur une télévision), des clips pour Madonna et Paula Abdul. Chanceux le petit génie ? Non, pas tant que ça. Car prendre **Alien 3** en vol équivaut à sauter dans un TGV lancé à pleine vitesse...

Ripley dans le haut fourneau. ***Terminator 2*** **est passé par là !**

Qui connaissait David Fincher avant **Alien 3** ? Assurément, pas grand monde. "*Au départ, j'avais seulement entendu dire que David Fincher était du genre beau gosse et que toutes les femmes qui travaillaient avec lui en tombaient amoureuses. Ce n'était pas très sérieux !*". Le témoignage de Sigourney Weaver en dit long sur le mystère auréolant la soudaine arrivée de l'étrange monsieur sur le plateau de **Alien 3**. "*Prenez un marin sortant de l'Ecole Navale et confiez-lui le commandement du Titanic*" lance ironiquement un copain du réalisateur. Vingt-huit ans, pas le moindre long métrage à sa filmographie et un budget de soixante millions de dollars entre les mains, il y a comme un hic quelque part. Visiblement choisi par les pontes de la *Fox*, comptant probablement sur la docilité du jeunot, David Fincher se retrouve du jour au lendemain autour d'une table de réunion auprès de Sigourney Weaver, David Giler, Walter Hill (les producteurs) et Roger Birbaum, l'un des patrons du studio. Il porte un tee-shirt écolo anti-fourrure. "*J'ai questionné Fincher sur les orientations qu'il comptait prendre concernant Ripley. Il m'a répondu : 'Est-ce que ça vous tenterait de jouer le crâne rasé ?'. Je l'ai bien regardé, puis je me suis tournée vers Roger Birbaum : 'Si j'accepte d'être chauve, j'obtiendrai une rallonge à mon cachet n'est-ce-pas ?' Dès lors, j'étais prête à suivre David Fincher n'importe où*" poursuit Sigourney Weaver. Et là, le délire commence.

A peine David Fincher est-il engagé qu'un nouveau scénariste fait son apparition, Larry Ferguson. "*Les gens de la Fox lui ont demandé de réécrire le script et ils ont bien failli devenir fou. Au vu du manuscrit, ils se sont écriés 'Bon dieu, c'est un film d'au moins quatre heures et il va nous coûter 150 millions de dollars !'. Et ils avaient raison. Larry Ferguson avait écrit un* ***Alien 3*** *dans*

*la lignée d'**Apocalype Now**. Dans le script, Ripley incarnait une princesse tombée du ciel, et mourrait après avoir été recueilli par sept moines, des nains ! Le personnage avait carrément un côté Wendy dans **Peter Pan** ! Les sept nains la plaçaient ensuite dans un tube transparent et attendaient que le prince charmant vienne la réveiller. C'était un sacré dénouement ! Joe Roth, le grand patron de la* Fox, *a bien failli en perdre totalement la boule".* **Alien** à la rencontre du conte de fée, pourquoi pas ?

Larry Ferguson viré, David Giler et Walter Hill choisissent de revoir le scénario en mixant savamment deux de ses précédentes versions, le concept de planète-prison de David Twohy et celui de la communauté de moines de Vincent Ward. *"Les idées de Vincent Ward n'avaient rien à voir avec **Alien** et **Aliens**. Cependant, certaines d'entre elles étaient réellement intéressantes, mais l'ensemble n'avait absolument aucun sens placé dans le cadre d'une planète éloignée. J'aimais aussi le côté religieux. C'est justement cette facette de son travaill qui a le mieux survécu à la réécriture du scénario. L'absence de technologie m'a également intéressé".* Sous l'influence de David Fincher, le tandem Hill/Giler brasse donc allègrement une multitude de feuillets préalablement rédigés. Du tout premier jet du script, celui de l'écrivain cyberpunk William Gibson, demeure seulement un détail : un code-barre imprimé sur le crâne des protagonistes !

*"Nous étions d'accord pour un **Alien 3** sombre, intelligent, adulte, un **Alien 3** revenant à la simplicité du film de Ridley Scott. Nous savions toutefois qu'il serait impossible de retrouver la même élégance. Il y avait déjà eu trop de temps et d'énergie gaspillés pour y parvenir".* David Fincher sait déjà ce qui l'attend en débarquant en Angleterre, sur un plateau tout juste aménagé pour le script de Vincent Ward. *"En arrivant aux Studios de Pinewood, j'ai vérifié si quelques éléments de décor pouvaient encore être sauvés. Les énormes colonnes gothiques venaient tout juste d'être abattues. J'ai tâché de trouver des endroits où nous pouvions commencer à tourner sans que l'histoire soit achevée. Nous avons débuté les prises de vues avec seulement quarante pages de scénario. Les modifications nous parvenaient à un rythme tel que le lendemain de la réception des pages sur notre fax, nous mettions les scènes en boîte. C'était de la démence".* Et voilà David Fincher pris dans la spirale du gigantisme, d'une préparation insuffisante, des échéances financières. *"Il manquait à **Alien 3** quelqu'un qui puisse comprendre le déroulement des opérations et l'expliquer aux gens qui avaient mis de l'argent dans le projet. Voilà pourquoi vous commencez à craindre un producteur en qui vous devez pourtant avoir confiance. Fox n'avait guère l'opportunité de trouver le juste langage pour s'adresser à moi, question de degré de confiance. Car qui suis-je ? Juste un type de vingt-huit ans, réalisateur de spots publicitaires et de clips pour Paula Abdul. Ma crédibilité se limitait à cela. J'avais un film à tourner, des tas de problèmes à résoudre. J'aurai aimé balancer les cinquante millions de dollars et tout reprendre à zéro. Un jour, David Giler, l'un des responsables de la production, s'est emporté lors d'une réunion. Il a sorti "Pourquoi lui faites-vous confiance ? Ce n'est qu'un marchand de chaussures !". Et il avait raison. Je ne suis qu'un vendeur de pompes".* A croire que la publicité que David Fincher réalisa pour *Nike* lui servit aussi d'examen de passage pour la mise en scène de **Alien 3** !



Une apparition furtive mais meurtrière : l'alien dans l'infirmerie.



Un alien réaliste dévore salement l'un des détenus de Fiorina.

"La pression de Fox se faisait très forte sur le plateau. Il y avait toujours trois producteurs éxécutifs qui rôdaient par là pour surveiller David Fincher. A cause du décalage horaire entre Londres et Los Angeles, il devait également décrocher le téléphone à trois heures du matin. David a rarement connu, pendant le tournage, une nuit de sommeil digne de ce nom". Le comédien Charles Dance apporte un soutien inconditionnel au jeune cinéaste. *"Je manque de superlatifs pour le qualifier. Pour lui, je serai*

■ ■ ■

DAVID GILER : le cerveau des aliens

Depuis 1978, David Giler suit attentivement la croissance de l'Alien. Depuis 1978, en compagnie de son ami Walter Hill, il choisit les réalisateurs, approuve les scénarios, donne sa bénédiction à tous les choix, assure des budgets en inflation constante et encaisse les chèques. Scénariste à ses heures (il a travaillé sur le script du premier **Rambo**), David Giler est la tête pensante de l'extra-terrestre...

Comment expliquez-vous l'immense succès partout dans le monde de la trilogie *Alien* ?

La forte réponse émotionnelle de chaque pays découle déjà de la popularité du genre. La peur, la terreur liées à la trilogie ne sont toutefois qu'une raison basique, même si les gens y sont très sensibles. Plus profondément, les trois **Alien** établissent de nouvelles règles à l'intérieur du genre. Ridley Scott et James Cameron ont traité la science-fiction différemment, en évitant les clichés. Le fait que le héros soit une femme contribue également à ce succès. Si Ripley avait été un homme, ce qui devait être le cas au départ, je pense que la portée du premier **Alien** aurait été moindre. Un rôle masculin aurait banalisé la série, l'aurait emprisonnée dans un style de science-fiction très années cinquante. Walter Hill et moi avons décidé de nous écarter ainsi des sentiers battus. Il faut dire aussi que le premier **Alien** tombait en pleine période **Star Wars**. Ridley Scott apportait un contrepied méchant, dur, à l'univers de George Lucas.

Comment choisissez-vous les metteurs en scène des films ? Ridley Scott, James Cameron, et maintenant David Fincher. Pas mal comme palmarès...

Concernant Ridley Scott, j'ai tout simplement vu son premier film, **Les Duellistes**, au Festival de Cannes. J'ai aussitôt pensé que son sens visuel, l'attention toute particulière qu'il portait aux détails, correspondait à ce que nous cherchions pour **Alien**. Je ne me suis pas trompé. Pour James Cameron, j'ai lu le scénario de **Terminator** avant même qu'il le mette en images. Intrigué, j'ai jeté un coup d'œil sur le story-board. La personnalité de James Cameron m'a frappé à travers cette bande dessinée absolument géniale. Nous avons aussi discuté d'**Alien** ; il comprenait bien les options narratives et plastiques de Ridley Scott. Et plus nous bavardions, plus ses idées s'en éloignaient dans le sens d'une suite très différente de l'original.
David Fincher n'est pas mon choix, mais celui des responsables de la *Fox*. Il avait auparavant travaillé sur les effets spéciaux façonnés à *Industrial Light and Magic*, la compagnie de George Lucas. Il est capital pour un film comme **Alien 3** que le réalisateur comprenne les effets spéciaux, qu'il soit à l'aise avec eux. David Fincher les aborde très naturellement. Il a, de plus, le désir de leur donner un cachet vraiment réaliste. Sur pas mal de points, David Fincher m'a rappelé Ridley Scott. A propros des effets spéciaux d'ailleurs, si Walter Hill n'a pas réalisé le premier **Alien**, c'est simplement parce qu'il n'aime guère travailler à leur contact.

David Fincher développe de manière importante l'aspect religieux de la trilogie. Vous étiez sur la même longueur d'onde ?

Cette religiosité provient en fait de l'évolution du projet et non de David Fincher uniquement. A l'époque où il travaillait sur **Alien 3**, Vincent Ward désirait un film mystique, une sorte d'épopée médiévale quelque peu anachronique par rapport à l'année, à l'environnement où se situe l'histoire. On est donc parti de là pour imaginer Fiorina, la planète-prison, tout en préservant une forte spiritualité chez les personnages. David Fincher tenait absolument à ce caractère mystique, sans pour autant qu'il devienne trop lourd ou envahissant, ce qui était le cas avec Vincent Ward.

***Alien 3* impose une vision du futur sombre et pessimiste...**

Je ne crois pas. **Alien 3** est un film sur la rédemption, le sacrifice de soi pour la sauvegarde de l'humanité. Il est exact que la planète que décrit David Fincher est déprimante. Mais Walter Hill et moi n'avons jamais compris pourquoi les films se déroulant dans l'espace devaient systématiquement présenter des décors impeccablement propres, sans un brin de poussière, ni une tâche de rouille. C'est en prenant le contrepied de tous ces clichés qu'est né **Alien**. **Alien 3** se place dans la même logique. Il est absolument normal que toute l'électronique ou presque soit en panne sur une planète-pénitencier non entretenue.

Pourquoi, sur le film, de la pré-production à la post-production, tout a-t-il été si long et difficile ?

Nous avons essayé plusieurs histoires mais aucune d'elles ne fonctionnait correctement. Nous avons même envisagé un scénario qui reprenait les constantes de la Guerre Froide. Et nous l'avons laissé tomber dans la mesure où le terme Guerre Froide ne signifie plus rien aujourd'hui. On a embrayé dans une autre direction pour se concentrer sur le concept de Vincent Ward, le travailler de manière à ce qu'il raconte l'histoire la plus différente possible de celles de **Alien** et **Aliens**, une histoire qui ait un sens. Pour parvenir à ce résultat, nous avons donc tout essayé.

Selon vous, quelles sont les différences majeures entre les trois *Alien* ?

Alien est un film viscéral. Il effraie profondément et touche à des terreurs refoulées. **Aliens**, par contre, joue la carte de l'action pure, trépidante et James Cameron ne cesse de bouger sa caméra. Pour prendre un raccourci, je dirais que **Alien** est comparable à un train-fantôme et que **Aliens** propulse le spectateur sur les rails d'une montagne russe ! **Alien 3** revient dans le train-fantôme, mais David Fincher traite différemment la peur, l'appréhension du danger. Il installe une atmosphère claustrophobique dans laquelle évoluent des personnages hantés.

Niveau effets spéciaux, le challenge a-t-il été dur à relever pour vous, producteur ?

En fait, je me contente de regarder les effets spéciaux bouclés pour donner mon avis. Si c'est mauvais à mes yeux, on recommence. Comment les types font-ils pour créer ceci ou cela ? Je n'en sais rien. Je crois savoir que des caméras reliées à des ordinateurs, une technique récente, a beaucoup servi sur **Alien 3**. L'effet concernant Bishop, réduit à l'état d'homme-tronc, m'a impressionné par son réalisme. Si j'avais su que cela pouvait être aussi parfait, on aurait développé son importance dans le film. Quant au monstre, il a un peu changé depuis **Aliens**, où il ressemblait à un insecte. Maintenant, il tient davantage du chien. Mais, tout ça, c'est de la théorie. Pour moi, l'important ne relève pas des effets spéciaux, mais de ce qu'on ne voit pas explicitement, de l'impalpable.

Propos recueillis par Marc TOULLEC
(traduction : Didier ALLOUCH)



■ ■ ■

bien capable d'enjamber le pont de Waterloo et de sauter dans la Tamise. Il n'a que vingt-huit ans et possède déjà l'étoffe d'un Steven Spielberg. A dix-sept ans, il travaillait comme apprenti à Industrial Light and Magic. *A huit ans, il tournait ses premiers films familiaux. David ne s'est jamais laissé impressionner par l'ampleur de la tâche que constituait* **Alien 3**. *Par contre, la pression des gens de la Fox, perpétuellement sur son dos, le minait. C'est un réalisateur du genre*



Dillon (Charles S. Dutton) prêche au milieu de ses redoutables ouailles.

Bavant abondamment, l'alien menace Ripley. A moins qu'il ne la protège ! ...

à pouvoir se balader à huit heures du matin sur un décor de cinq millions de dollars en faisant le décompte des prises de la journée à trois équipes d'environ soixante personnes et vingt-cinq acteurs" poursuit Charles Dance. *"Malheureusement, David Fincher n'a pas obtenu le montage final. Mais il a tourné* **Alien 3** *de façon si intelligente qu'il doit être particulièrement complexe pour le studio d'assembler les plans dans une optique différente de la sienne"*. Charles Dance n'est pas le seul acteur à congratuler David Fincher pour son travail de titan. Brian Glover, un vieux de la vieille, interprète du boss de la prison, y va aussi de ses louanges. *"Le premier jour de tournage, David a insisté pour que les comédiens soient le plus crédibles possible. Il considérait ainsi que nous connaissions trop parfaitement nos textes, que nous manquions de spontanéité, que nous récitions. Il changeait donc régulièrement nos dialogues pour qu'ils paraissent plus naturels"*.

En plus des espions de la *Fox* le surveillant sans cesse, David Fincher fait face à une autre épreuve. Il assiste au départ de son idole de toujours, le directeur de la photographie Jordan Cronenweth (**Blade Runner**), remercié par la production pour lenteur excessive. Il doit également affonter Jon Landau, le trésorier de la production. *"Nous nous sommes battus, disputés ; nous avons hurlé, trépigné. Le grand jeu quoi ! Son travail consiste à limiter les dépenses, le mien à tourner. Ce fut un bain de sang, mais un bain de sang tout à fait constructif"*. Lorsque la Fox décide d'arrêter les frais, au terme de 93 jours de tournage, le final n'est pas encore dans la boîte. *"La tension était énorme, j'aurais aimé qu'on en finisse vite, mais j'étais néanmoins satisfait à l'idée de rentrer chez moi pour me reposer. Nous avons ensuite effectué un premier montage de* **Alien 3** *; le film durait déjà deux heures dix-sept !"*. Commentaire de Joe Roth, le big boss de la *Fox* : *"C'est trop long, et* **Alien 3** *gagnerait à s'apparenter davantage à un film fantastique classique"*. Parallèlement au dur labeur du montage, David Fincher soumet aux duettistes Giler/Hill sept pages de scènes qu'il souhaite retourner. *Fox* accepte mais réduit le planning de six semaines à huit jours. Une concession supplémentaire et le réalisateur bénéficie de six autres jours, notamment pour la naissance du bébé-alien. Impossible toutefois de retoucher les scènes situées sur une passerelle surplombant la gigantesque cuve de métal en fusion, quelques minutes évoquant irrésistiblement le final de **Terminator 2**.



Bishop, l'androïde brièvement réactivé par Ripley.

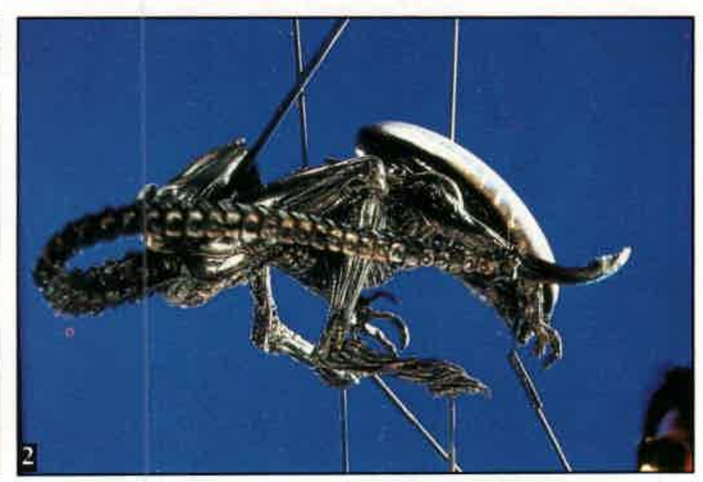
Aujourd'hui, bravache, David Fincher se désolidarise de **Alien 3** et refuse d'en assurer la promotion. Volontiers provocateur, le jeunot doit se gausser de l'accueil glacial que le public et la critique américains ont réservé à son rejeton. *"***Alien 3** *n'est pas fait pour être vu une fois, mais cinq ! Je n'ai pas tourné le film pour cinquante millions de personnes, mais pour huit : mes amis, des gens qui s'y connaissent en caméra et en éclairage"*. Des propos qui ont de quoi congeler producteurs et distributeurs. Leurs tentatives réussies de confisquer **Alien 3** des mains de David Fincher et l'indifférence de l'audience tendent à donner raison au "marchand de chaussures", fourvoyé dans une dimension où personne ne vous entend crier.

Marc TOULLEC

Effets spéciaux : UN THÉÂTRE DE MARIONNETTES

Véritable pilier des effets spéciaux, Richard Edlund contribue largement à la révolution technique de **La Guerre des Etoiles** qui lui vaut un Oscar. Formé au vieux *Star Trek* TV, il collabore également à **L'Empire Contre-Attaque, Le Retour du Jedi, Poltergeist, Indiana Jones**, avant de quitter *Industrial Light and Magic* pour fonder sa propre boîte, *Boss Films*, laquelle a à son actif un palmarès pour le moins éloquent : **SOS Fantômes, Les Aventures de Jack Burton, 2010, Ghost...**

1



2



3



4

1 - Des marionnettistes au travail sur l'alien. On est loin de Gepetto et Pinocchio.
2 - Un alien miniature animé par câbles devant un écran bleu : une étape capitale dans l'élaboration des effets spéciaux.
3 - De minuscules aliens de rechange dans l'atelier des effets spéciaux.
4 - Même réduit à quelques centimètres, l'alien impressionne.

Quelles sont les spécificités de votre alien par rapport à ceux des précédents films ?

Nous avions pour objectif de créer l'extra-terrestre le plus mobile qui soit, un alien capable de courir, de bouger naturellement, de poursuivre ses proies. On obtient ce résultat grâce à une caméra robotisée que l'on trouve seulement en Angleterre. Elle fournit des images que l'on peut combiner avec des mouvements de grues, de louma. Evidemment, ces plans sont vides ; il n'y a que le décor. Ce n'est qu'après, aux Etats-Unis, que nous pouvons insérer la créature. Nos aliens, des marionnettes de quelques centimètres, sont contrôlés par des câbles, des baguettes manipulées par des opérateurs. Il y en avait un pour chaque jambe, un autre pour l'arrière-train, un troisième pour les mouvements du corps et de la tête et un dernier pour la queue. Dans l'atelier, nous avions un minimum de quatre marionnettistes. Cela demandait beaucoup de répétitions. Pour **Alien 3**, nous avons développé une nouvelle technique d'animation, le mo-motion. C'est un peu un retour aux sources, à l'animation image par image qu'utilisait Willis O'Brien dans le **King Kong** de 1933, et ensuite Ray Harryhausen. Seulement, leur méthode n'est plus acceptable aujourd'hui ; elle donne des mouvements trop saccadés. Dans les années 80 est arrivée la go-motion avec **Le Dragon du Lac de Feu**. Un ordinateur programmait tous les mouvements mais le résultat était un tantinet mécanique. Notre mo-motion se base avant tout sur l'animation par câbles. Cela demande énormément de répétitions, de prises, mais confère à nos créations un grand réalisme, un côté véritablement naturel dans les mouvements.

Comment faites-vous pour coordonner les mouvements des cinq ou six opérateurs donnant vie à l'alien ?

Ce travail s'apparente à une sorte de ballet : les marionnettistes sont en quelque sort des danseurs évoluant sur la même musique. C'est un vrai boulot d'équipe où chacun dépend de l'autre. Pour parvenir à un résultat convaincant et vérifier aussitôt la qualité du rendu, nous avons parallèlement développé une autre technique, un laser disque vidéo qui nous permet de combiner la miniature de l'alien au décor live préalablement filmé en quelques minutes. En résumé, cela paraît facile, mais c'est en fait plus complexe car l'alien n'est jamais filmé à une vitesse normale, soit 24 images/seconde. Certaines séquences nécessitaient seulement 2 ou 3 images/seconde, d'autres 48 ou 62 images/seconde. Nous devions ramener ces images à la vitesse normale pour les transférer dans le plan. Cela nous offrait une visualisation presque immédiate de notre travail.

Etait-il parfois nécessaire de tout reprendre à zéro simplement à cause d'un détail qui clochait ?

Nous avons tourné énormément de prises, poussant même jusqu'à 90 prises pour une scène de 4 à 5 secondes ! Imaginez ce que cela peut donner pour le film dans sa globalité ! Grâce au système de surveillance sur laser disque vidéo, on n'avait jamais besoin de reprendre une scène. En plus, les marionnettistes ont fourni un travail formidable, très éprouvant. Vérification faite, nous pouvions donc passer au plan suivant. Cette technique nous donnait un extraordinaire sentiment de sécurité et nous a permis de gagner un temps fou. Sans ce système, jamais nous

L'alien et Sigourney Weaver dans le même plan : l'aboutissement de plusieurs mois de travail sur les images.

n'aurions réussi les effets spéciaux optiques de **Alien 3**. Dans le processus de création du monstre, l'écran bleu tient une place capitale. Nous filmions les aliens de 3 ou 4 centimètres devant cette surface très fortement éclairée. L'écran bleu est le seul et unique moyen de les intégrer dans une prise de vue réelle.

Les comédiens se plient-ils facilement à cette discipline : réagir, parler face à quelque chose qui ne se trouve pas encore face à eux ?

En ce qui concerne Sigourney Weaver, tout se passe toujours merveilleusement bien. Sa grande intelligence lui permet de réagir face au vide, de comprendre parfaitement l'évolution des effets spéciaux. Dans d'autres circonstances, des comédiens nous ont posé quelques problèmes. Ils ne parvenaient pas à visualiser ce que nous allions ajouter. Aucune synchronisation possible donc.

Votre compagnie, Boss Films, s'est aussi chargée du look de la planète Fiorina...

Boss Films était engagée pour fournir des images réalistes. Nous avons obtenu cela grâce à une combinaison de maquettes étalées sur plusieurs mètres carrés et des peintures sur verre. Le fait d'avoir collaboré à plusieurs films touchant à l'espace m'a considérablement facilité la tâche. De plus, à *Boss Films*, nous avons une bibliothèque dans laquelle nous puisons souvent des informations, des données scientifiques. **Alien 3** est bien sûr un film de science-fiction mais cela ne signifie pas que tout y soit totalement fantaisiste. La crédibilité m'importe avant tout.

Vous avez souffert du chaos dans lequel s'est déroulée une bonne partie du tournage à Londres ?

Nous avons surtout ressenti le changement de réalisateur, le départ de Vincent Ward pour des motifs vaseux de différent artistique avec les producteurs. On s'entendait bien avec lui, mais cela s'est aussi parfaitement déroulé avec David Fincher. Le fait qu'il s'y connaisse en effets spéciaux a facilité la transition. Reste qu'on a dû revoir quatre ou cinq scènes concernant la planète Fiorina car elles ne correspondaient plus au nouveau scénario ! D'ailleurs, l'histoire s'est écrite au fur et à mesure que le tournage avançait. En dehors de ces petits contretemps, tout s'est déroulé dans le calme, très professionnellement. Sans cesse en quête de perfection, David Fincher nous donnait des délais très souples pour l'amélioration de nos plans. J'aime d'ailleurs son film qui est beaucoup plus intelligent que le gros de la production hollywoodienne, un peu trop même peut-être. Comme **Blade Runner** !

Dans votre esprit, que représente l'alien ? Un simple effet spécial ou un personnage à part entière ?

L'alien est le plus formidable monstre de toute l'histoire du cinéma, le plus stylisé, le plus fin, une créature qui ne peut être conquise. Je contribue à lui donner vie, mais je ne lui donnerai pas mon cœur !

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(traduction : **Didier ALLOUCH**)



Une peinture sur verre : le look crépusculaire, industriel de la planète Fiorina.

Effets spéciaux : LA PART DU LATEX

Alec Gillis et Tom Woodruff Junior font connaissance avec les aliens en 1986 en assistant le maquilleur officiel du film de James Cameron, Stan Winston, leur mentor, le type qui leur apprend le métier sur les tournages de **Terminator, Predator, Starman, Leviathan** et autre **Invasion Vient de Mars.** Indépendants, les duettistes acquièrent aussitôt une solide renommée en créant les monstrueux lombrics de **Tremors.** Dans **Alien 3,** ils prennent des risques...







1 - Maquilleur et porteur de masque, Tom Woodruff enfile son chausson extraterrestre.
2 - Tom Woodruff ajuste la lourde combinaison de caoutchouc.
3 - Un effet gore express pour un film donnant dans une horreur plus cérébrale que physique.
4 - L'alien petit format : de nombreux détails assurent la crédibilité.

En quoi diffère la créature de *Alien 3* par rapports aux extraterrestres des deux premiers films ?

Tom Woodruff : Elle porte une espèce de dôme au sommet de la tête, ce qui n'était pas dans les deux précédents films. La grande différence tient dans le fait que le monstre court désormais sur ses quatre pattes. Les espèces de tubes qui lui sortaient du dos ont eux aussi disparu. Nous voulions un monstre sans fioritures.

Alec Gillis : Cette fois, l'alien se développe dans un chien. Nous avons donc décidé de conserver quelques caractéristiques canines. Nous avons d'ailleurs mis au point un chien-alien encore bébé. Il s'agissait d'une combinaison portée par un vrai chien et dotée d'une tête mécanique d'extraterrestre. Le réalisateur en avait besoin pour un seul plan qui a été coupé au montage. Ce monstre-là ne faisait vraiment pas très sérieux ! En ce qui concerne l'alien dans sa phase définitive, nous sommes demeurés très proche de la créature originale conçue par Giger. Une grande part de sa beauté tourne par ailleurs autour de son aspect bio-mécanique, dans son look organique opposé à une démarche mécanique. Je crois même que Giger s'est bien plus éloigné que nous de ses toiles pour la création de l'alien de 1979.

T.W.: Les spectateurs connaissent bien l'extraterrestre. Nous ne pouvions donc pas trop bouleverser son look, rompre avec la tradition. Si vous modifiez totalement le maquillage du monstre de Frankenstein, les gens auront du mal à l'admettre. Avec l'alien, il se produit exactement la même chose. Pour le concept du monstre, le gros du travail a été abattu dans les films de Ridley Scott et James Cameron. Nous n'avions qu'à le peaufiner, le rapprocher de ses origines : les peintures de Giger.

Pour aboutir à un seul et unique alien, celui du film, nous avez utilisé plusieurs modèles, non ?

T.W.: Non ! Mais dans l'élaboration du maquillage définitif, nous utilisions des maquettes de toutes tailles. Avant que David Fincher ne donne son accord, Giger nous faxait depuis la Suisse des esquisses du monstre. En travaillant d'après ses croquis et ses essais publiés en livres, nous avons essayé différents modèles d'aliens que nous modifions au fur et à mesure. Proches du but final, nous avons alors modelé une maquette à l'échelle réelle avec l'aide d'une équipe de six sculpteurs.

T.W.: Et il a fallu ensuite que je rentre dans la combinaison. L'Alien, c'est moi en fait ! Le costume du monstre n'était pas conçu pour être douillet et confortable, et j'y étais plutôt à l'étroit. Toute la structure métallique, les câbles pour la tête et les mains, alourdissait considérablement le costume. A l'extérieur, je bénéficiais d'une certaine mobilité, mais à l'intérieur, je ne pouvais guère gesticuler. Et le poids de la tête aurait pu me déséquilibrer, me plaquer au sol !

A.G.: Tom connaît parfaitement le fonctionnement d'un costume de l'intérieur, ce qu'il ne faut pas faire pour éviter que le caoutchouc se déchire. De plus, il peut tenir quatorze heures là-dedans sans aller aux toilettes. Je ne connais personne d'autre qui en soit capable !

Les effets spéciaux gore sont souvent réduits à leur plus simple expression dans *Alien 3*. Un coup de la censure ?

T.W.: Alec et moi pensons que plus les effets gore sont brefs, plus ils sont efficaces. Les scènes d'horreur trop longues ne sont pas seulement dégueulasses ; elles sont aussi ennuyeuses. Cela ne nous intéresse pas. Comme nous, David Fincher pense que le gore devait être seulement entrevu et attiser la curiosité, quitte à renforcer les "splash" sur la bande sonore. Montrer un plan rapide est plus efficace que de s'attarder sur un carnage, sur une gorge tranchée, sur un bras arraché. Dans **Alien 3**, nous n'avons fait que suivre la rigueur déjà imposée par Ridley Scott à ses effets spéciaux. Dans le premier **Alien**, vous devinez tout juste la présence du sang et, pourtant, quelle sensation ! Le montage fait tout, y compris pour les apparitions de l'alien. Le détailler reviendrait à l'anéantir !

Par contre, vous êtes sans doute très fier de l'androïde Bishop, réduit à l'état d'homme-tronc. On l'expose très généreusement !

T.W.: Oui, mais le personnage en soi compte davantage que nos effets spéciaux. C'est lui qui nous a posé les plus gros problèmes sur le film. Bishop est une marionnette entièrement animée par des câbles reliés à un ordinateur. Pour la première fois à l'écran, vous voyez ainsi une tête humaine entièrement artificielle, dialoguant avec Sigourney Weaver.

A.G.: Pour aboutir à ce résultat, nous avons commencé par sculpter une réplique du comédien Lance Henriksen d'après des photos de **Aliens**. Une fois le buste terminé et mécanisé, nous avons fait appel à un spécialiste de l'animatronique, une technique de manipulation par câbles et télécommande qui permet un grand réalisme. Nous avions préalablement enregistré les dialogues avec l'acteur comme on le ferait pour un dessin animé. D'après ça, notre spécialiste s'est servi d'un ordinateur pour programmer les mouvements exacts de la bouche. Il fallait que le moindre frémissement des lèvres soit synchronisé avec la voix. Cette scène a été tournée en post-production mais directement devant la caméra.

T.W.: Je dois avouer que je suis guère satisfait du clignement des yeux de Bishop, trop mécaniques à mon goût. Pour la peau, nous avons utilisé une matière en provenance d'Europe et dont la grande propriété est d'être translucide. On peut donc la peindre à loisir. Mais nous ne sommes pas parvenus si facilement au résultat que vous voyez dans le film. Dans un premier temps, nous avons façonné une grosse sculpture de Bishop sur le plateau, à Londres. Mais cette marionnette trop rigide aurait foutu la scène par terre. Nous avons donc pris l'initiative de tenter de nouveau le coup, à nos frais, à Los Angeles. Et voilà le travail !

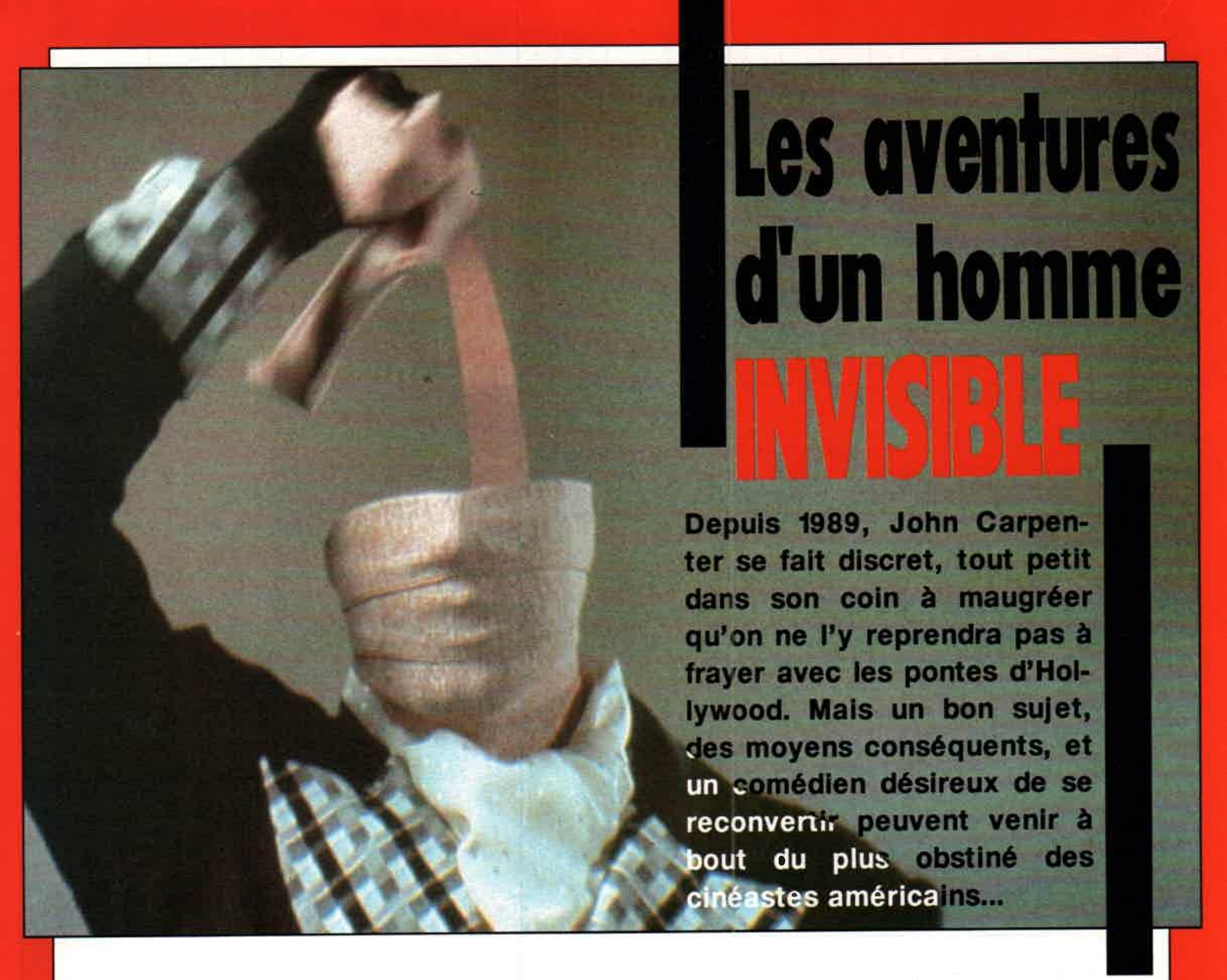
Dès qu'on parle d'*Alien 3*, on ne peut s'empêcher d'évoquer les innombrables écueils du tournage. Au niveau des effets spéciaux, avez-vous enduré les mêmes problèmes ?

T.W.: Des délégués de la production étaient sans cesse présents sur le plateau pour inspecter le travail de David Fincher. Par contre, personne n'est jamais venu à notre rencontre pour nous dire : "Désolé les gars mais ça ne va pas ce truc. Recommencez". Ceci dit, nous avons connu quelques soucis concernant la coordination avec la boîte de Richard Edlund, *Boss Films*, qui prenait en charge les effets spéciaux optiques. Sur **Aliens**, tout était centralisé à Londres. Pour **Alien 3**, nous étions à Londres et les gens de *Boss Films* à Los Angeles. Nous avons même commencé à mettre en place certains effets qui ont foiré. Richard Edlund a donc repris l'affaire en cours. Nous leur avons fournis les informations nécessaires et une sculpture de notre alien pour qu'ils puissent fabriquer leur propre créature, celle animée devant un écran bleu. Il fallait à tout prix éviter qu'ils bossent sur un alien et nous sur un autre, et que la différence saute aux yeux à l'écran !

A.G.: L'explosion de la poitrine de Sigourney Weaver fut aussi un défi. Elle portait seulement un débardeur et tombait en chute libre. Difficile donc de cacher les mécanismes de l'effet en question. Nous avons remédier au problème en mettant au point un espèce de soutien-gorge avec, entre les bonnets, un petit paquet où se trouvait la créature. On tirait un câble, l'alien sortait et on envoyait du sang sur le tee-shirt grâce à de petits tubes. Ce bébé monstre, David Fincher l'appelait Bambi !

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(traduction : **Didier ALLOUCH**)





Les aventures d'un homme INVISIBLE

Depuis 1989, John Carpenter se fait discret, tout petit dans son coin à maugréer qu'on ne l'y reprendra pas à frayer avec les pontes d'Hollywood. Mais un bon sujet, des moyens conséquents, et un comédien désireux de se reconvertir peuvent venir à bout du plus obstiné des cinéastes américains...

John Carpenter replonge. Il s'était pourtant juré de les refuser, ces satanées grosses productions hollywoodiennes pleines de dollars, et si vicieuses avec leur metteur en scène quand celui-ci tient à obtenir un contrôle absolu sur le projet. Depuis que **Les Aventures de Jack Burton** lui a échappé au profit de monteurs soudoyés par la Fox pour, ensuite, se ramasser au box-office, Carpenter, aigri, ne dissimule pas sa rancœur vis-à-vis du système. Suite à l'échec de **Jack Burton**, il se réfugie dans les petits budgets, **Prince des Ténèbres** et **Invasion Los Angeles**, des titres qu'un week-end d'exploitation suffit à rentabiliser, deux superbes séries B pour se consoler. *"Laissez-moi vous expliquer quelque chose à propos d'Hollywood. C'est très simple. Il s'agit toujours d'un vaste combat pour arracher le contrôle artistique d'un film. C'est la seule et unique bataille que connaît Hollywood. C'était comme ça hier et ce sera comme ça demain. Pour devenir un créateur, un metteur en scène ou un scénariste, vous mettez à jour, en les cherchant au plus profond de vous, vos convictions concernant l'existence, les gens, bref le monde en règle générale. En tournant un film, vous cherchez à exprimer tout cela et le business vous corrompt. Vous devez être prêt à encaisser. Vous n'auriez jamais pu me faire admettre ça lorsque j'étais étudiant à l'école de cinéma !"*. Mais John Carpenter ne crache pas dans la soupe ; éternel rebelle, il tente vaille que vaille de préserver son indépendance. Qu'un grand studio lui propose un bon sujet et il craque malgré des propos toujours véhéments. Après avoir étroitement collaboré à **L'Exorciste III** (dont **Prince des Ténèbres** se rapproche d'ailleurs) et à **Dracula** (la version que vient de boucler Francis Coppola), Carpenter jette son dévolu sur un drôle de roman bien éloigné du classique original de Herbert George Wells. *"J'aime travailler en indépendant, mais là, vu l'ampleur du projet, il n'en était pas question. Mais comme je n'avais pas tourné depuis un moment..."*. Depuis presque trois ans, depuis **Invasion Los Angeles**. Du prolo endiguant une vampirisation de notre beau monde, le réalisateur de **Halloween** passe au yuppie bien propre sur lui, mollement carriériste et victime d'un malheureux hasard...

Analyste financier, Nick Halloway mène une morne existence de golden boy. Rien ne le distingue de millions d'autres yuppies. Il se consacre de façon inconditionnelle à son travail, s'ennuie poliment, s'habille élégamment mais anonymement, fréquente un club huppé et des gens classiques. Bien balisée, la vie ne semble pas devoir lui réserver de grandes surprises, sinon la rencontre d'une plantureuse blonde dont il devient presque immédiatement l'amant. Au pire, il pourrait souffrir d'invisibilité, une étrange maladie pas contagieuse provoquée par l'explosion de quelques ordinateurs et d'un centre de recherches. Et le pire arrive. Roupillant dans un sauna au lieu de bailler à une conférence, Nick n'entend pas le système d'alarme ; il se réveille, reposé, mais parfaitement translucide. Paniqué, l'analyste invisible détale devant David Jenkins, cerbère cynique de la CIA désireux de le transformer en 007 de la transparence...

Loufoque la tragédie de Nick Halloway ? Pas du tout. L'invisibilité selon John Carpenter ne sert pas à matter les petites culottes des filles ou à pincer des fesses en toute quiétude. *"La plupart des épreuves qu'affronte Nick Halloway ont un caractère comique, ainsi qu'une base réaliste. Elles ne sont pas inventées pour le seul plaisir du gag. Tout le film repose sur la capacité d'adaptation de Nick, sa rapidité d'esprit, son aptitude à réagir à des situations déroutantes"*. Autant dire que ce nouvel homme invisible ne vit pas sa particularité avec entrain. John Carpenter prend même le contrepied de tous les films et séries télé touchant à l'invisibilité. Son héros s'impose désormais en victime et le pouvoir qui est sien ne le motive guère. L'invisibilité de Nick Halloway : une tare, un handicap dont il ignore les usages positifs. Généralement, l'homme invisible est un homme puissant, un espion, un superflic mettant à profit les quelques avantages de son état. Dans les mains de Nick Halloway, cet instrument de domination, de pouvoir, ne sert qu'à prendre la fuite, à arracher le sac d'une vieille dame des mains d'un voleur à la tire ou encore à baisser brusquement le pantalon d'un bellâtre arrogant !

"Les Aventures d'un Homme Invisible se définit davantage comme un thriller, un film sérieux, qu'une comédie. Nous abordons très sérieusement les problèmes que rencontre Nick Halloway. La plupart des gens pensent qu'être invisible est quelque chose de formidable, de drôle. Bien au contraire ! Nick traverse vraiment une sale

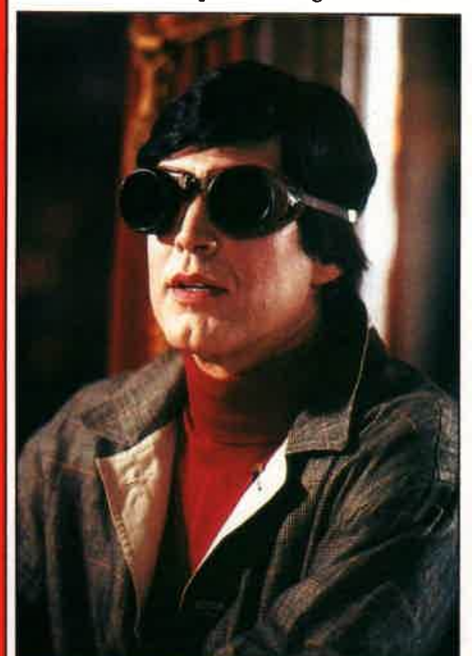


Le laboratoire après l'explosion qui a rendu Nick Halloway invisible.





Les quatre visages de l'homme invisible (Chevy Chase) :
- **au naturel**
- **en chaude tenue de camouflage dans un square**
- **outrageusement maquillé par Darryl Hannah**
- **rétro, inspiré du déguisement de Claude Rains dans le classique de 1933**





passe. Aux repas, il voit les aliments descendre dans son estomac par le tube digestif. Les gens ne cessent de le bousculer... L'invisibilité est une tragédie pour lui". Et John Carpenter de ne jamais chercher le gag, de ne jamais forcer l'humour. Oui, on rit parfois aux déboires de Nick Halloway, mais jaune, un peu tristement. Incapable par nature de donner dans la gaudriole, John Carpenter compatit finalement à la transparence de son héros dont la bienséance hollywoodienne l'oblige à occulter la vie intime. Mais le réalisateur fait une fois le mur : Nick Halloway, devant une Darryl Hannah languissante en porte-jarretelles, expose la marchandise et s'aperçoit que son bas-ventre s'est volatilisé. Un vrai cauchemar de beauf ! Lorsque David Jenkins, l'agent de la CIA à ses trousses, murmure à son sujet "*Il était invisible avant même d'être invisible*", il dit vrai. Alors, **Les Aventures d'un Homme Invisible** devient une métaphore sur la transparence des yuppies, tous coulés dans le même moule, tous invariablement indigents et remarquablement futiles ? Mais l'agressivité de John Carpenter à l'encontre d'une Amérique plaquée or et avide s'est nettement adoucie depuis **Invasion Los Angeles**. Désormais, le yuppie, il l'aime bien. Comme un brave type, un peu con, pas très fûté, mais sympathique et plutôt généreux quand on le connaît. A vrai dire, Carpenter n'allait tout de même pas confier à Chevy Chase le rôle d'un bonhomme malin, au Q.I. éloquent et tirant un parti avantageux de son invisibilité...

C'est à Chevy Chase que John Carpenter doit de mettre en scène **Les Aventures d'un Homme Invisible**. En 1986, il achète les droits du roman original et, à la vision de **Starman**, considère que John Carpenter serait l'homme de la situation. Ce qui tombe bien : Carpenter compte parmi les admirateurs de Chevy Chase ! Incroyable, l'auteur de **The Thing** et **New York 1997** apprécie l'humour et la personnalité d'un comique réputé lourd, grimaçant et pas très comique en fin de compte. **Fletch aux Trousses, Bonjour les Vacances, Trois Amigos, Drôles d'Espions**... Chase a sa place chez John Landis et Ivan Reitman, mais chez John Carpenter, un réalisateur qui ne passe pas pour un maître du vaudeville ? "*Chevy Chase voulait montrer que lui aussi pouvait jouer un rôle sérieux. Dans* **Les Aventures d'un Homme Invisible**, *j'ai tenté de prouver que sa sensibilité de comédien peut encore évoluer. Et Chevy Chase ne désire pas interpréter ad vitam éternam les personnages qui ont fait sa gloire. Il fallait que je réussisse, sinon sa carrière future aurait été compromise*". Carpenter est-il parvenu à extirper le comédien de l'ornière du rictus mongoloïde ? Pour avoir piraté le héros de **Jack Burton** et en avoir fait un camionneur crétin, sûr de lui et macho, le réalisateur sait retourner sa veste et détourner le très sérieux vers le loufoque. Pourquoi pas le contraire ? L'exercice est plus délicat, mais les limites de la personnalité étroite de Nick Halloway fournissent un paramètre moins risqué à Chevy Chase. Et à l'arrivée, le résultat est tout aussi étonnant.

Marc TOULLEC

Memoirs of an Invisible Man. USA. 1991. Réal.: John Carpenter. Scén.: Robert Collector, Dana Olsen et William Goldman d'après le roman de H.F. Saint. Dir. Phot.: William A. Fraker. Mus.: Shirley Walker. Effets spéciaux : Industrial Light and Magic. Prod.: Bruce Bodner & Dan Kolsrud pour Warner Bros/ Le Studio Canal +/ Regency Enterprises/ Alcor Films. Int.: Chevy Chase, Daryl Hannah, Sam Neil, Michael McKean, Stephen Tobolowsky, Gregory Paul Martin, Patricia Heaton, Jim Norton... Dur.: 1 h 39. Dist.: Warner Bros. Sortie nationale prévue le 29 juillet 1992.

EFFETS SPECIAUX

Entretien :

BRUCE NICHOLSON

C'est en pleine *Guerre des Etoiles* que Bruce Nicholson rallie les rangs d'Industrial Light & Magic, la boîte magique de George Lucas. Et depuis, il y manipule allègrement les images de *L'Empire Contre-Attaque*, des *Aventuriers de l'Arche Perdue* (deux titres, deux Oscars), d'*Explorers*, *Always*, *Poltergeist*... Rien que des ténors de la production fantastique auxquels il faut ajouter désormais la performance des *Aventures d'un Homme Invisible*...

C'est un sacré défi que de s'attaquer à l'invisibilité non ?

Pour **Les Aventures d'un Homme Invisible**, nous avons visionné tous les autres films traitant du thème, du premier homme invisible de l'histoire du cinéma au plus récent. On tenait vraiment à améliorer ce qui avait déjà été fait. Mais tous ces titres ont un problème commun : la vedette que les gens veulent voir alors qu'elle est censée être invisible !

Les effets spéciaux de John Fulton pour *L'Homme Invisible* de 1933 tiennent toujours la route aujourd'hui...

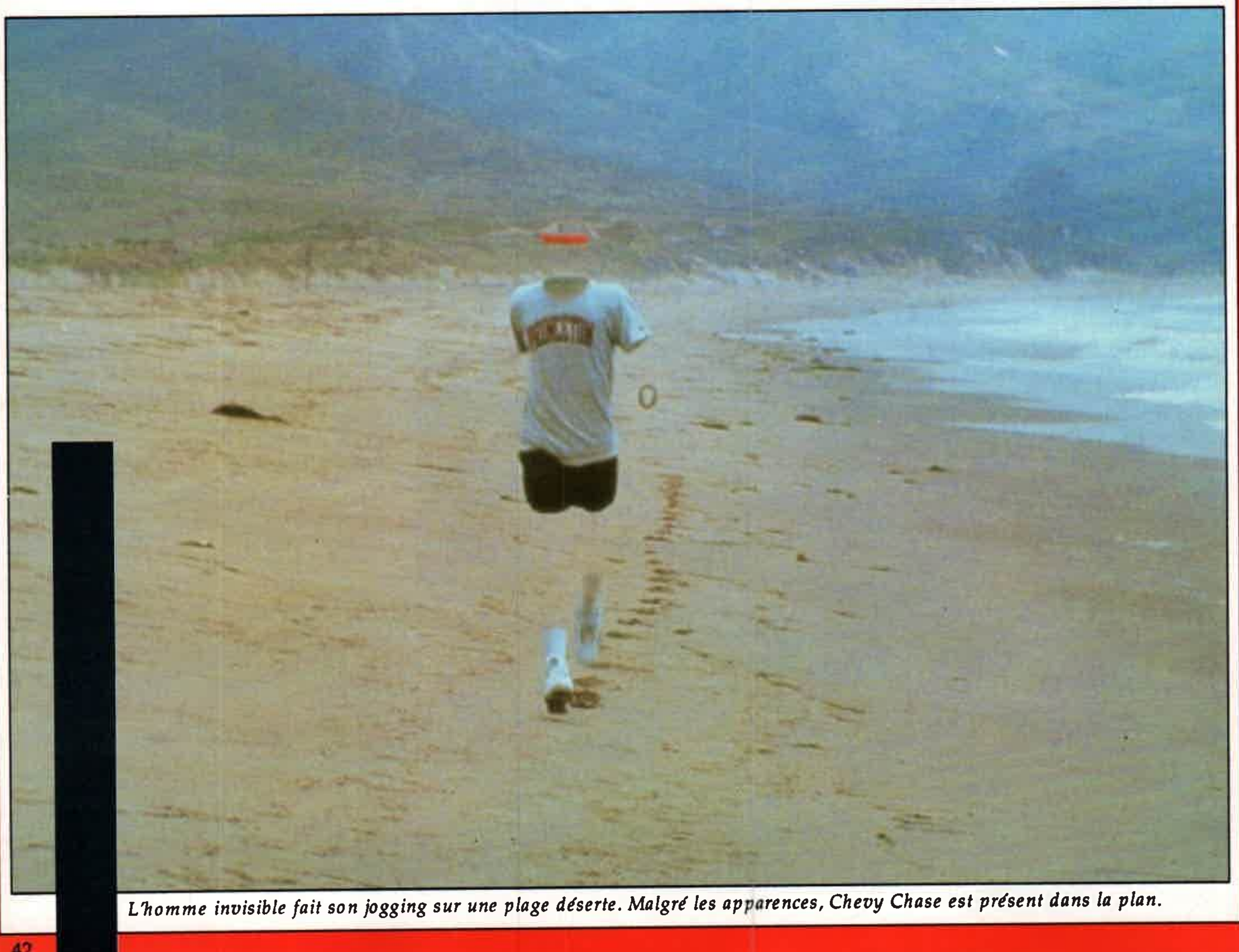
J'admire son travail, qui reste étonnant. J'ai regardé son **Homme Invisible** en compagnie de John Carpenter, et tout particulièrement les scènes d'effets spéciaux. Ensemble, nous les avons commentées, critiquées, pour s'en servir de point de repère, de référence. Nous avons ensuite visionné les quatre séquelles des années 30 et 40 dont John Fulton avait également pris en charge les trucages. On n'a rien fait de mieux avant, et peut-être depuis, dans ce domaine. Sa technique est pourtant simple ; elle consiste à filmer l'acteur masqué et ganté devant un rideau noir et de le superposer après dans les séquences qui le mettent en scène. C'est exactement ce qu'on a fait en 1991, mais avec des moyens techniques plus perfectionnés qui permettent d'améliorer de nombreux détails.

Donnez nous un aperçu de la technique exacte mise en oeuvre chez *Industrial Light and Magic* pour créer l'invisibilité...

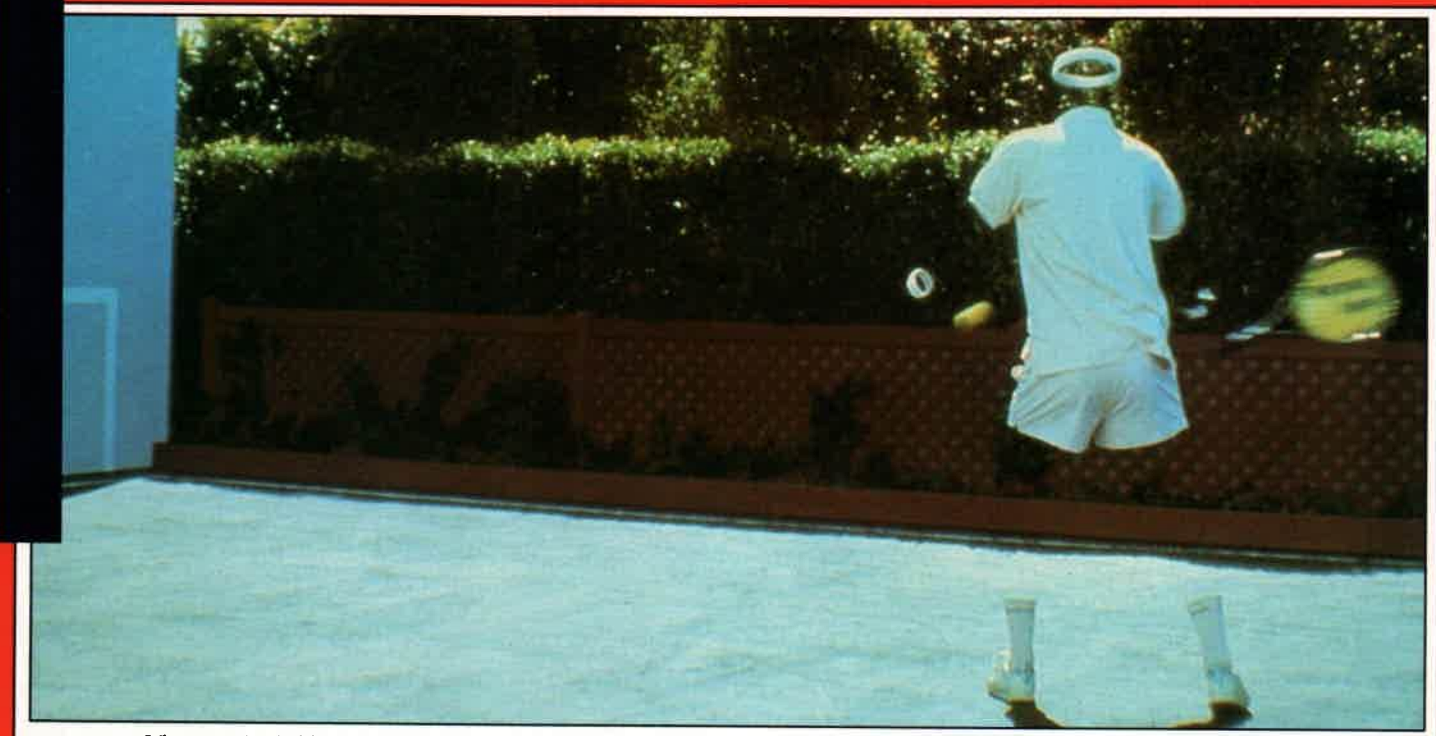
Prenons comme exemple la séquence du square dans laquelle Chevy Chase tente d'échapper à ses agresseurs en se déshabillant. Le comédien était vêtu d'un body bleu très moulant se trouvant sous les vêtements dont il se débarrasse pour devenir invisible. Une fois la scène mise en boîte, on l'a retournée sans comédien. Puis nous avons pris les deux séquences pour les scanner dans notre ordinateur. Après quoi, nous avons éliminé les informations dites bleues par un procédé informatique de séparation des couleurs ou par peinture manuelle. Nous avons ensuite juxtaposé les plans réalisés sans Chevy Chase dans le square. Le body bleu se fondait dans le décor et seuls apparaissaient à l'écran les habits encore portés. Le personnage avait vraiment l'air invisible !

Certains effets spéciaux sont nettement plus sophistiqués : la pluie qui ruisselle sur le héros translucide, les aliments qui descendent dans l'estomac...

En ce qui concerne l'estomac, nous avons mis en scène une maquette transparente d'un estomac dans lequel nous avons versé un liquide coloré. Les mouvements des aliments dus à la digestion étaient programmés par un ordinateur qui recomposait l'image pour



L'homme invisible fait son jogging sur une plage déserte. Malgré les apparences, Chevy Chase est présent dans le plan.



L'homme invisible s'entretient physiquement. Un effet dû à un body et un maquillage bleus portés par Chevy Chase.

la manipuler. Pour la séquence sous la pluie, il y avait Daryl Hannah, et Chevy Chase habillé et maquillé en noir devant un écran bleu. Et on balançait de l'eau sur lui en l'éclairant au maximum pour que chaque goutte puisse se refléter et pour que les contours de son visage l'identifient aussitôt. Nous avons procédé graduellement. En plus de la lumière, nous avons légèrement déformé l'image grâce à un programme informatique de manière à obtenir un effet proche de l'image qu'une personne obtient en se regardant dans l'eau.

Vous semblez opérer avec un grand pragmatisme, une logique à toute épreuve...

Totalement. On doit toujours se plonger dans la situation et deviner toutes les implications. Rien ne doit être laissé au hasard. Quand une goutte d'eau tombe sur un objet, sur une personne, on doit s'interroger sur sa réflectabilité. Si vous ne voyez pas la séquence de façon subliminale, vous réaliserez ensuite qu'il y manque quelque chose. Nous avons effectué un tas de recherches pour être certain de rendre justice au concept de l'invisibilité. Et être invisible, ce n'est pas être perpétuellement transparent.

Chevy Chase devait morfler avec tous ces maquillages, ces vêtements chauds...

Oui. Il n'avait jamais travaillé sur un film à effets spéciaux ! En plus d'avoir été, deux semaines durant, seul face à un écran bleu, il devait porter un maquillage bien précis. Pour le soutenir, je n'arrêtais pas de lui dire que tout cela était un test d'endurance. Il portait parfois des lentilles de contact noires sur les yeux. Douloureux. L'intérieur de la bouche et les dents devaient être également noircis. Pour la séquence de l'averse, Chevy Chase était intégralement noir. Ce n'est pas vraiment drôle, je n'aurais pas aimé être à sa place. Dans un autre passage, lorsque Daryl Hannah le maquille, il portait un costume bleu, une partie de son visage était peinte de cette couleur et des lentilles de contact bleues lui recouvraient les yeux. Le reste du visage était badigeonné d'un fond de teint. Là, on peut carrément parler de torture !

Une telle minutie doit exiger des délais confortables et des moyens importants, non ?

Nous avions deux types d'effets spéciaux, ceux qui étaient effectués sur le plateau, les plus élémentaires, et les autres, nettement plus complexes, ajoutés bien après, en post-production. Cela nous a demandé six semaines. La scannérisation des images, leur décomposition, leur coloriage, l'effacement de certains éléments nous a pris presque trois mois. Donc, l'un dans l'autre, les effets spéciaux des **Aventures d'un Homme Invisible** nous ont mobilisés pendant environ huit mois repartis sur différentes étapes. Quant au coût de l'invisibilité, il est très élevé. Un film comme celui-ci, bourré de données à mettre en mémoire, demande une grande puissance informatique, donc beaucoup d'argent. Mais plus on progressera, moins ce sera onéreux.

Et John Carpenter, le réalisateur, là-dedans ? C'est un dur, quelqu'un qui sait exactement ce qu'il veut...

John Carpenter contrôlait tout, y compris la direction de Chevy Chase devant l'écran bleu. Personnellement, je n'avais en charge que l'aspect technique. C'est vrai qu'il se montre parfois dur, qu'il change rarement d'avis, mais c'est plus facile pour nous.. Nos rapports professionnels sur **Les Aventures d'un Homme Invisible** furent excellents. Les gens coriaces comme John Carpenter facilitent le travail.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(traduction : **Didier ALLOUCH)**



Un ivrogne dans la position dite "de Pise". L'homme invisble le maintient en équilibre !



LE COBAYE

Entretien : BRETT LEONARD

En adaptant très librement la nouvelle de Stephen King et en tablant sur un sujet d'actualité, la réalité virtuelle, Brett Leonard vient de décrocher le jackpot. Surprise de ce début d'année au box-office US, *Le Cobaye* marie la science-fiction de papa aux technologies visuelles de pointe.

Brett Leonard sur le plateau : pépère mais efficace.



Votre nom n'est pas encore familier du public. Faites donc les présentations...

Avant de tourner **Re-Animator Hospital** en 1989, ma femme et moi avons longtemps travaillé sur des courts-métrages, sur les projets des autres. J'ai tout fait, de clapman à chef opérateur en passant par réalisateur de deuxième équipe, celui qui se charge de mettre en boîte les scènes d'action d'après les directives du metteur en scène. Pendant huit ans, en Californie, nous avons collaboré à une foule de petits budgets, **Killer Klowns, Survival Game**... Nous acceptions toutes les propositions, tous les boulots liés au cinéma. Il fallait bien vivre. Entre deux contrats, j'écrivais mes propres scripts. Dieu merci, cette période est désormais derrière nous. Avec **Re-Animator Hospital,** j'ai tourné le film de zombies dont je rêvais depuis longtemps, un film très sanglant, très bon marché, qui n'a rien à voir avec **Le Cobaye**.

Les lecteurs de la nouvelle de Stephen King, à l'origine du *Cobaye*, risquent fort d'être surpris...

Elle fait sept pages et il était impossible d'en tirer un scénario de long métrage. Etant un grand fan de Stephen King, j'ai essayé d'intégrer l'esprit de la nouvelle dans une histoire essentiellement orientée vers la réalité virtuelle. Le film et la nouvelle ont en commun un jardinier et une tondeuse folle, c'est tout ! Lorsque Stephen King a vendu, en 1975, les droits du récit, il a aussi vendu le droit d'utiliser son nom. Les responsables du marketing de *New Line*, le distributeur américain, ne l'ont pas ignoré. En fait, **Le Cobaye** découle de ma fascination pour la réalité virtuelle, une technologie nouvelle que je voulais faire découvrir au public. Son concept même est si visuel, si cinématographique. Je désirais également extrapoler sur ses aspects à la fois positifs et négatifs. D'ici cinq à dix ans, la réalité virtuelle rentrera très largement dans notre vie quotidienne, à travers les loisirs surtout. Jusqu'à présent, elle était réservée à la recherche militaire, à la Nasa.

Votre Docteur Angelo (Pierce Brosnan) ressemble à un Frankenstein des années 90...

Absolument. Je l'ai voulu ainsi. Dans sa structure narrative, **Le Cobaye** est proche du roman de Mary Shelley. Son livre est une anticipation du monde pré-industriel du début du siècle, mon film est une anticipation du monde post-industriel qui nous attend pour l'an 2000. Mais mon savant ne se comporte pas vraiment comme Frankenstein. Angelo est un baba cool, comme la plupart des pionniers de la réalité virtuelle, des gens que je connais pour les avoir longtemps fréquentés et qui demeurent encore très attachés à la culture hippie.

Si Angelo tient de Frankenstein, Jobe, lui, évoque le simple d'esprit de *Charly*, rendu supérieurement intelligent par la science.



Une mort inédite à l'écran : par explosion de toutes les molécules du corps.



Un sourire cybernétique très carnassier pour un Jobe rendu dément et mystique.



Les guerriers de la réalité virtuelle : le Dr. Angelo (Pierce Brosnan) et son cobaye, Jobe Smith (Jeff Fahey).

Dans le premier quart du **Cobaye,** Charly et Jobe possèdent les mêmes caractérisques. Ils sont proches du simplet de "*Des souris et des hommes*", de tous ces personnages purs et innocents qui jalonnent l'histoire de la littérature. Comme Charly, Jobe subit l'influence néfaste de la science. Et c'est là que leur destin se sépare. Mon Jobe devient alors une sorte de monstre de Frankenstein. De l'être le plus nature qui soit, le plus gentil, il devient la créature la plus inhumaine que l'on puisse concevoir.

Votre film est très empreint de religion. Vous mettez en scène un prêtre, Jobe se prend pour Dieu. Et il crucifie même Angelo !

Mon intention était de tourner un film gothique. Pour cette raison, j'ai intégré dans le scénario des éléments propres à la religion, l'église, les icônes, la crucifixion... **Le Cobaye** traitant d'une technologie pouvant influer sur le devenir de l'être humain, la métaphore me paraissait obligatoire, même dans un contexte de science-fiction. Je pense aussi que la science devient aujourd'hui une nouvelle religion pour beaucoup d'hommes. Elle est une expérience ultime qui vous pousse vers un autre monde, qui bouleverse vos croyances. Dans **Le Cobaye**, la symbolique religieuse me semblait un bon moyen de refléter tout cela. Le film touche aussi à la manipulation. A tous les niveaux, la manipulation survient. Le scientifique manipule le cobaye, l'Agence des Services Secrets manipule le scientifique, le gouvernement manipule les Services Secrets... Au finish, le film manipule le public.

Vous n'êtes pas tendre avec le prêtre. C'est un sadique, un fanatique qui pique tout son argent à Jobe et le loge dans une cabane misérable...

Le prêtre est entièrement responsable de la folie de Jobe. Il le culpabilise, l'enferme, l'amène à vivre dans la crainte permanente de Dieu. Evidemment, sous l'influence de la réalité virtuelle et des drogues, Jobe atteint une intelligence supérieure, mais ses obsessions religieuses se développent au point qu'il finit par se prendre pour Dieu. Le prêtre est définitivement le personnage le plus pourri du **Cobaye**, bien plus encore que les agents du gouvernement. Dans une version plus longue de vingt-cinq minutes que *New Line* devrait sortir en vidéo, j'explore davantage les liens qui l'unissent à Jobe. On y comprend mieux son évolution psychologique.

Quelle est exactement l'influence du metteur en scène sur des images de laboratoire comme celles du *Cobaye* ?

En compagnie de ma femme qui est aussi co-productrice du **Cobaye,** j'ai supervisé tous les effets spéciaux. C'était vraiment comparable à la direction des comédiens dans la mesure où nos effets spéciaux sont tridimensionnels. Cela n'a rien à voir avec les deux dimensions du dessin animé. Dans la réalité virtuelle, la caméra peut bouger de la même façon que sur un plateau, sinon plus facilement encore. Je considère les graphiques informatiques comme des éléments du décor et les formes cybernétiques humanoïdes comme des acteurs. Cela permet d'exprimer des émotions, de déplacer la caméra... Le metteur en scène dispose de la même liberté de manoeuvre que sur un tournage classique. La seule différence : tout se passe sur l'écran d'un ordinateur, vous donnez vos instructions aux informaticiens, et eux créent la scène sous votre contrôle.

Quel avenir prédisez-vous pour les images virtuelles ?

Elles vont être de plus en plus présentes dans les jeux d'arcade. Leur aspect ludique sera d'abord exploité, surtout dans les parcs d'attractions. Cela aboutira probablement à un nouveau moyen de communication, à un cinéma totalement révolutionnaire. Mais cela, c'est dans un futur encore lointain. Actuellement, les images virtuelles trouvent des tas d'application, en matière médicale notamment. Les chirurgiens opèrent un patient virtuel avec toute une gamme de scénarios avant de s'attaquer à une véritable opération.

Dans *Le Cobaye*, vous inventez le sexe virtuel. C'est dans le domaine du possible ?

La réalité virtuelle va être utilisée dans ce domaine parallèlement aux jeux. Le téléphone rose étant une affaire qui rapporte beaucoup d'argent, le sexe virtuel devrait encore contribuer à la rentabilité de ce marché. Des gens y travaillent déjà. C'est assez effrayant à vrai dire. L'amour n'est pas à prendre à la légère et cette technologie peut annihiler toute intimité. Avec le Sida, cette pratique ultime du "safe sex" peut contenter un grand nombre de gens. Mais si vous atteignez le plaisir grâce à un ordinateur, à quoi bon rechercher la compagnie d'un être humain ? En arriver là n'est vraiment pas souhaitable. La réalité virtuelle peut, ainsi, être à la fois la meilleure et la pire des choses.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(traduction : **Didier ALLOUCH)**

LE COBAYE

effets spéciaux

Entretien : MICHAEL LIMBER

Devant sa batterie d'ordinateurs de Angel Studios, **Michael Limber n'avait jusqu'ici travaillé que sur des pubs, des jeux vidéo (dont le fameux *Dragon Warrior* pour** Nintendo**). Aucun cinéaste n'avait encore requis les services de cet architecte et concepteur industriel de formation, de ce pionnier d'une nouvelle race d'effets spéciaux, les images virtuelles, celles du 21ème siècle. *Le Cobaye* de Brett Leonard est donc le premier à se risquer dans son laboratoire...**



Michael Limber, Jill Hunt et Brad Hunt, trois des grosses têtes de Angel Studios *en plein travail sur* **Le Cobaye**.



Le côté récréatif du monde virtuel du **Cobaye** *: le jeu vidéo.*

Quelle est l'historique des images virtuelles ?

La réalité virtuelle est une nouvelle science informatique. Les utilisateurs peuvent intervenir sur l'ordinateur sans recourir au clavier tout en étant impliqués dans un monde en trois dimensions que produit le computer. Cette technique est totalement neuve ; il y a seulement cinq ans, elle n'existait pas encore. Mais la réalité virtuelle n'en est qu'à ses balbutiements. En terme de qualité d'images, les résultats ne sont guère probants. Les vues sont lentes et manquent de détails. Avec **Le Cobaye**, Brett Leonard et les producteurs ont voulu propulser la réalité virtuelle dans le futur. Nous avons dû perfectionner brusquement nos techniques pour faire face aux demandes : remplacer le comédien principal par des images de synthèse par exemple, un truc révolutionnaire au cinéma.

Comment Angel Studios **est-il parvenu à fabriquer ces images ?**

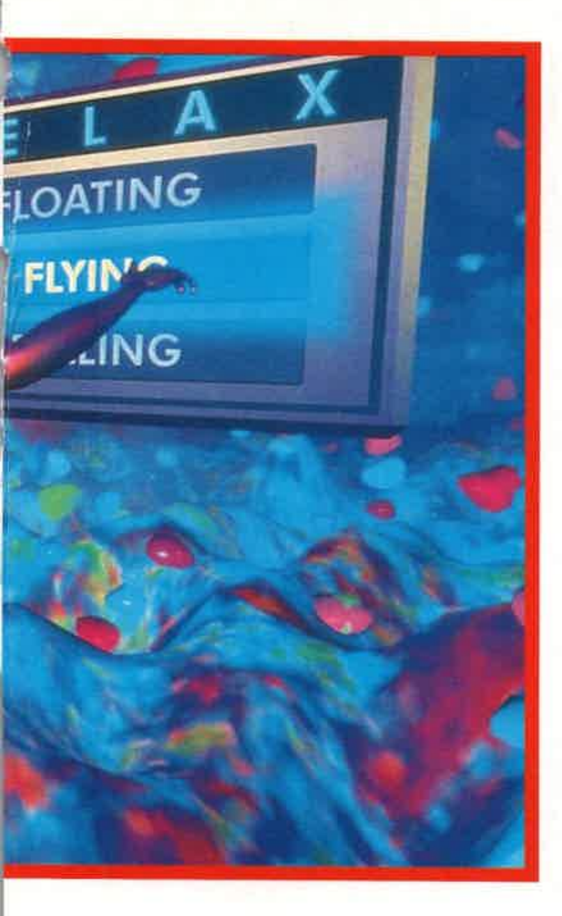
Au départ, la fabrication de la réalité virtuelle est très semblable à l'animation en trois dimensions. On dessine d'abord les objets et les environnements, puis on utilise un programme spécifique qui permet de rentrer les informations, qui servent alors à la création digitale des "blue print". L'usage de nombreux programmes rend l'opération complexe. Au finish, on obtient un modèle en trois dimensions sur l'écran de l'ordinateur. On peut le faire avancer, reculer, grossir, sur simple commande vocale. Puis, on passe à l'animation à proprement parler. On place donc ces éléments dans l'espace et le temps comme pour une animation classique. Sur la prise 1, l'objet est dans telle position, sur la 2, dans telle autre position. L'ordinateur s'occupe alors de relier les plans en créant le mouvement de l'objet entre la prise 1 et la prise 2. Pour parvenir à créer un mouvement naturel, il faut énormément de prises. Après quoi, il est nécessaire d'assortir une texture à chaque élément, chaque surface. Si on veut qu'un objet ait une texture métallique par exemple, on rentre un programme dans l'ordinateur qui se charge lui-même de l'assigner sur l'objet de manière adéquate. Quant à la prise de vue, elle se fait de manière conventionnelle. On place la caméra, on choisit l'éclairage comme pour de véritables comédiens. Le computer simule la lumière en tenant compte de l'environnement. Cela donne une photographie très réaliste, mais totalement synthétique. Tout est divisé, compartimenté en petits morceaux. On procède systématiquement ainsi. Pour certaines séquences en particulier, on utilise des programmes différents dont les images sont intégrées par la suite à la première prise de vues. Par exemple pour la matière qui relie les deux amants synthétiques du **Cobaye**.

Comment êtes-vous parvenu à digitaliser le visage de Jeff Fahey avec autant de réalisme ? La réplique est troublante !

Nous avons photographié Jeff Fahey sous tous les angles et avec le plus d'expressions faciales possibles. Sur les clichés, nous avons ensuite dessiné une grille le décomposant point par point. On a rentré toutes ces infor-



Plongée dans les pièges vidéo : aucun danger pour le moment...





Un homme-tondeuse laboure un cerveau : une image surréaliste qui hante CyberJobe.

mations dans l'ordinateur grâce à notre programme de modélisation. Au bout du compte, nous avons obtenu une quarantaine de reproductions synthétiques du visage de Jeff, chacune ayant une expression différente. La scène d'amour fut bien plus difficile à mettre au point car elle demandait un nombre incroyable de plans, vu que deux corps bougeaient simultanément et demeuraient en interaction avec la réalité. Cela devait être parfait.

Brett Leonard n'était-il pas un peu néophyte, maladroit, dans la compréhension de la réalité virtuelle ?

Travailler avec Brett Leonard fut, en fait, très facile. Nous avons discuté de chaque plan avec lui et les producteurs. Un dessinateur était présent à nos réunions et esquissait toutes nos suggestions. A la fin, nous avions un vrai story-board, clair et précis. Nous nous sommes lancés dans la bataille sur cette base. Chaque semaine, nous envoyions une cassette de notre travail à Brett Leonard et il la commentait par téléphone. Néanmoins, nous nous voyions souvent dans la mesure où notre laboratoire se trouve à San Diego, à seulement une heure trente de Los Angeles où il tournait avec les comédiens. Brett Leonard et ses collaborateurs étaient conscients que les limites de leur budget et les délais les contraignaient à faire quelques sacrifices. A vrai dire, *Angel Studios* ne possède qu'une toute petite structure. C'est un avantage propre à l'informatique. Le directeur technique touche un peu à tout. La réalisation, l'éclairage, l'habillage, le comportement des protagonistes... L'ordinateur est un outil capable d'accomplir le boulot d'une centaine d'opérateurs différents. *Industrial Light and Magic* utilise le même matériel que nous, mais avec trente personnes devant les écrans. A *Angel Studios*, nous ne sommes que cinq. Nos huit minutes d'images virtuelles pour **Le Cobaye** nous ont pris huit mois de travail intensif !

Produire des images virtuelles, ça coûte cher ?

Très très cher en vérité. Mais pour **Le Cobaye**, nous avons tourné en durée réelle ce qui limite les dépenses. Dans quelques années, un ordinateur spécialisé dans le virtuel travaillera au moins cent fois plus vite que nous et cela réduira les budgets. Lorsqu'un client nous demande quinze secondes de film, nous le facturons à la seconde. Mais fabriquer des images pareilles par l'intermédiaire de l'animation classique reviendrait infiniment plus cher encore. L'investissement dans le matériel est important et les gens qui savent le faire fonctionner demandent aussi des salaires conséquents.

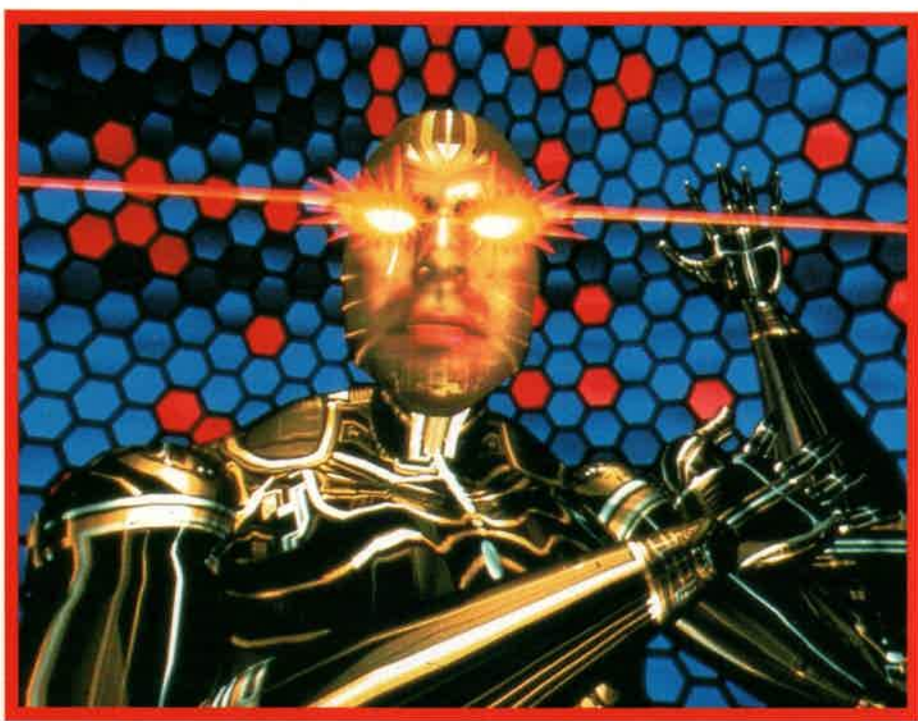
Vous n'êtes pas la seule compagnie d'images virtuelles à avoir contribué au *Cobaye*. Pourquoi ?

Ce choix vient de Brett Leonard. Il tenait à ce que les séquences d'images virtuelles aient des looks différents. Nous ne savions pas ce qu'allaient faire les autres laboratoires. Nous en avons pris connaissance pour la première fois en visionnant le film terminé. Pendant la fabrication parallèle des scènes de réalité virtuelle, Brett Leonard faisait la liaison. Je pense qu'il a ainsi voulu tester les multiples possibilités qu'offrait cette nouvelle technique.

Quel est le plus important dans la réalité virtuelle ? La technique ou l'imagination ?

Les deux comptent énormément. Et on n'a pas l'un sans l'autre dans ce domaine. Si vous ne possédez que la technique, vous n'obtiendrez que de belles images mais sans véritable intérêt, sans émotion. Si vous avez des idées et que la technique foire, ce sera mignon, mais le manque de maîtrise vous obligera à vous limiter à des effets élémentaires. La réalité virtuelle deviendra sous peu une nouvelle forme d'expression artistique. Pour la façonner selon votre sensibilité, il est primordial d'apprendre, de connaître la technique. Dans vingt-cinq ou trente ans, les gens oublieront que les images virtuelles sont générées par des ordinateurs. Ils appréhenderont cela aussi naturellement qu'une peinture aujourd'hui !

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(traduction : **Didier ALLOUCH**)



CyberJobe happé par le monde virtuel : désormais, il se prend pour Dieu !

LA NUIT DÉ

Entretien : MICK GARRIS



Mick Garris éternellement cool, même face à un grand balafré.

Réalisateur de *Critters 2* et *Psychose IV*, scénariste de *La Mouche 2* et de *Miracle sur la 8ème Rue*, Mick Garris fait partie de ces cinéastes ricains pas prétentieux pour un sou. Amoureux du cinéma fantastique, il orchestre aujourd'hui les agissements de deux créatures, mi-humaines mi-félines, en quête du fluide vital des simples mortels...

***La Nuit Déchirée* traite d'inceste. C'est assez inhabituel dans une production américaine...**

Oui. C'est aussi l'une des raisons pour lesquelles j'ai tourné ce film. Dans **Psychose IV**, j'avais déjà touché à l'inceste. Stephen King ayant aimé ce côté-là dans le film, il a pensé à moi pour **La Nuit Déchirée.** Il sentait que je m'en sortirais mieux qu'un autre, surtout que le réalisateur pressenti au départ, Rupert Wainwright, ne correspondait pas réellement à son attente. Je suis intéressé par toutes les formes de relation amoureuse, pas seulement l'inceste qui, ici, n'implique pas uniquement la sexualité. Pour moi, **La Nuit Déchirée,** c'est Stephen King à la rencontre de Tennessee Williams. Cette formule m'est venue en tête à cause du triangle amoureux tordu, vaporeux, que forment la mère, son fils et sa petite amie.

La censure américaine, qui est très pudibonde, a dû réagir violemment ?

Plutôt ! Ils ont demandé huit coupes pour qu'on puisse sortir avec une interdiction aux moins de treize ans. La censure apprécie de moins en moins les films d'horreur. J'ai ainsi dû enlever quelques scènes chaudes entre la mère et son fils, et aussi quelques effets spéciaux gore, notamment une séquence où le corps de Charly se décompose dans le cimetière. C'était difficilement supportable. Cela a été plus dur pour moi de couper certains moments d'intimité entre les "sleepwalkers". Ces instants-là n'étaient pas axés sur le cul, mais sur la façon qu'ils ont de se nourrir l'un l'autre. Dans le script, l'homme aspire l'essence vitale de la jeune femme pour la communiquer ensuite à sa mère en lui faisant l'amour. Nous avons dû édulcorer tout ça malheureusement ! Sur un plateau, la violence et les effets spéciaux font naturellement partie du boulot. Difficile de voir ça comme quelque chose de choquant avant que le film ne soit entièrement terminé ! Et le studio nous a laissé faire car on avait la caution de Stephen King. Sans cette estampille, **La Nuit Déchiré** aurait été plus soft.

Vous avez de sacrés seconds rôles dans le film. Mark Hamill, Tobe Hooper, Stephen King, Joe Dante, John Landis...

Ce sont tous des copains avec qui j'ai travaillé. Je pense que les gens qui aiment le cinéma fantastique apprécient ce genre d'apparitions rapides. A l'origine, nous devions avoir tous les réalisateurs ayant porté Stephen King à l'écran. Cependant, George Romero était malade, John Carpenter tournait **Les Aventures d'un Homme Invisible,** David Cronenberg était loin de Los Angeles... En désespoir de cause, je me suis dit qu'il suffirait d'avoir quelques cinéastes du genre bien connus. Leur disponibilité m'a vraiment étonné.

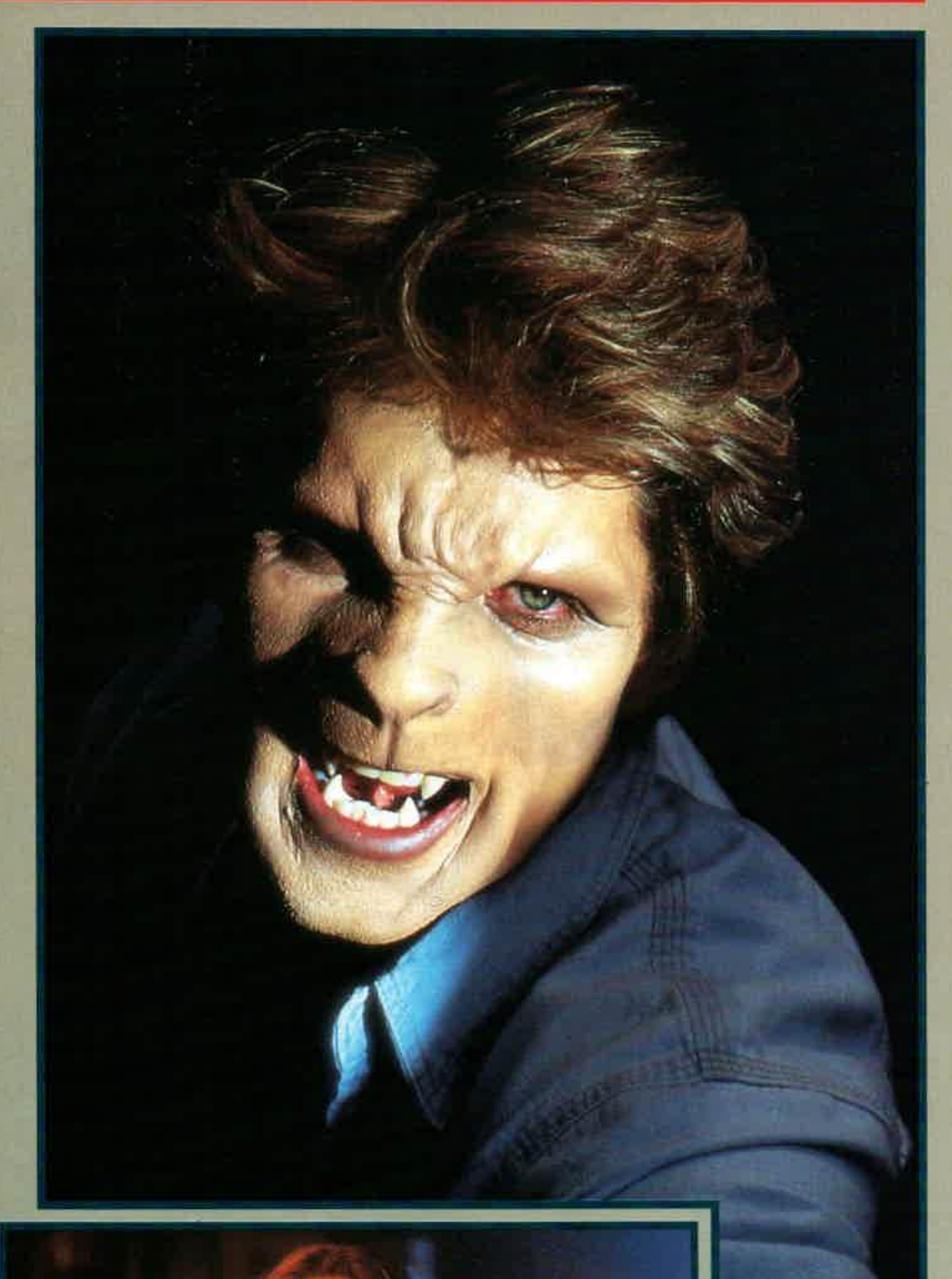
Vous avez planché sur la psychologie féline avant d'entamer le tournage de *La Nuit Déchirée* ?

Un peu. Nous avons potassé des ouvrages sur la symbolique des chats dans l'Egypte ancienne et à travers de nombreuses mythologies. Mais cette étude a été assez superficielle dans la mesure où les "sleepwalkers" sont le fruits de l'imagination de Stephen King. Les références historiques sont une pure



Le "sleepwalker" au stade terminal : un félin humanoïde.

ÉCHIRÉE



Charles Brady, un "sleepwalker" prêt à tout pour garder sa maman.

Mary Brady (Alice Krige), une mère possessive, incestueuse, en quête d'énergie vitale.

invention. Les livres ne nous ont pas appris grand chose sur les chats sinon que ce sont des animaux mystérieux, indépendants et considérés comme sensuels. Ce ne sont pas là de bien grandes révélations !

Et comment avez vous dirigé ces acteurs aux pattes de velours ? En les appâtant avec du poisson ?

Un vrai cauchemar que de diriger des chats. Nous en avions parfois 120 sur le plateau. Par principe, ils n'obéissent pas aux ordres et font ce que bon leur semble. Heureusement, les dresseurs étaient compétents. Pour les immobiliser devant la maison des "sleepwalkers", nous les avons attachés au sol grâce à des petits harnais invisibles à l'écran, ce qui les empêchait de partir dans tous les sens et de se battre entre eux. Il a fallu des heures et des heures pour préparer cette séquence. Quant à Clovis, il est en fait la combinaison de huit autres chats. Chacun avait sa spécialité : courir, sauter, tendre une patte... Mais nous ne les avons guère mis à contribution dans la mesure où Sparks, le chat qui incarne principalement Clovis, accomplissait 99 % du travail. Sparks est vraiment un chat unique, génial.

Vous ne leur avez pas un peu botté le derrière, à tous ces matous capricieux ?

Oh non ! Je suis membre de plusieurs associations de défense des animaux, auxquelles je donne beaucoup de dollars d'ailleurs. Dès que nous utilisions un animal, quelqu'un de la Human Society rappliquait aussitôt sur le plateau. Aucun animal n'a été blessé dans **La Nuit Déchiré**. Je me sentais vraiment concerné par leur sécurité. Les comédiens ont bien plus souffert que les chats, surtout Charles Connaught qui servait de doublure à Alice Krige sous le maquillage intégral du "sleepwalker" pour les scènes finales. De toute petite taille, Charles a aussi travaillé dans le costume du Pingouin de **Batman le Défi**. Malgré son aspect chétif, c'est physiquement quelqu'un de très puissant.

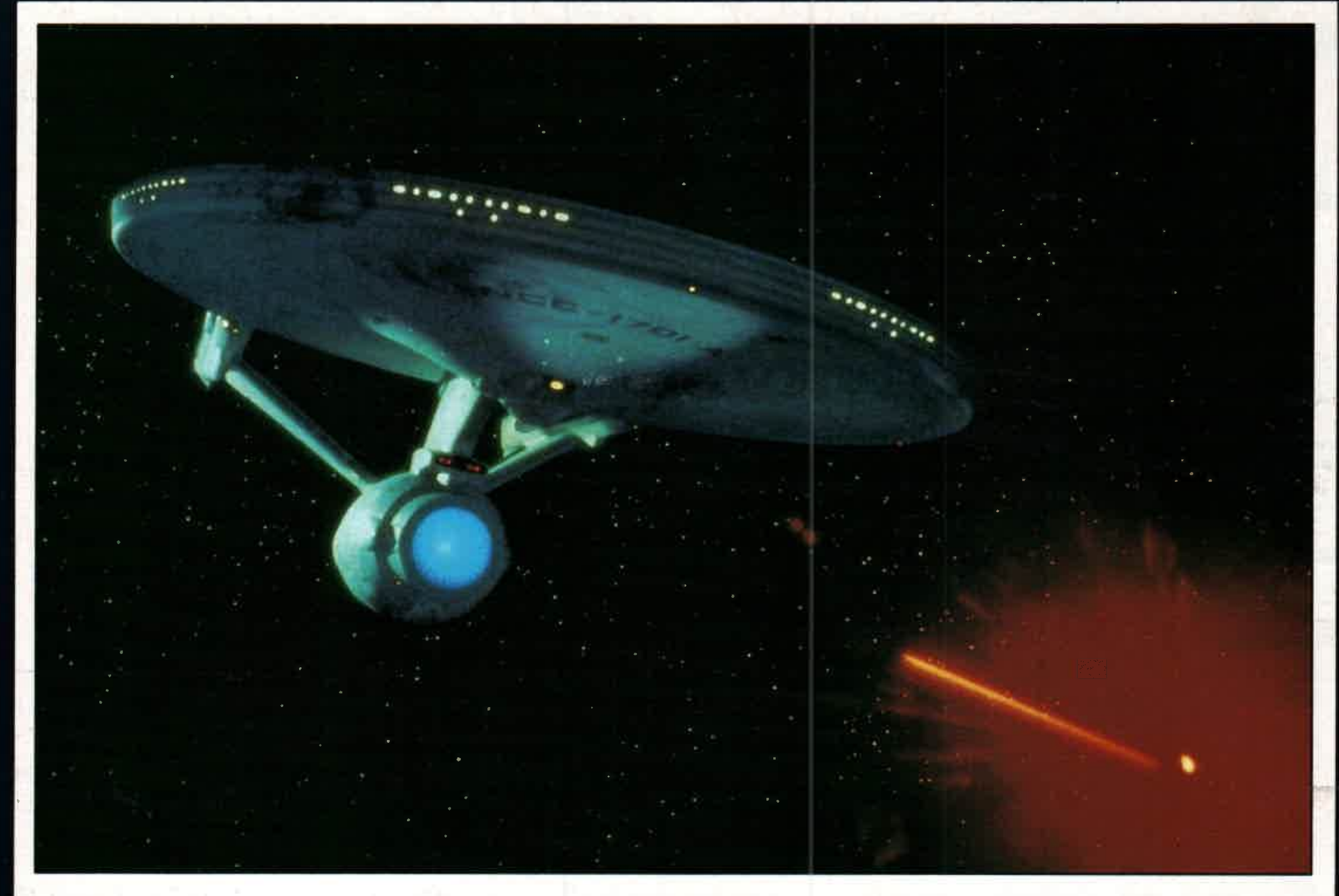
Quelle a été l'influence exacte de Stephen King sur *La Nuit Déchirée* ?

Généralement, quand Stephen King vend les droits d'une nouvelle ou d'un roman, il ne s'implique guère dans le film. Parfois, il retouche le scénario, mais cela ne va pas plus loin. Personnellement, je cherchais une collaboration plus étroite. Le fait que **La Nuit Déchirée** soit une histoire qu'il a spécialement écrite pour le cinéma l'amenait à s'intéresser davantage à l'adaptation que je pouvais en faire. Pour tous les changements, on se concertait, on échangeait nos avis. On parlait au téléphone tous les jours. J'aime à penser que mon style de réalisation et le mode d'écriture de Stephen King sont complémentaires dans ce film. Lui, en tout cas, est satisfait du résultat. Il voudrait maintenant que je dirige **Le Fléau** d'après son roman. Ce sera une mini-série de huit heures pour la télévision.

Encore une production fantastique ! Vous comptez vous spécialiser pour de bon dans le genre ?

Non. J'aime le fantastique, mais j'ai déjà fait autre chose et suis capable de m'en écarter pour un autre type de cinéma. J'apprécierais la réalisation d'une histoire d'amour très triste, d'un thriller sexy ou d'une comédie intelligente à la Preston Sturges qui est mon cinéaste de prédilection. Et lui n'a jamais tourné un film d'horreur ! De plus, je travaille actuellement à l'adaptation d'un polar de Jim Thompson, un très grand bouquin.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(traduction : **Didier ALLOUCH**)



STAR TREK VI

Entretien : NICHOLAS MEYER

Romancier, scénariste et réalisateur de *Star Trek 2*, *Le Jour d'Après* et *C'Etait Demain*, Nicholas Meyer accompagne l'équipage de l'Enterprise vers la porte de sortie définitive. Aucun espoir de retour désormais. Kirk, Spock et leurs comparses terminent une carrière bien remplie par un message universel de paix...

Vous avez vraiment voulu réaliser un film politique avec *Star Trek VI* ?

Evidemment. Pour moi, le space-opera que **Star Trek** représente à l'origine est juste un prétexte pour évoquer des problèmes de notre monde actuel. Beaucoup de réalisateurs ont, avec la science-fiction, les mêmes intentions. Politiser ce genre revient selon moi à remplir de vin nouveau une vieille bouteille. En écrivant le scénario, je me suis inspiré des problèmes que connaît notre planète. Tchernobyl, l'influence de Gorbatchev sur la paix mondiale, ceux qui essaient de nuire au rapprochement Est-Ouest... Au départ, j'ai discuté du concept de **Star Trek VI** en compagnie de mon ami Leonard Nimoy. Il ne savait pas quel thème choisir pour boucler définitivement les aventures de l'équipage de l'Enterprise. Mon idée de transférer l'histoire de Gorbatchev dans le cosmos l'a convaincu.

Les rides que prennent les comédiens d'un *Star Trek* à l'autre ne vous ont pas trop gêné ?

Au début de **Star Trek VI**, Kirk annonce qu'il est maintenant temps que tout le monde prenne sa retraite. L'âge des personnages est à la base du film, et de son dénouement. A soixante ans, il est nettement temps de s'en aller. **Star Trek VI** le mentionne honnêtement tant pour les protagonistes que pour leurs interprètes. Et l'équipage de l'Enterprise a évolué depuis le premier film, celui de Robert Wise en 1979, où il n'était pas question de rire. Un **Star Trek** privé d'humour est inconcevable pour moi ! Mais, dans la série, chaque cinéaste apporte sa propre partition musicale comme s'il s'agissait d'une messe séculaire. Dans le cas d'une cérémonie religieuse, cela peut être du Mozart, du Brahms. Mais les mots et le message ne changent jamais. Quelle que soit leur musique, les réalisateurs et scénaristes ne touchent ni aux mots, ni aux personnages. Robert Wise se montre très sérieux, William Shatner cherche Dieu à travers une mystique que je ne peux expliquer et Leonard Nimoy ponctue ses **Star Trek** d'un réel humour.

Il ne doit pas être bien difficile pour vous de diriger des comédiens qui connaissent leurs rôles sur le bout des doigts. Il suffit de les laisser évoluer dans le décor !

La question n'est pas là. La répétition de vingt-cinq ans de **Star Trek** devient embarrassante pour les comédiens uniquement dans le cas où les dialogues et les situations ne se renouvellent pas. Là, les clichés les empêchent d'interpréter correctement des personnages qu'ils connaissent pourtant depuis bientôt trois décennies. Il a été dur pour toute l'équipe de **Star Trek** de se retirer. Pour les dernières pages de scénario à tourner, ils pinaillaient sur tout, sur leur emplacement face à la caméra, sur les dialogues... La proximité du point final, de l'abandon de

L'ADIEU AUX ETOILES

A part une nouvelle génération qui a mollement secoué le petit écran, **Star Trek** version originale, c'est bel et bien fini. En fanfare cosmique, l'équipe de l'Enterprise dédicace même le générique pour marquer le coup. Des regrets ? Un peu tout de même. On avait fini par s'habituer à ces navigateurs spatiaux un peu rigides, s'en allant coloniser les barbares extraterrestres à bord d'une caravelle à propulsion nucléaire. Dans leurs costumes amidonnés, ils ont servi les us et coutumes du space-opéra. Consciencieusement. Leur retraite n'en est que plus méritée.
Après un opus 5 trop ambitieux où Kirk et Spock chantent "Au clair de la lune" autour d'un feu de bois, **Star Trek** reprend du poil de la bête. Non pas que Nicholas Meyer bouleverse les sacro-saintes conventions de la saga, mais, malin, il donne un retentissement universel à cette histoire de Klingons gorbatchéviens souhaitant une paix durable avec la Fédération. Le nez dans la Pravda, le scénariste-réalisateur transpose des événements connus en pleine science-fiction. Le pacifiste Klingon disparaît suite à un attentat fomenté par des forces conservatrices. Accusés du meurtre par un Klingon au look de corsaire, James Tiberius Kirk et le Dr. Leonard H. McCoy croupissent quelque temps dans un goulag galactique d'où ils s'évadent grâce à une créature humanoïde multiforme (le superbe mannequin Iman). Evidemment, l'équipage de l'Enterprise déjoue le complot et réussit à préserver la paix.
Respectueux des codes dictés par feu Gene Roddenberry, **Star Trek VI** offre le lot habituel d'affrontements galactiques magistralement orchestrés par ILM, d'extraterrestres délirants, de philosophie pacifiste, de données techniques fumeuses... Spock, malgré un coup de cœur pour la fourbe Vulcaine Valeris, manie toujours la même froideur impassible et l'Irlandais Scottie bricole son Enterprise à une vitesse record. Les inconditionnels seront téléportés de joie dans une autre dimension et les autres, le gros de la troupe, feront de prudents rapprochements avec des événements qui ont récemment changé la face du monde, en ricanant du bleu fluo à écailles de certains aliens endimanchés.

Star Trek VI : The Undiscovered Country. *USA. 1991. Réal.: Nicholas Meyer. Scén.: Nicholas Meyer et Denny Martin Flinn d'après une histoire de Leonard Nimoy, Lawrence Kohner et Mark Rosenthal et les personnages créés par Gene Roddenberry. Dir. Phot.: Hiro Narita. Mus.: Cliff Edelman. Effets spéciaux : Industrial Light and Magic. Prod.: Ralph Winter et Steven-Charles Jaffe. Int.: William Shatner, Leonard Nimoy, DeForest Kelley, James Doohan, Walter Koenig, Michelle Nichols, George Takei, Kim Cattrall, David Warner, Christopher Plummer, Iman, Kurtwood Smith, Brock Peters... Dur.: 1 h 50. Dist.: UIP. Sortie prévue le 22 juillet 1992.*

leur personnage qui tient une place importante dans leur existence, rendait les dernières prises de vues très lentes. Mais nous avons bouclé cette ultime journée en sabrant le champagne. Cette petite célébration était quand même un peu tristounette.

J'ai entendu dire que Paramount **n'était guère enthousiaste à l'idée d'un *Star Trek VI* à cause de l'échec du précédent...**

Non, non... Les responsables désiraient vraiment faire le film. Ils ne tenaient simplement pas à investir dans un budget trop important, surtout que tous les autres épisodes de la saga n'ont jamais vraiment fonctionné ailleurs qu'aux Etats-Unis. Et, pour nous, cela a été une très âpre bataille pour convaincre les patrons de *Paramount*. Ils nous ont dit que le film ne marcherait pas en Europe comme les précédents. Nous avons répondu que l'Europe était justement l'axe central de **Star Trek VI**, son sujet. Cela n'a pas été particulièrement agréable de batailler ainsi pour quelques millions de dollars supplémentaires, mais les chiffres du box-office anglais, suisse et allemand me donnent aujourd'hui raison. Nous avons quand même dû concéder quelques coupes dans le scénario original, trois petites scènes d'introduction qui n'avaient pas une importance vitale. Dans l'une d'elles, on voyait Kirk dans son appartement recevant un message de Starfleet. Les deux autres sont du même tonneau. Mais je n'ai rien enlevé aux séquences d'effets spéciaux.



Kirk (William Shatner) et Spock (Leonard Nimoy), très concernés par leur dernière aventure.



Une splendide extraterrestre (Iman) se rallie à la cause de l'Enterprise.

On se souviendra longtemps d'une scène en particulier de *Star Trek VI* : l'assassinat en apesanteur de la délégation pacifique Klingon.

Il est complexe d'être à la fois le metteur en scène et le scénariste d'un film. Pendant l'écriture de l'histoire, je m'imagine dans la peau du réalisateur regardant par dessus les épaules du scénariste. Au vu du manuscrit, le réalisateur que je suis se dit que telle ou telle séquence est vraiment impossible à mettre en images, que tout cela s'avère vraiment trop ardu, que l'argent va manquer. Mais si le scénariste écoute le metteur en scène, il ne fera jamais rien de bon. Le scénariste doit espérer dans les capacités du metteur en scène. En rédigeant le meurtre des Klingons, je n'avais aucune idée de la façon de porter la scène à l'écran. D'abord, je souhaitais, dans cette séquence, montrer l'absence de gravitation que j'avais observée dans de nombreux films de la Nasa. Le cinéma, pour contourner l'obstacle, suggère que les vaisseaux spatiaux bénéficient d'une gravitation artificielle. Dans **Star Trek VI**, je voulais voir cette loi de la physique spatiale en application. Techniquement, la séquence aurait été impossible il y a trois ans seulement. Grâce à un ordinateur générant des images digitales, on peut désormais peindre à même la pellicule, en trois dimensions. Nous avons pu ainsi effacer tous les fils soutenant les comédiens dans le décor, et rajouter les gouttes de sang s'échappant des blessures. J'ignorais bien sûr que cela était possible devant ma machine à écrire.

Comment la mythologie a-t-elle pu rester aussi vivace aux Etats-Unis pendant 25 ans ?

Je ne suis pas ni fan de la série, ni fan de science-fiction en général. Je pense que William Shatner explique très bien la notoriété de **Star Trek**. Il avoue avoir souvent rêvé d'être réellement le Capitaine Kirk. Beaucoup de gens sont dans le cas de Shatner, qui se projette dans le personnage, l'idéalise au maximum. Idem pour Leonard Nimoy et Spock. Pourquoi ? Parce que l'Enterprise est un microscosme représentatif de la Terre. Toutes les races y cohabitent loyalement, intelligemment, sous la bannière d'une seule civilisation qui vient à bout de tous les obstacles. Tout le monde rêve de cette harmonie, de cette planète pacifique que symbolise l'Enterprise. Depuis sa navette spatiale, un astronaute a vu la Terre comme un bateau naviguant dans l'infini de l'espace, un navire isolé, solitaire, dont les habitants s'entretuaient pourtant. Et cet astronaute s'est mis à croire en une Terre totalement paisible. L'Enterprise est en quelque sorte cette Terre-là. Jusqu'à présent, les Européens n'avaient pas répondu à ce message. Mais vu que **Star Trek VI** les concerne directement, le processus est en train de s'inverser. Il était grand temps, après six films !

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**

HISTOIRES DE FANTÔMES CHINOIS 2



Wang Tsu Hsien, une beauté divine confrontée aux mauvais génies.

Entretien : TSUI HARK

Considéré un temps comme le Steven Spielberg chinois, le wonder-boy du cinéma asiatique, Tsui Hark est aujourd'hui le producteur-réalisateur le plus influent de Hong Kong. Entrepreneur des plus grandes réussites du thriller romantique (**The Killer**, **GunMen**), réalisateur de folies telles **Zu : Warriors from the Magic Mountain**, **L'Enfer des Armes** et **Peking Opera Blues**, il demeure encore un quasi inconnu en occident. Même si une poignée de fanatiques lui vouent un véritable culte, Tsui Hark n'a pas encore réellement percé en Europe et aux Etats-Unis. La série **Histoires de Fantômes Chinois**, dont le tome 2 sort début août, contribue pourtant à répandre ce nom mythique, Tsui Hark...

Comment est née l'idée du premier chapitre des *Histoires de Fantômes Chinois* ?

Je portais ces contes en moi depuis de longues années, depuis ma prime jeunesse en fait. Les tous premiers souvenirs cinématographiques imprègnent la mémoire pour très longtemps. Je ne vous apprends rien ; tous les cinéphiles conservent en eux le souvenir des films de leur enfance. J'ai connu cette émotion intense, cette émotion dont on ne se remet jamais, alors que j'avais seulement cinq ou six ans. C'était **The Enchanting Shadow** de Li Han Hsiang, un film fantastique extraordinaire, formidable, impressionnant pour un tout petit gamin. Une fois sorti du cinéma, le visage de la femme fantôme du film ne me quittait pas. Des années plus tard, dès que j'ai commencé à travailler dans le monde du cinéma, je me suis juré qu'un jour ou l'autre, je rendrai à **The Enchanting Shadow** l'hommage qu'il mérite, un hommage à un chef-d'œuvre où fantastique et romance se mêlaient si harmonieusement. Ce beau souvenir a nourri **Histoires de Fantômes Chinois**.

Plus que tout autre réalisateur de Hong Kong, vous êtes attiré par la mythologie chinoise. Qu'est-ce que celle-ci vous inspire ?

Il est vrai que toute la mythologie fantastique chinoise me fascine depuis toujours, mais, plus généralement, c'est toute la culture chinoise qui m'attire irrésistiblement. Je regrette que Hong Kong et à fortiori son cinéma aient tendance à occulter la tradition. Elle est pourtant essentielle à l'affirmation de notre identité. Cela découle sans doute du fait que tout ce qui se réfère ici au passé est réputé poussiéreux. Pour cette raison, je tente de présenter notre patrimoine de manière attrayante. Le cinéma est un outil unique pour atteindre ce but. Il permet de passer de la *légende* des **Histoires de Fantômes Chinois** à *l'histoire* avec des films comme **Once Upon a Time in China**.

Si les origines de *Histoires de Fantômes Chinois* restent étroitement liées à votre enfance, pourquoi ne pas l'avoir réalisé vous même ?

Parce que je ne peux pas être partout ! Il faut savoir partager ses envies avec les autres. Et ma position de producteur m'offre une grande influence : montage, choix des comédiens, scénario. Je m'arrange aussi pour participer au design et à la supervision des effets spéciaux.

Justement, comment s'est déroulée votre collaboration avec Ching Siu Tung, le réalisateur des trois *Histoires de Fantômes Chinois* ?

A l'époque du tournage du premier, je connaissais déjà Ching Siu Tung depuis longtemps, mais c'était la première fois que nous entretenions des rapports de producteur à metteur en scène. Comme toutes les premières expériences, ça ne s'est bien sûr pas passé sans quelques frictions. Sur les deux chapitres suivants, nous nous connaissions déjà beaucoup mieux ; nos personnalités se combinaient bien plus harmonieusement. A part quelques détails, sur le montage notamment, je ne suis jamais intervenu.

Le couple Wang Tsu Hsien/ Leslie Cheung est pour beaucoup dans le succès de la série. Comment l'avez-vous formé ?

En ce qui concerne le casting, je me fie uniquement à mon instinct. La première chose qui me guide est le visage du comédien, sa capacité, dans le cas de **Histoires de Fantômes Chinois**, à se fondre dans le style de l'époque, dans les costumes. Wang Tsu Hsien est parfaite dans cet emploi. Elle possède un naturel que beaucoup d'acteurs de Hong Kong peuvent lui envier. C'est d'ailleurs un gros problème ici. J'ai des tiroirs bourrés de scénarios que je ne parviens pas à concrétiser par la faute de vedettes de plus en plus stéréotypées.

Quelle fut votre réaction au succès de *Histoires de Fantômes Chinois* ?

Ce fut vraiment une très très grande surprise. Je redoutais pourtant que le film passe inaperçu ; j'avais du mal à imaginer que le public chinois puisse plébisciter un film lié à son histoire, à ses traditions. Les copies conformes qui ont succédé à **Histoires de Fantômes Chinois** ne me gênent pas. En fait, ça me fait même plaisir d'avoir à affronter toute cette concurrence ! Je préférerais toutefois que le cinéma de Hong Kong varie un peu plus. Dès qu'un film obtient une certaine audience, tous les producteurs l'imitent aussitôt. Mais notre cinéma fonctionne ainsi depuis longtemps.

Trois ans se sont écoulés entre *Histoires de Fantômes Chinois* et sa première séquelle ? C'est très long pour Hong Kong !

Il s'agit là d'un problème typique de notre cinéma. Nous comptions tourner **Histoires**

de Fantômes Chinois 2 dans la foulée du premier, mais les deux principaux comédiens avaient des emplois du temps complètement fous. Ils tournaient parfois deux ou trois films parallèlement. Réunir le casting originel fut donc un casse-tête à s'arracher jusqu'au dernier cheveu.

***Histoires de Fantômes Chinois 2* possède un ton nettement plus léger, plus cartoonesque que l'original...**

Au départ, il aurait dû y avoir une grande cohérence entre les deux films. Nous avions débuté le tournage de cette suite depuis quelques jours au printemps 1989 lorsqu'ont éclaté les événements de Pékin et la répression sanglante du mouvement étudiant. Pour toute l'équipe, ce fut très dur à encaisser. Nous étions si profondément affligés que, pour échapper à la tension, nous avons commencé à y injecter de l'humour. Pour cette raison, **Histoires de Fantômes Chinois 2** paraît nettement plus outré que l'original. Le troisième film revient à la tragédie de l'amour impossible du premier. Mais on y trouve encore une lueur d'espoir. Je ne suis pas encore bien décidé concernant un quatrième chapitre, mais j'ai déjà en tête la structure d'une nouvelle histoire. Ce sera, quoi qu'il en soit, l'une des prochaines réalisations de *Film Workshop*, ma compagnie.

Toutes vos récentes productions et réalisations, qu'elles soient historiques ou fantasmagoriques, se situent dans le passé. La série des *Histoires de Fantômes Chinois, Swordsman 1 & 2, Once Upon a Time in China...*

Le cinéma de Hong Kong connaît actuellement une incroyable vague de films de gangsters contemporains. Il s'agit des biographies de chefs de gangs célèbres qui ont réellement existé. Certains sévissent toujours d'ailleurs. Je trouve ces films scandaleux. On arrive à un point où tous les crimes commis par ces tueurs sont justifiés. Les réalisateurs les décrivent comme des hommes d'affaires. C'est vraiment l'application de la mentalité actuelle de Hong Kong, "prends l'oseille et tire-toi !". *Film Workshop* réagit contre ce phénomène en produisant des sujets classiques. Trois de mes projets vont d'ailleurs dans ce sens. Il y aura tout d'abord **Once Upon a Time in China III** qui explore l'histoire chinoise du début du siècle avec le personnage Wong Fei Hung qu'interprète Jet Lee. Après quoi, je m'attaquerai à un projet de longue date, **Green Snake, White Snake**, inspiré d'une légence ancienne tournant autour de la réincarnation. Je vais y réunir deux des plus fabuleuses comédiennes asiatiques, Anita Mui avec qui j'ai travaillé pour **A Better Tomorrow 3**, et Gong Li que vous avez sans doute remarqué dans **Epouses et Concubines**. Puis, il y aura aussi **Monkey King**, une œuvre si complexe que je ne cesse de la repousser.

Quels sont aujourd'hui vos sentiments à l'approche de 1997, échéance au terme de laquelle Hong Kong disparaîtra pour être intégré à la Chine communiste de Pékin ?

Mes sentiments ? Ceux de n'importe quel Chinois de Hong Kong j'imagine. Puisque personne ne peut prédire ce qui nous arrivera exactement, l'avenir reste incertain. La meilleure façon d'exorciser cette peur est de travailler toujours plus. Je veux offrir au public encore beaucoup de films dans des registres très différents. C'est, pour le moment, ma seule et unique préoccupation.

Propos recueillis par
Mona Lee et **Julien Carbon**
(traduction du Cantonais : **Mona Lee**)



Un soupçon de macabre pour une ghost-story romantique.



Un guerrier (Waise Lee) armé jusqu'aux dents face à un mille-pattes géant.



Une bien curieuse séance d'exorcisme.

CHUCKY 3

La poupée Brave Gars ne lâche pas le morceau. Grillé, broyé, criblé de balle, ratatiné, Chucky continue pourtant de traquer inlassablement le jeune Andy pour lui piquer son corps au terme de quelques incantations sataniques. Aussi populaire aux Etats-Unis qu'elle est ignorée en France, la série **Chucky** n'a pas d'autre choix que de servir la même soupe tiède à des ados friands d'horreur saignant juste ce qu'il faut. Si dans **Chucky 2** on s'ennuyait dur, ici, au moins, on se bidonne à voir le satané jouet investir une académie militaire où quelques vieilles badernes médaillées décident de faire d'Andy Barclay un homme. Inévitablement, Chucky renaît parallèlement de ses cendres et s'introduit dans une poupée Brave Gars dont la fabrication est relancée par un capitaliste prêt à écouler n'importe quoi sur le marché... Martyrisé par un élève-officier particulièrement vache, Andy affrontera le petit monstre lors des manœuvres annuelles de l'école. Entretemps, Chucky aura écrasé un éboueur dans sa benne, tranché la gorge d'un coiffeur à l'affût du moindre millimètre de tif non réglementaire, provoqué une attaque cardiaque fatale à un vétéran du Vietnam...

Venu de la télévision, le réalisateur Jack Bender se réclame bien sûr de **Jeu d'Enfant** plutôt que de sa misérable séquelle. Il affirme alterner humour et horreur. Alors ? On rigole beaucoup mais question frissons, niet, surtout que la poupée habitée par l'âme du tueur Charles Lee Ray cabotine de plus en plus, les câbles et le plastique mou du maquilleur Kevin Yagher y étant pour beaucoup. La technique est au point, la marionnette est plus complaisamment exposée, elle peut débiter des menaces sarcastiques à la Freddy, faire quelques pas sans raccord caméra. Andy Barclay ? Il a grandi, il porte bien les cheveux en brosse et flirte pour la première fois en compagnie d'une apprentie Rambette. Bref, il n'existe pas !

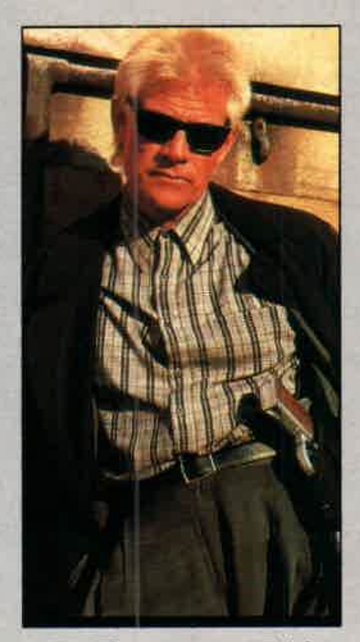
Le plus original dans **Chucky 3**, le cadre : une acamédie militaire, un lieu peu fréquenté par le film fantastique. A part **Messe Noire** (du grandiose ça) et **La Malédiction 2**, les écoles à former le petit soldat lobotomisé n'ont pas connu les faveurs du genre. Dommage. Et ce n'est pas Jack Bender qui rattrape le coup. Il refuse carrément de faire de son infâme Chucky le Rambo qu'on espérait, avec lance-roquettes, grosses pétoires et tout le bataclan. Frustrant. Au lieu de délirer sec, il nous balade dans une fête foraine mille fois visitée, dans un train-fantôme. Comme le truc du squelette gesticulant, du cercueil grinçant et des toiles d'araignée outrageusement éclairées a fait ses preuves, on marche. Malgré le piteux état dans lequel il finit l'aventure, Chucky annonce déjà un nouveau retour. Bien parti pour talonner Freddy et Jason en longévité notre Brave Gars !



Child's Play 3. USA. 1991. Réal.: Jack Bender. Int.: Justin Whalin, Perrey Reeves, Dean Jacobsen, Andy Robinson... Dist.: CIC Vidéo.



Chucky en pleines grandes manœuvres.



Tim Thomerson est Brick Bardo, un flic extraterrestre pur et dur, mais haut comme trois pommes sur notre planète.

VACANCES EXTRA GALACTIQUES

Au Top 50 des navets, ce sous-produit vise assurément la plus haute marche du podium. C'est con à en être carrément insupportable. Bo et Ave, deux extraterrestres en vadrouille sur Terre, rencontrent trois E.T. femelles venues tester les capacités sexuelles des mâles américians. Mais les heureux participants au coït galactique se désintègrent après les rapports. Heureusement, l'armée est sur les dents et les deux nigauds vont réussir à sauver notre planète.

Un tel argument ne pouvait fonctionner qu'avec une sacré dose de délire parodique. Les (ir)responsables ont frappé fort, mais en dessous de la ceinture. Pour rester dans le ton, les acteurs jouent à celui qui sera le plus nul et finissent dans un mouchoir de poche. LE film de l'année... à éviter !

They Came from Outer Space/ Sex, Lies & UFO's. USA. 1991. Réal.: Dennis Donnelly. Int.: Dean Cameron, Stuart Fratkin, John Astin, Tawny Kitaen... Dist.: CIC Vidéo.

DOLLMAN

Rigolo et volontairement kitsch. Après avoir libéré de grosses ménagères prises en otage dans une laverie par un maniaque sur la planète Arturus, le très "Dirty Harry" Brick Bardo course son ennemi mortel Spring, réduit à l'état de tête volante. La course spatiale tourne court et le flic se ramasse sur un terrain vague du Bronx. Haut de dix centimètres, il nettoie néanmoins le patelin de ses voyous grâce à un pistolet aux rayons fulgurants...

Tournée avec de petits moyens dans la décontraction la plus absolue, cette série B typiquement Charles Band (le producteur le plus pingre depuis Roger Corman) ne se prend absolument pas au sérieux. Faut voir le flic Brick Bardo, un dur de dur sur sa planète d'origine, dégommer un cafard puis trois malfrats, subir les assauts de gosses curieux de sa petite taille... Lunettes noires, cheveux en brosse, cynisme désabusé et grosse pétoire, le "Future Cop" Tim Thomerson s'en donne à cœur joie dans un registre qu'il connaît bien. Et il y a aussi cette impayable tête aérienne écrabouillée comme un grain de raisin par un dealer hargneux. Délicieux !

Dollman. USA. 1991. Réal.: Albert Pyun. Int.: Tim Thomerson, Jackie Earl Haley, Kamala Lopez, Humberto Ortiz... Dist.: CIC Vidéo.


Un George Chakiris qui ne chante pas "America" !


The Trickster (Mark Hamill) et Flash (John Wesley Shipp) : des adversaires qu'un goût immodéré pour le kitsch réunit.

LE BAISER DU VAMPIRE

Dans la mouvance de **Génération Perdue** et d'**Aux Frontières de l'Aube**, voici un nouveau film de vampire new look, plus modeste celui-là, mais plaisant. Un tueur inconnu se faisant passer pour un buveur de sang commet quelques forfaits. Croyant avoir affaire à un confrère aux dents pointues, Michel Fury s'envole de son Europe natale pour enquêter sur les assassinats...
Stylisé et branché, **Le Baiser du Vampire** ne remet pas en cause les conventions du genre. Faute de cercueil en bois vermoulu, le vampire use d'un sac de voyage convertible. Fallait y penser ! Séduisant et mystérieux, il tombe toutes les femmes et ne sort que la nuit. Mais le vampire tient ici le beau rôle, le mauvais étant réservé à un mortel particulièrement vicieux... Quelques effets spéciaux assez rustiques, la présence de George Chakiris (le Roméo de **West Side Story**) dans le rôle de Michel Fury, Los Angeles by night et un érotisme frileux complètent la panoplie de cette série B regardable.

***Pale Blood**. USA. 1989. Réal.: VV Dachin Hsu. Int.: George Chakiris, Wings Hauser, Pamela Ludwig, Diana Frank, Darcy DeMoos... Dist.: Fox Vidéo.*

FOU A LIER

Sur la chaise électrique, un motard répondant au doux nom de Diablo affirme qu'il n'est pas coupable de l'assassinat d'une jeune fille, et promet de revenir se venger. De là à conclure qu'il a tenu parole, il n'y a qu'un pneu..., lorsqu'un motard casqué de rouge transforme le siège arrière de sa bécane en chaise électrique et se met à sévir sans discernement pendant les chaudes nuits californiennes. Ce qui nous vaut quelques maquillages bien grillés dus au fiston de Carlo **King Kong** Rambaldi, Alex.
L'intérêt du film se limite bientôt à découvrir qui se cache sous le casque et le scénario désigne plusieurs coupables possibles. Moralisateur, le propos donne le beau rôle aux jeunes gens sérieux et divise le reste de l'humanité en trois : les adultes salopards, les motards forcément loubards et les bourgeois buveurs et dragueurs !


Une des victimes, transformée en toast humain, du motard diabolique.

***Welcome to Spring Break**. USA. 1988. Réal.: Harry Kirkpatrick. Int.: Nicolas de Toth, John Saxon, Lance Le Gault... Dist.: Gaumont/ Columbia/ Tri-Star Home Vidéo.*

FLASH 2

L'épisode pilote de ***Flash***, sorti voici deux ans, avait attiré l'attention notamment grâce au soin apporté à la réalisation et aux effets spéciaux. Cette fois, nous pénétrons de plain-pied dans la série. Le décor est posé, les personnages définis et le héros caractérisé. Après avoir souhaité que ***Flash*** soit un feuilleton "sérieux", CBS, sur l'insistance des auteurs, a accepté l'introduction d'un super méchant : The Trickster/Le Truqueur. Le résultat s'avère jubilatoire. Il est notoire que ***Flash*** doit beaucoup à **Batman** et, dans cette optique, **Flash 2** constitue un bon trait d'union entre le ***Batman*** télévisé des années 60 et le film de Tim Burton.
L'histoire se construit autour d'un cinglé nommé James Jessie, plus connu sous le sobriquet de Trickster. Ses vêtements excentriques et ses rires hystériques rapellent bien entendu le Joker, mais Mark Hamill, transcendé, en donne une interprétation toute personnelle. Il est presque émouvant tant sa folie amoureuse dicte son comportement. Aux super pouvoirs de Flash, il oppose sa fantaisie et ses gadgets. The Trickster est en somme un anar amoureux en butte à la société. Ne va-t-il pas organiser un procès contre Central City pour acte caractérisé de mauvais goût ? Il sera rejoint dans sa lutte par Flash, à qui il a fait subir un lavage de cerveau, et tels deux gamins farceurs, ils réduiront en miettes les parcmètres de la cité !
Le scénario, concocté par Howard Chaykin, auteur réputé de BD, impose un rythme rapide au film, et le réalisateur Danny Bilson (un ancien de chez Charles Band) se permet quelques clins d'oeil complices. Les personnages secondaires forment un petit monde familier et font plus que supporter le héros ; ils ont leur vie propre, comme ce flic persuadé que c'est son collègue qui se dissimule sous le costume de Flash. Connue pour être une des séries les plus coûteuses du petit écran, ***Flash*** tient donc toutes ses promesses haut la main.

***The Flash : The Trickster**. USA. 1991. Réal.: Danny Bilson. Int.: John Wesley Shipp, Amanda Pays, Mark Hamill, Joyce Hyser... Dist.: Warner Home Vidéo.*

CRYOGENUS

Depuis le mémorable **Lac des Morts-Vivants**, contribution française au gore, le fantastique manque de vrais nanars, ultra Z jusqu'aux derniers noms du générique. **Cryogénus** comble donc un vide. Très sérieusement, la séquence pré-générique nous apprend que Charlie Chaplin, Théodore Roosevelt et quelques autres personnalités baignent actuellement dans un liquide amoniacal en attendant d'être réanimés. Une révélation scientifique de première importance. Mais, en matière de cryogénie, il y a des charlatans, le pseudo-toubib de ce chef-d'œuvre par exemple. D'un côté, il place ses sujets morts dans des containers après avoir palpé un gros chèque, de l'autre, il les allège de leur cœur, foie et poumons pour les revendre. Quand la foudre leur tombe dessus, les macchabées, enveloppés dans du papier alu comme des patates cuites au four, sèment l'horreur sur leur passage. Très mal fichu, ridiculement dialogué, risible (ah la love-story entre la potelée Linda Blair et un quinquagénaire esseulé mais riche !), **Cryogénus** bat des records de ringardise. La démarche raide des zombies verdâtres et grommelants, tentant d'immiter ceux de George Romero, constitue en soi un spectacle unique.



Débiles, verts-salade, avec des combinaisons en alu : les morts-vivants de *Cryogénus*.

***The Chilling**. Australie. 1989. Réal.: Deland Nuse & Jack A. Sunseri. Int.: Linda Blair, Dan Haggerty, Troy Donahue, Jack A. De Rieux... Dist.: Gaumont/ Columbia/ Tri-Star Home Vidéo.*



Prologue médiéval pour une love-story éternelle.

PECHES IMMORTELS

On voit bien ce qui a poussé Roger Corman à co-produire avec l'Espagne ce **Péchés Immortels** : la nostalgie. Cette histoire de malédiction ancestrale, doublée d'une aventure sensuelle avec un démon femelle, ne manque pas de rappeler quelques uns de ses films de la série "Edgar Poe". Malheureusement, Hervé Hachuel, le réalisateur, ne fait preuve d'aucune audace et illustre platement un scénario ultra classique.
Ayant hérité d'un château en Espagne, Michael de Alverez s'y installe avec son épouse. Rapidement, il a des visions d'une superbe femme, un fantôme, qui l'épuise sexuellement. Son épouse découvre qu'une succube décime depuis des siècles les Alvarez mâles, qui succombent tous avant 42 ans...
Tout cela est narré avec un sérieux mortel et aboutit à un film fantastique destiné à ceux qui n'apprécient guère le genre. L'apparition finale du monstre carrément bâclée, souffre de plus d'un maquillage foireux. Pas de regrets, donc.

***Immortal Sins**. USA/ Espagne. 1991. Réal.: Hervé Hachuel. Int.: Cliff De Young, Maryam D'Abo, Shari Shattuck, Tony Isbert... Dist.: Warner Home Vidéo.*

MIROIR

On sait que les miroirs réfléchissent, mais à quoi ? En pré-générique, une jeune femme poignarde sa jumelle en face d'un miroir qui, grâce à une pincée de magie noire, devient possédé. La maison est louée par une veuve et sa fille. Cette dernière, adolescente à problèmes (genre **Carrie**, avec qui **Miroir** présente plus d'une ressemblance), ne parvient pas à s'intégrer dans son nouveau collège où sa façon de se vêtir "à la Jeanne Mas" fait tache parmi les autres étudiants très clean. La rebelle fera donc disparaître tous ceux avec qui elle ne s'entend pas, ce qui est bien pratique.
Rien que du très classique pour ce film de série écrit et réalisé par des femmes, comme ça, gratuitement, sans que ça ne change d'ailleurs quoi que ce soit au résultat final !



A force de se regarder dedans, on finit par devenir fou (*Miroir*).

***Mirror, Mirror**. USA. 1990. Réal.: Marina Sargenti. Int.: Karen Black, Yvonne de Carlo, William Sanderson, Rainbow Harvest... Dist.: Film Office.*

LES NOUVELLES AVENTURES DE LA CREATURE DU MARAIS

Attention, ce film, ou plutôt cette compilation d'une série télé, n'est pas la séquelle naturelle du nanar de Wes Craven. La dite suite, **Return of Swamp Thing** de Jim Wynorski, repose toujours sur les étagères d'un distributeur. Ces **Nouvelles Aventures** sont un assemblage hâtif de quatre épisodes de cinquante minutes remontés de manière à fournir un long métrage pour la vidéo. D'emblée, on plonge donc dans une action cahotique, illogique, incohérente. Il est d'abord question d'un bébé atteint d'un virus mortel, puis de deux costauds robotisés, de tremblements de terre provoqués par une jolie scientifique et, pour finir, le corps de la créature du marais reçoit l'esprit diabolique de son ennemi juré, le Docteur Arcade. Malgré le bidouillage des monteurs, la naïveté et l'infantilisme paraissent évidents. Ecolo et jamais avare de bons conseils, la créature empruntée à *D.C. Comics* bénéficie toutefois d'un superbe maquillage campagnard.

The New Adventures of Swamp Thing. USA. 1990/91. Réal.: Lyndon Chubbuck, Mitchell Bock, Bruce Seth Green. Int.: Dick Durock, Mark Lindsay Chapman, Kari Wuhrer... Dist.: CIC Vidéo.

La créature du marais, un héros qui protège la couche d'ozone !



PSYCHIC

Le séduisant Theodore Steering a énormément de succès auprès du sexe féminin. Le problème, c'est que toutes ses aventures se terminent par la mort de ses conquêtes. Patrick Costello, lui, a des visions prémonitoires des meurtres et ne parvient pas à convaincre les autorités. Leur rencontre va se faire par l'intermédiaire de Laurel, une jeune institutrice dont est amoureux Patrick et qui s'apprête à succomber aux charmes de Theodore...

Bien qu'esthétiquement soigné, le film ne convainc qu'à moitié. On aurait aimé que le scénario, sans surprise, ne tire pas à la ligne de façon si évidente. Echappé de **Gremlins 2**, Zach Galligan traîne sa silhouette d'adolescent attardé et se fait voler la vedette par un Michael Nouri parfait en sex-symbol glacial. L'ensemble est du niveau "téléfilm correct".

USA. 1991. Réal.: George Mihalka. Int.: Michael Nouri, Zach Galligan, Catherine Mary Stewart... Dist.: Film Office.

CAUCHEMAR SUR LE CAMPUS

Les psycho-killers se font rare faute de ne pas fournir de la bonne chair fraîche, à savoir des intrigues à peu près cohérentes, des effets gore imaginatifs et des réalisateurs pas trop fainéants. **Cauchemar sur le Campus** ne se creusant pas trop le ciboulot, le genre ne progresse pas d'un iota. Sur un campus, Toni, une journaliste en stage, enquête sur une confrérie d'étudiants adeptes des farces macabres. Par cet intermédiaire, elle dévie sur la disparition de quelques jeunes femmes... Qui a tué ? Est-ce le beau et ténébreux leader de la confrérie ? Le cuisinier pornocrate ? Le proviseur ? Les ficelles étant grosses comme des câbles, impossible de rater le coupable. Sans responsable des effets spéciaux pour mettre en valeur ses coups de hache, le réalisateur ne lésine en revanche pas sur les gros nichons de ses étudiantes. La sillicone coûterait-elle moins que le latex ? Participe mollement à l'entreprise Roy Thinnes, le David Vincent des *Envahisseurs*.

Rush Week. USA. 1989. Réal.: Bob Bralver. Int.: Pamela Ludwig, Dean Hamilton, Courtney Gebhart, Gregg Allman, Roy Thinnes... Dist.: Fox Vidéo.



Psycho-killer ou psycho-farceur ?

WAXWORK 2

Petit à petit, Anthony Hickox (fils de Douglas, le réalisateur de **Théâtre de Sang**) creuse son trou dans le fantastique. Encore tout jeune, il tourne le premier **Waxwork** (Prix Peur à Avoriaz), **Sundown** (des vampires au Far West), **Hellraiser III** et **Warlock 2** (pour ce dernier, c'est pour bientôt). Entre deux mises en scène, il tient même la vedette de **L'Homme Homard Venu de Mars**, une série Z du cru. Dans **Waxwork**, le fiston Hickox parodiait le Marquis de Sade, **Dracula, La Nuit des Morts-Vivants, La Nuit du Loup-Garou**, par autant de tableaux mis en place dans un musée de cire. Pour les besoins de **Waxwork 2**, il allonge considérablement la liste des classiques gentiment égratignés : **La Maison du Diable, Godzilla, Jack l'Eventreur, Aliens, Frankenstein, Dr. Jekyll & Mr. Hyde, Nosferatu, Zombie, Carrie, Excalibur, 2001 L'Odyssée de l'Espace, L'Epée Enchantée**... Les hommages passent de la simple citation à des sketches d'une quinzaine de minutes. C'est un miroir emprunté à Lewis Carroll qui entraîne Mark (Zach Galligan) et sa girl-friend Sarah (le fameux top model Monika Schnarre) dans une spirale spatio-temporelle. Les deux tourtereaux passent allègrement d'une époque, d'un classique du fantastique à l'autre. Et chacun de ces segments permet à Hickox d'adapter son style. Style frénétique et caméra virevoltante dans le vaisseau spatial du simili **Aliens** assailli par des monstres cornus, tempo nettement plus lent, noir et blanc et objectifs déformants pour **La Maison du Diable** où Bruce Campbell expose généreusement une cage thoracique mise à vif... Sur sa lancée, Hickox s'installe deux minutes dans le super marché de **Zombie**, temps nécessaire à pour quelques cartons gore à la Tom Savini, suit à ras le sol une main indépendante digne de celle de **La Famille Addams**, assiste à une messe noire dans un cadre médiéval, révèle un Mr. Hyde qui doute de l'efficacité de son élixir, décoche un coup de pied dans le rasoir que brandit Jack l'Eventreur dans Whitechapel, découvre un monstre de Frankenstein affâmé et un Igor écumant...
Waxwork 2 commence plutôt doucement et appuie sur le champignon jusqu'à l'excès de vitesse dans la dernière demi-heure. Très sollicité, le maquilleur Bob Keen (**Hellraiser, Cabal**) fournit des effets spéciaux à l'avenant : un visage ratatiné par un gros grimoire, le cerveau et les yeux de Frankenstein peu délicatement éjectés, un Nosferatu sautillant et rondouillard...



Un alien biscornu et kitsch dans un vaisseau spatial en toc : l'un des sketches parodiques d'un film catalogue (*Waxwork 2*).

Visiblement, Anthony Hickox cherche le juste milieu entre le délire virtuose de **Evil Dead 2** et le burlesque un peu vulgos du meilleur Mel Brooks (celui de **Frankenstein Jr.**). A force de faire étalage de sa science cinéphilique, il se plante parfois, mais l'ensemble de **Waxwork 2** atteint largement le but fixé.

***Waxwork 2 : Lost in Time**. USA. 1990. Réal.: Anthony Hickox. Int.: Zach Galligan, Monika Schnarre, Patrick McNee, Martin Kemp, Bruce Campbell, Marina Sirtis, David Carradine, Drew Barrymore, Alexander Godunov, Sophie Ward, Anthony Hickox, John Ireland... Dist.: Antarès-Travelling.*

LA MAIN DES TENEBRES

Cette production *Full Moon*, en dépit d'un budget que l'on devine étriqué, parvient à imposer un certain style, la mise en scène étant signée David Schmoeller (**Tourist Trap, Fou à Tuer**).
Un jeune homme s'installe dans la somptueuse demeure de son père, aujourd'hui décédé et qu'il n'a jamais connu. Dans un message posthume, celui-ci lui narre sa rencontre avec Dolores, une prêtresse vaudou qui, poétiquement, transfère les âmes des méchants dans des corps d'oiseaux et ressuscite les morts. Le père demande donc au fils de le ramener à la vie en venant le chercher dans le monde d'en bas, le monde des morts. Mais l'expérience ne se déroule pas tout à fait comme prévu...
La main, mentionnée dans le titre français, apparaît bien dans le film mais de façon totalement gratuite ; elle se contente de se balader dans les couloirs à la recherche de victimes, à la manière des sphères argentées de **Phantasm 1 et 2**.

***Netherworld**. USA. 1991. Réal.: David Schmoeller. Int.: Michael Bendetti, Denise Gentile, Robert Sampson... Dist.: CIC Vidéo.*



Une pécheresse crucifiée par un curé fou.

LE BAL DE L'HORREUR IV
Délivrez-nous du diable

Encore une série qui se prolonge inutilement. Le premier **Bal de l'Horreur**, en 1980, n'est qu'un sous-**Vendredi 13** ; le troisième, **The Last Kiss**, demeure inédit pour des motifs qualitatifs. Seul le tome 2, **Hello Mary Lou**, peut prétendre au titre de vrai film grâce à un sulfureux mélange de sexe, de séduction malsaine et de violence, ochestré par un cinéaste digne de ce nom, Bruce Pittman. Clay Borris, réalisateur de cet opus 4, ne lui arrive pas à la cheville.
Le psychopathe : le père Jonas, un prêtre intransigeant tuant à l'aide d'un crucifix tranchant les fornicateurs. Les "personnages" : deux couples niais composés d'une paire de machos genre bellâtres méditerranéens, d'une parfaite salope décolorée et d'une pucelle aimant les dessous affriolants. Le lieu de l'action : une maison de campagne isolée au fond des bois. La morale : pour survivre au démoniaque curé, mieux vaut être pur ! Les baiseurs ne font donc pas de vieux os. Sans doute commandité par l'action internationale contre le Sida, **Le Bal de l'Horreur IV** prône la chasteté. Comme Clay Borris, malgré quelques coquetteries de mise en scène, des images plutôt léchées et une volonté évidente d'installer une atmosphère, ne semble pas lui-même convaincu du pieux message, son dément mystique passe pour un énième descendant de Norman Bates dont il pique un moment l'idée de la perruque.

***Prom Night IV : Deliver Us from Evil**. Canada. 1991. Réal.: Clay Borris. Int.: Nikki de Boer, Alden Kane, Joy Tanner, James Carver... Dist.: Film Office.*





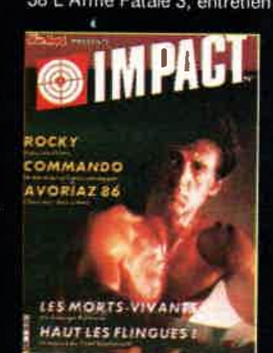


MAD MOVIES

23 La série des Dracula, entretien Tom Savini.
26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV, Avoriaz 1987.
46 King Kong (tous les films), Superman, entretien maquilleur.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
48 Evil Dead II, Les Maîtres de l'Univers, Creepshow II.
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B. U.S., Fulci...
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, Index des n° 23 à 49.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Near Dark, Maniac Cop, Festival du Rex, Dossier "zombies".
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste.
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, Cyborg.
57 The Blob, Fright Night II. Avoriaz 1989.
58 Entretien Cronenberg, Chucky, Dossier Carpenter.
59 Batman, Hellraiser II, Freddy (série TV), Cyborg.
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Abyss, les héros du Fantastique.
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les Super-héros (Hulk, Spiderman...).
62 Spécial effets spéciaux : Star Wars, Star Trek, Willow,etc...
63 Avoriaz 1990, Simetierre, Bride of Re-Animator.
64 Freddy, Basket Case II, Cabal, Dossier Frankenstein.
65 Total Recall, Les Tortues Ninja, Akira.
66 Gremlins II, Highlander II, Maniac Cop 2.
67 Robocop II, Dick Tracy (SPFX), Hardware.
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Cabal, Highlander II, L'Exorciste, La Suite.
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Darkside...
72 Les Feebles, Robocop 3, Freddy 6, Rocketeer.
73 Numéro spécial Terminator 2.
74 Evil Dead 3, Rocketeer, T2 : James Cameron, Freddy VI, Hook.
75 Avoriaz 92, La Famille Addams, Freddy 6.
76 Le Festin Nu, Hook : entretien Spielberg, Star Trek VI.

IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 Effets Spéciaux, John Badham, John Carpenter.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Day of the Dead.
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2.
10 Vamp, Man on Fire, Deauville 87.
11 Kubrick, Les Incorruptibles (De Palma), Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Lucio Fulci, Le "hard Gore", J. Chan.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford, Wes Craven.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III, Traci Lords.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, dossier Polar, Schwarzenegger.
20 Indiana Jones, Simetierre, entr. J. Carpenter, Punisher.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", Punisher.
24. Ciné-muscles: Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Entretien : R. Corman.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, Eff. Spéciaux.
27 Gremlins II, Jean-Claude Van Damme, Jackie Chan.
28 Robocop II, Dick Tracy, Gremlins II.
29 Total Recall (SPFX), Rocky V, Van Damme.
30 Avoriaz 91, Rocky V, Cabal, Les Tortues Ninja, Hong Kong.
31 Coups pour Coups, Highlander II, le retour du Western.
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2. Muscles.
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme...
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois.
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan.
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3.
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Black is Beautiful (4ème partie).
38 L'Arme Fatale 3, entretien Stallone, Batman 2. Arts Martiaux.





Le splendide poster (format 75 x 115 cm) spécial Avoriaz créé par Melki pour *Impact*. Avec les plus grands héros du Cinéma Fantastique. 40F.

216 pages sur les monstres les plus incroyables du cinéma. 800 photos, 1500 films. Tout en couleurs. Brochage de luxe cartonné. 250F.

DIVERS :

Poster Avoriaz. 40 F, port compris ☐

Ze Craignos Monsters. 250F, port compris ☐

Cochez la case et joignez votre réglement

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (Mad 1 à 22, 24, 25 et 28 : épuisés). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

MAD MOVIES 23 26 27 29 30 31 32
33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43
44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54
55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65
66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76

IMPACT
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24
25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38

NOM__________ **PRENOM**__________

ADRESSE____________________

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.

ZE MAD RU

LES NOUVELLES QUI TUENT

◆*M6* montre semble-t-il quelques réticences à diffuser le dernier clip de Mylène Farmer, *Beyond my Control*. D'après la chaîne Miss Libertine verserait trop dans la violence, le fantastique et... le libertin justement. Du coup, elle programmera bien le clip, mais seulement à partir de minuit, et plutôt bien après si possible. Tudieu, quelle hypocrisie ! Alors que depuis des mois *M6* nous propose un porno soft tous les dimanches après 22h 30 où il s'en passe pourtant bien d'autres. Enfin, moi je ne regarde jamais toutes ces horreurs, vous pensez bien, mais c'est mon gamin de 11 mois qui m'a raconté. C'est du propre !

◆ En revanche, cette même chaîne, qui prétend distinguer pour nous le bon goût du mauvais, en crevait littéralement de ne pas posséder son reality show bien à elle. Ouah, hé, pourquoi tous les autres et pas moi, d'abord ? Eh bien, voilà qui est fait avec cette perle de la culture que représente *Etat de Choc*, où l'on sait, encore mieux qu'ailleurs, flatter la curiosité malsaine des téléspectateurs. Donc si j'ai bien tout compris, la violence à l'écran c'est pas bien, mais la violence dans la vie réelle c'est super. Vous voyez comme c'est simple, Il suffisait de s'expliquer.



Ce soir à Etat de Choc : La Gueudro !

Rayon séquelles, de grands projets pour la rentrée. Eric Godeau témoigne :

THE TURTLES MEET THE FEEBLES

◆ L'Association Télé St Paul, déjà responsable des spots publicitaires vantant les mérites de la foi chrétienne (voir précédente Mad Rubrik) nous mijotait en loucedé une nouvelle campagne pour la Pentecôte dernière. A quoi on a échappé !
Jusqu'à ce qu'en dernière instance le CSA n'interdise purement et simplement l'opération. Pourquoi avoir autorisé la première campagne et interdit la seconde ? Mystère. Hé, les Cathos, à quand un pin's "Touche pas à mon Spot" ?

◆ Faute de pub pour les curés donc, qui nous faisait pourtant bien rire, voici que débarque celle vantant le nucléaire, on croit rêver. Remarquez, il y a bien des gugusses pour venir applaudir le 14 juillet les missiles qui leur tomberont bien un jour sur la figure, c'est du même tonneau.

◆ Attack of the Killer Potatoes ! La honte du siècle nous vient des U.S.A. où le vice-président Dan Quayle visitait une école à l'occasion de la journée de l'orthographe (jaloux de la dictée de Pivot, les Amerlocks ?). En clair, les autres jours, on écrit comme on peut, mais là, on fait attention. Donc, pédagogue en diable et un peu pour la frime (bonjour les caméras, vous me voyez bien ?), le bon Dan interroge un éléve sur l'orthographe du mot "pomme de terre", lequel lui calligraphie aussitôt au tableau un beau "potato".
Ah non, il faut ajouter un "e" rétorque l'homme politique, sans doute abusé par le fait que les patates (potatoes au pluriel) se rencontrent rarement à l'unité. Bref, silence gêné de l'assistance, et surtout du gamin qui, le dira-t-il plus tard, n'aurait jamais osé contredire un inculte aussi haut placé. Nous en France, on est moins con : il n'y a pas de vice-président !

◆ A propos de con, Arthur, ancien de *Fun Radio* et se présentant volontiers lui-même comme "l'animateur le plus con", connaît quelques difficultés avec son émission sur *TF1, Emission Impossible*. Un truc con, fait par un con, pour plaire aux cons, et ça ne marche pas, ça c'est con, alors ! A quand l'éviction impossible ?
On me signale qu'ayant épuisé mon quota du mot "con" pour cette rubrique, chaque con de plus me vaudra un gage. C'est vache !

◆ Qu'est-ce qu'il y a ce soir à la télé ? Rien ! Combien de fois l'avons-nous entendu, ce dialogue ? Rien d'étonnant dès lors que *La 5* (mais si, *La 5*, vous vous rappelez...) fasse parfois en prime time jusqu'à 0,2 ou 0,5% d'audience. Evidemment, ça ne représente pas grand chose, mais pour contempler un écran noir c'est encore beaucoup. Moi-même, j'avoue, certains soirs vers les 20 h 40, lorsque les autres chaînes spottent pub comme des folles, il m'arrive parfois de faire une petite halte sur le canal de *la 5*. C'est fou ce que ça repose ! Une friandise sans doute comparable à ces disques de silence que l'on peut s'offrir dans certains juke-boxes ou à ces bouffées d'air frais disponibles dans les distributeurs de certaines capitales particulièrement polluées. Tant il est vrai qu'après le bouton pour allumer un truc, la plus belle invention technologique reste quand même le bouton pour éteindre.

◆ Ah oui, vous pouvez rigoler, mais dès la rentrée, *Arte* s'installe en soirée sur les réseaux de *la 5* en question. On va voir s'ils font 0,5%, eux !

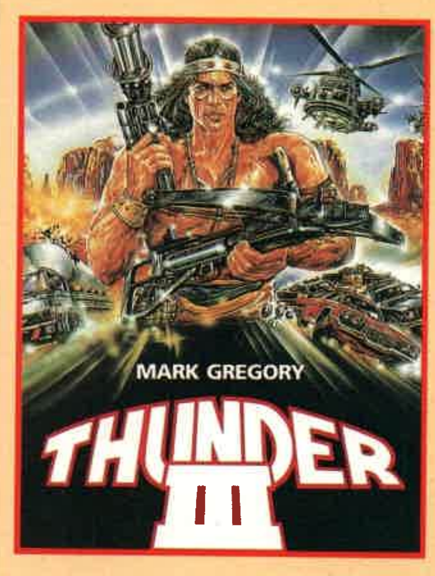
◆ André Halimi n'en finit plus de réclamer des droits de réponse à *Télérama*, que ça en tourne au gag. Lequel *Télérama*, sous la plume alerte d'Alain Rémond (rubrique *Mon Œil*, une des meilleures de l'hebdo) jugeait perfidement sa manière de concevoir le montage de ses émissions *Profession Comique*. Nous-mêmes, dans *Mad Rubrik*, avions déjà fustigé la technique de ce personnage relevant davantage du charcutage que de l'oeuvre d'art. On comprend mal la fureur de l'intéressé dans la mesure où Halimi, de notoriété publique, pratique ce genre de montage depuis plusieurs années. C'est curieux comme les gens détestent les vérités et surtout le fait qu'on les qualifie de ce qu'ils sont réellement. Ne traitez surtout pas un ouvrier d'ouvrier, un homme de droite d'homme de droite, un nanti de nanti (surtout si c'est un nanti sémite, dirait Desproges...), un bourgeois de bourgeois, etc... Et ne dites pas non plus à un Noir qu'il est Noir, ça friserait l'injure. Black, si vous voulez, et encore faites attention, car là ça évolue très vite (nègre → Noir → Black → Homme de couleur, et quoi d'autre demain ?)
S'il n'y a pas d'arrière-pensée, pourquoi prendre tant de précautions ? Du coup, un sourd devient donc un mal-entendant, un nain devient une personne de petite taille (bientôt, "petite" sera sûrement de trop). Quant à moi, ne me traitez pas d'éditeur ou j'arrête d'éditer.

◆ A propos d'Halimi, son homonyme, le boxeur, (Alphonse... dans le brouillard) vient de pondre deux histoires destinées au cinéma et relatant sa carrière de champion. Evidemment avec lui les droits de réponse (droites de réponse ?) devraient poser moins de problèmes. J'en ai peut-être déjà trop dit. Bye bye, les potes.

Jean-Pierre PUTTERS



LA VIDEO EN FOLIE

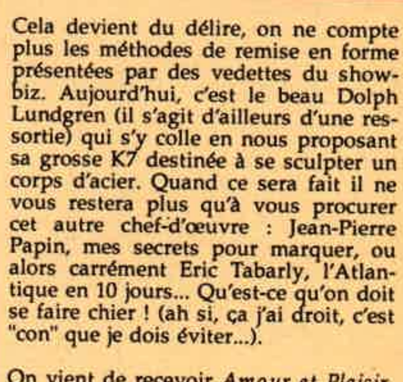


Mark Gregory, dont on était sans nouvelles depuis les deux épisodes des **Guerriers du Bronx**, revient dans la série des **Thunder**. Le voici déjà dans **Thunder III**, où il se mêle de pourchasser ceux qui dévastèrent son village indien. Il ne lui manque plus qu'un lance-pierre, une machette et le dernier Marguerite Duras pour venir terrasser le monde. A la réalisation, Fabrizio de Angeliis se cache toujours derrière le pseudo de Harry Ludman. Comme on le comprend ! Z, mais bon...

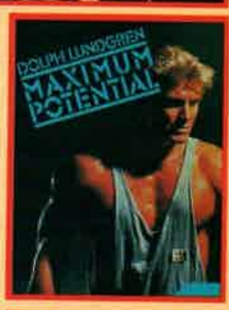
Jaquette flamboyante pour cette version érotique visant à prouver que le fameux Robin n'était pas de bois. Mais l'astuce consiste surtout à réactualiser le film qui, le croirait-on, date quand même de 1968. Ultra-fauché, on y voit quatre ou cinq compagnons de Robin lutiner les jouvencelles de passage et se colleter avec trois gars déguisés en soldats du tyran. Au niveau de l'érotisme, ça reste très chaste encore qu'assez rigolard.



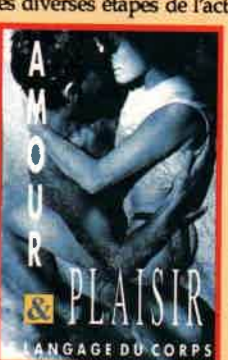
Voici une collection qui ravira les amateurs. *Sextonic* que ça s'appelle. Cela commence par l'Epanouissement Masculin, puis on trouve l'Epanouissement Féminin, et enfin, le panard velu : l'Epanouissement du Couple. Pour l'épanouissement de votre caniche nain, rien n'est prévu pour l'instant. On apprend notamment qu'il faut bien trois à six semaines de pratiques régulières pour découvrir le chemin de l'extase. Vous faites ce que vous voulez, mais moi je commence tout de suite. Ah oui, vas-y, tu la sens, là... Bon d'accord, je finis d'abord la rubrique. Vous apprendrez bientôt à communiquer par le sexe, nous prévient la K7. Et c'est vrai que ça pourrait supprimer les langues... enfin, je veux dire...
Mine de rien, c'est réalisé par Francis Leroi, un spécialiste de l'érotisme français, quand il n'obtient pas le Prix Spécial du Suspense à Avoriaz 83 pour son **Démon dans l'Ile**.



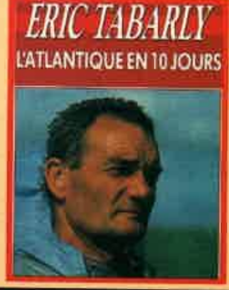
Cela devient du délire, on ne compte plus les méthodes de remise en forme présentées par des vedettes du show-biz. Aujourd'hui, c'est le beau Dolph Lundgren (il s'agit d'ailleurs d'une ressortie) qui s'y colle en nous proposant sa grosse K7 destinée à se sculpter un corps d'acier. Quand ce sera fait il ne vous restera plus qu'à vous procurer cet autre chef-d'œuvre : Jean-Pierre Papin, mes secrets pour marquer, ou alors carrément Eric Tabarly, l'Atlantique en 10 jours... Qu'est-ce qu'on doit se faire chier ! (ah si, ça j'ai droit, c'est "con" que je dois éviter...).

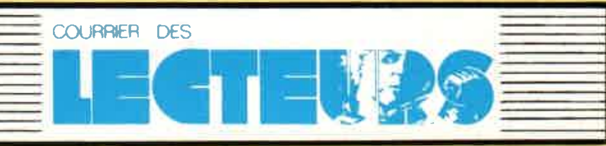


On vient de recevoir *Amour et Plaisir*, c'est assez dire si on a du mal à le boucler ce numéro, présenté par le Dr. Gilbert Tordjman, sexologue averti et habitué de tous les débats sur le sujet. Image à l'appui, on passe donc en revue les diverses étapes de l'acte (notons les caresses avec une plume qui raviraient Tony Sinclair) appuyées de quelques conseils imparables, du style : pour les hommes fatigués, adoptez la position latérale. Ceci dit y'a pas de longueurs (enfin...) et c'est très beau.











Christelle Jugé, Les Mureaux

Tout d'abord, salut à l'équipe de *Mad* qui réalise un travail tout à fait remarquable. Je ne m'étendrais pas sur les compliments, sinon, vous allez me croire.
Mais j'aimerais vous parler de qui est, à mon avis, un petit chef d'œuvre du macabre. Vous l'avez reconnue, c'est **La Famille Addams**, bien sûr ! D'aucuns décriaient ce produit tout droit issu du mercantilisme débridé des Américains, allez savoir ; quant à moi, j'ai adoré cet humour noir et délirant dont fait preuve Barry Sonnenfeld. Il a su, je crois, mieux que personne, réaliser un belle petite satire du rêve américain, et illustrer l'utopie la plus parfaite de leur mentalité pas très nette. Et puis comment ne pas se montrer "émue" par cette sordide famille qui cultive avec autant de talent la passion du morbide ?
Amour, argent, bonheur, enfants, tout y est parfaitement caricaturé. Et comment aussi ne pas envier ces petits êtres cruels et innocents que sont Pugley et Mercredi qui, eux, ont le droit, et même sont encouragés à s'électrocuter ou se couper en morceaux sous l'œil attendri de leur mère ? Le rêve, quoi ! C'est tout une atmosphère délicieusement ténébreuse qui nous engloutit jusqu'au cou. Et encore un grand bravo aux acteurs époustouflants. Une fidèle lectrice.
Question, que faites-vous des lettres que vous recevez, une fois (ou non) publiées ?

Je vais sûrement te décevoir, mais figure-toi que, vu leur nombre, nous ne les gardons pas. Exceptées celles de nos divers questionnaires, sur lesquelles nous nous penchons encore quelquefois. Bon, allez d'accord, disons que je garde la tienne au chaud, ça va comme ça ? J.P.P.

Cyril Métivier, Tiercé

Cela fait quatre ans que je lis votre magazine et je ne m'en lasse pas. Merci pour vos reportages toujours aussi intéressants et votre mise en page permettant une lecture agréable.
J'aimerais aussi défendre **Hook** traité parfois, même dans vos pages, de navet généré par un papy gâteux. En fait, Spieberg ne s'est pas contenté de tourner un remake du dessin animé de 1953, mais a conçu une suite surprenante, ambitieuse et visuellement très riche. Dustin Hoffman et Robin Williams sont étonnants dans les rôles d'un Crochet haineux et d'un Peter Pan amnésique. Les décors sont époustouflants, les costumes magnifiques et les effets spéciaux particulièrement réussis. Bref, pour moi, **Hook** a tout du chef-d'œuvre.
A présent, un message pour les "Simpson-maniacs". Je vends un magnifique pin's Bart Simpson (attention, série limitée à 1000 pin's...) (*ah oui, quand même !*) pour la modique somme de 20F. Je fais également des réductions pour les commandes par groupe, à partir de trois personnes (*les couples, vous avez intérêt à vous réunir, alors...*), plus des lots à prix très très réduits pour ceux qui voudraient se faire de l'argent en vendant quelques uns de ces pin's. Par exemple, pour 50 pin's achetés, entre 400 et 1000 F de bénéfice net.
Dis-donc coco, ça ressemblerait pas à une annonce commerciale, ton truc ? Bon allez, on passe quand même ton adresse : Cyril Métivier, 9, rue des Mimosas, 49125 Tiercé.

Patrick Moreau, Dijon

J'en ai plus qu'assez de voir Stephen King partout. En littérature fantastique, on a la désagréable impression qu'il n'y a que lui ! Et si il faut reconnaître que certains de ses livres sont excellents, il n'en est pas de même pour toute son œuvre.
Il manque généralement un grain de folie à ses histoires. De plus, les millions de dollars que lui rapportent ses ventes ont un peu ramolli sa verve caustique, pourtant indispensable à nos yeux.
Et là où pèche le King, Graham Masterton s'en tire avec panache. Cet écrivain mériterait vraiment d'être beaucoup plus connu. Ses œuvres majeures sont *Le Portrait du Mal*, *Le Miroir de Satan* et *Transe de Mort* (tout un programme !). Ses histoires délirantes, originales et génialement écrites sont des sommets du genre.
Les scénaristes, plutôt que d'adapter au cinéma chaque nouvelle du King, dans l'unique but de se faire de l'argent grâce à son nom, feraient bien de voir plus loin que leur propre confort. Je ne fais qu'uriner dans une viole (*mon Dieu, quelle idée !*), car c'est justement le côté aseptisé de King qui en fait un des plus gros vendeurs de romans au monde.
C'est dommage, car avec Masterton, on découvre ce que c'est d'avoir vraiment peur en tournant de vulgaires pages imprimées !

Et tu oublies l'essentiel, The Manitou *(et sa suite...) devenu sur nos écrans* **Le Faiseur d'Epouvante**. *J.P.P.*

Angelino, Boulogne S/ Mer

Je vous écris, non pas pour vous congratuler, ce que vous méritez d'ailleurs, car vous demeurez la seule vraie revue du fantastique, mais pour soulever un point précis. Comment expliquez-vous la date tardive de parution du précédent numéro ? Je n'ai pu me le procurer que le 18 mai dans mon point de vente habituel. Est-ce vous qui gérez cet (insoutenable) délai ? Un lecteur assidu.

Nous paraissons sensiblement vers le 4 ou 5 des mois impairs, mais il peut se faire que l'actualité nous contraigne à différer cette date. Par ailleurs les nombreux jours fériés du mois de mai augmentent le retard à tous les postes (photogravure, impression, distribution. J.P.P.

Chantal Amine, Villeurbanne

J'écris pour faire quelques remarques à propos de *Mad Movies*, que j'adore, mais j'ai l'impression que sa forme évolue actuellement au détriment du fond. C'est peut-être dans l'optique de le rendre plus dynamique, donc plus attractif pour les jeunes, mais le texte (écrit hyper petit) se retrouve noyé par les grandes photos d'exclusivité et le trop plein de couleurs. Cela devient pénible à lire. On dirait que le flot de nouveautés sur la forme compense le vide des sujets originaux. Les anciens *Mad* n'étaient pourtant pas mal avec des dossiers pas forcément liés à l'actualité : des analyses de films-culte, des conseils pour tourner des films amateurs (maquillages, trucages...), des articles sur des thèmes ou des réalisateurs avec filmographie analysée. Peut-être faudrait-il repuiser là-dedans. Peut-être que ce serait déjà plus intéressant que toutes ces pages et ces pages sur les sorties vidéo de films que vous trouvez nuls et qu'on ne regardera jamais. Maintenant, quand j'achète *Mad*, ce qui me motive en premier pour le lire intégralement, c'est inconsciemment la volonté de rentabiliser mon investissement.
Je m'excuse de toujours faire référence aux vieux *Mad*, mais bien que la forme péchait parfois, on vous sentait réellement passionnés et motivés par ce que vous écriviez. Nous les lisions d'une traite sans sauter une page, rien à jeter. Maintenant, on dirait que vous faites seulement votre boulot de salariés, vous présentez l'actualité, vous la critiquez et les seules pages où on vous sent un peu concernés sont celles qui évoquent les coulisses de la rédaction et non plus le fantastique.
En tout cas, j'espère que cela n'est qu'une impression parce que *Mad Movies* reste vraiment le seul magazine que j'adore.

Il y a toujours chez l'homme, et chez la femme aussi, apparemment, une propension irraisonnée à se pencher sur son propre passé. J'y sacrifie lorsque je me replonge dans mes vieux Chats Sauvages, Chaussettes Noires et autres Elvis. Même chose pour l'acquisition de certaines vidéos : **La Valse du Gorille** *et* **Ces Dames Préfèrent le Mambo**, *récemment (oui, je sais, j'ai un peu honte !). Finalement, après re-vision, il s'agit de mauvais films des années 60 ne valant guère mieux que les mauvais films des années quatre-vingts, mais avec la nostalgie en prime.*
Et puis rassure-toi, presque personne ne lit intégralement les revues qu'il achète. On feuillette et on choisit ses articles, comme tout le monde. Mad Movies *n'y échappe certes pas. J.P.P.*

B.S. de Montpellier

Mad numéro 77.
Constat : y'a comme un malaise.
Batman 1 a été unanimement déclaré nul, on retrouve Batman en couverture, pourquoi ?
Les Notules Lunaires, que pour ma part je ne lis plus : quel intérêt à s'informer sur des navets ?
Griffes du Cinéphage : les films y figurant relèvent-ils de la revue ? (*oui !*)
L'Evénement du Jedi : ???
Batman, le Retour : mea culpa de Tim Burton ? Un peu facile, non ?
Universal Soldier : j'ai passé l'âge (*nous, non !*).
Nemesis : je vous cite "encore une cyborg-story"...
Young Indiana Jones : sans commentaires (*ah bon !*).
Le Cobaye : enfin six pages un peu intéressantes (*t'as raison, on a bien fait de rester, alors...*).
FreeJack : la photo page 41 en dit plus long que l'article.
Mutronics : je laisse le bénéfice du doute (*gare au laxisme !*).
TimeBomb : encore et toujours de l'explosion.
Confessions d'un Barjo : bénéfice du doute (*fais gaffe, tu te relâches, là*).
Twin Peaks : personnellement j'ai abandonné au 3ème épisode (*ça lui a sûrement fait beaucoup de peine, mais est-ce bien un critère ?*).
New Vidéo : que des séries Z of course, vive la nullité.
Pub *Mad Movies* : ça a l'air bien, mais je ne l'ai pas vu au ciné (province !).
Courrier des lecteurs : cimetière des lecteurs. Polémiques à chier (*c'est pourquoi tu as choisi de ne pas en faire, c'est loin d'être con !*).
Ze Mad Rubrik : à chier. (*essaie avec Moltonel, pour voir !*).
Conclusion :
J'achète *Mad Movies* depuis le n° 25, en toute confiance, sans regarder. Cela fait quelques numéros que je feuillette distraitement. Pour le 78, avant de dépenser 20F, je compte feuilleter avant. A bon entendeur...

C'est pourquoi, nous publions ta lettre, pour t'obliger à l'acheter, justement. Mise à part la vidéo, où notre démarche consiste à chroniquer des productions inédites ou peu connues, plutôt que celles dont nous parlions quelque six mois auparavant lors de leur sortie en salles ; à part cette vidéo, donc, j'ai l'impression que tu critiques davantage nos sujets que notre manière de les traiter. Or, nous devons bien tenir compte de l'actualité, qu'elle te plaise ou non. Plutôt que de dresser un constat morbide de ce qui te déplaît, à savoir 62 pages sur 68, si j'ai bien compté, mieux vaudrait nous faire partager ta conception de la revue idéale. Disons que cela nous aiderait davantage. Quant à ce parti-pris de l'anonymat, c'est pour le cas où nous ne serions pas capables de recevoir des critiques défavorables sans nous fâcher, je suppose. Des fois que l'envie nous prendrait d'agripper le premier train pour Montpellier, sans doute ! Encore un effort, la tolérance... J.P.P.

Sylvie Ramassamy, Pointe-à-Pitre

J'ai 21 ans et je suis étonnée d'être toujours fidèle à *Mad Movies*. C'est sans doute dû à l'originalité à et à la simplicité du magazine lui-même.
Je dois surtout avouer un faible pour *Les Notules Lunaires* et *Ze Mad Rubrik*. J'ai eu la bonne idée de montrer M.M. à ma classe (je suis en BTS), et bon nombre de mes amis on été surpris, ainsi que le prof de communication, mais à vrai dire, ils ont beaucoup apprécié le magazine. Je crois cependant qu'on me prend désormais pour une excentrique.
J'espère que vous ne changerez pas de formule et resterez bimestriels. Je vous envoie un rayon de soleil de Guadeloupe et souhaite longue vie à *Mad Movies*.



Dessin : envoi de Dinh

Pierre-Yves Le Dirach, Ploermel

C'est la première fois que je t'écris, je suis vachement intimidé. Bon, alors first : merci à *Mad* d'exister. Merci pour ce ton caustique, pour ces interventions désopilantes dans les petites annonces, pour... enfin, merci pour tout. Second : j'aimerais vous soumettre un petit délire que nous nous étions faits avec quelques potes au collège. On a appelé ça "l'école du cinéphile". Accrochez-vous, ça démarre :
La rentrée : **L'Eternel Retour.**
La prof au tableau : **Elle Cause Plus, Elle Flingue.**
Les élèves au tableau : **Les Enfants du Silence.**
Le bulletin scolaire : **Le Salaire de la Peur.**
L'élève, le dirlo, le prof : **Le bon, la Brute et le Truand.**
Le dirlo, le censeur, le prof : **Trois Hommes à Abattre.**
Le réglement intérieur : **Les Dix Commandements.**
La sortie : **La Grande Evasion.**
Bref, c'était mignon, mais je me suis demandé s'il n'y avait pas moyen d'adapter tout ça à la sauce *Mad Movies*. Je suis sûr que les lecteurs qui vont à l'école (si, si, y'en a !) apprécieront.
Exemple :
Le bureau du dirlo : **House III.**
Les élèves au tableau : **Le Silence des Agneaux.**
L'interro orale : **Why Me ?**
L'arrivée du dirlo : **Le Retour de Godzilla.**
La sortie : **Miracle sur la Huitième Rue.**
Le dirlo, la prof, le censeur : **La Famille Addams...**
Pas mal, non ? Dernier point, je désire tous les renseignements possibles sur les masques en latex et le maquillage ainsi que les FX simples. Merci d'avance. Pierre-Yves Le Dirach, 2, avenue Lamartine, 56800 Ploermel.

Bien. Alors pour toi c'est l'abonnement à vie où je rapporte tout à ton dirlo. Avec les pièces accablantes dont je dispose, c'est une offre que tu ne peux refuser. Oui, je sais, c'est dur, mais faut bien vivre, hein... J.P.P.

Thierry Ferrières, Paris

Non, ce n'est pas une photo choc d'une scène d'émeute de collégiennes excitées à la vue d'une superstar. Cela nous ramène un jeudi matin où ma femme m'avait une fois de plus piqué mon *Mad Movies* en prétextant qu'on avait certes mieux à faire. "C'est vrai, allons déjeuner", lui dis-je en gardant mon *Mad* sous le bras. Soudain, des cris retentirent à nos oreilles. Quelle fut ma joie et ma satisfaction, en ouvrant la fenêtre, de voir des enfants crier, gesticuler dans tous les sens. Cet élan fut provoqué par la venue de Freddy. Il venait leur faire une distribution gratuite de bonbons... empoisonnés, bien sûr.



Hélène Morel, Rouen

J'aimerais vous donner mon sentiment sur **Twin Peaks**, le film.
En premier lieu, disons que la série m'a fréquemment impressionnée, tant au niveau de l'intrigue extrêmement bien ficelée quoiqu'on en dise, qu'à celui du jeu des acteurs, ou à celui des réalisations.
En fait, je n'allais pas voir le film pour trouver quelques explications au meurtre - mais en est-ce vraiment un ? - de Laura Palmer et à tout ce qui l'entourait. On pouvait aisément sentir que dans nombres d'épisodes l'imagination débordante et délirante de Lynch "se retenait", qu'il n'allait pas au bout de ses idées, de ses folies. Ainsi, dans ce film, il a pu déverser ce trop-plein de créativité, ce qui en fait une oeuvre très personnelle au même titre qu'**Eraserhead.**
Alors, vous attendiez des explications ? Pourquoi pas... Vous aviez quelques clés intéressantes pour la suite, tout de même. Vous parlez vous-mêmes dans l'article du n° 77 de Teresa Banks et de ses liens avec Leland Palmer, c'est un fait, mais dont l'intérêt pour le feuilleton reste encore à démontrer... En ce qui concerne le personnage - certes capital - de Leland, il est sans doute plus marquant pour la suite de retenir que Laura avait compris que son père était possédé par l'esprit de Jack, ce tueur hirsute venant sans doute pour éliminer les Elus du monde des Esprits ; et les attitudes que vous trouviez bizarres sont à mettre à cet actif. En passant, lorsqu'il inspecte scrupuleusement les mains de sa fille, n'y cherche-t-il pas plutôt la bague ?
Ce qui reste essentiel, et dont vous n'avez guère parlé, c'est la "double existence" de Dale Cooper, celle du monde des Humains et celle du monde des Esprits, ce qui explique pourquoi Dale "connaît" Laura et sait qu'elle va mourir. Ce qui explique aussi avec quelle ferveur il s'attaquera à cette enquête, non peut-être pour savoir qui a tué Laura - à la limite, on s'en fout -, mais plutôt pour en "savoir plus" sur le monde DES Esprits, qu'il arpente pourtant déjà en rêves.
Parlons-en justement de ce fameux monde des Esprits, puisque nous y sommes. Quand on regarde bien la tracé sinueux que forme le sol de cette pièce tendue de rideaux rouges, on ne peut s'empêcher de penser à certaines cathédrales (comme celle d'Amiens) dont le sol, jonché de tels tracés, représente symboliquement le parcours initiatique que devait emprunter chaque moine au Moyen Age.
Et puis c'est vrai, Lynch n'explique pas tout. Il n'explique pas l'existence du nain, ni la fonction réelle de la bague - la fusion avec les Esprits ? -, ni les motivations de la femme à la bûche qui en sait beaucoup, ni... sur beaucoup de choses, bien sûr. Le tout est de savoir si c'était réellement le dessein de Lynch de tout expliquer. Je n'en suis pas sûre. Et c'est justement pour cette raison que Lynch dérange ; son œuvre n'est ni logique ni rationnelle. Horreur pure, dites-vous, au sujet du dernier quart d'heure !? Et d'ajouter la comparaison avec l'univers malsain de **Massacre à la Tronçonneuse...** Là, je ne peux vous suivre ! Comment pouvez-vous comparer sans vergogne l'univers malsain et glauque du film de Hooper avec la folle pure de celui de Lynch ? Je vous cite : *"soudain, ce qui n'était que putride devient malsain, vomitif"*. Euh, c'est tout ? J'ai trouvé qu'au contraire Lynch avait su faire de cette scène, une séquence à la violence soutenue à des années-lumière de Hooper..
J'ai admiré ce film où se mêlent à la fois la beauté sulfureuse de Laura, celle froide de Cooper, et les yeux fous et pourtant éperdus d'amour de Leland pour sa fille et la vie d'une contrée qui semble enveloppée d'un manteau de désespoir. Tout s'imbrique et nous fait pénétrer au plus profond de nous-même, à savoir notre angoisse et la fascination de notre propre mort.



Le tag : nouveau fléau cosmique. Par GIL, envoyé spacial.

Jean-Philippe Billard, Chevagnes

Devant votre indifférence affichée envers le palmarès du festival d'Avoriaz, j'ai imaginé l'évolution possible de cette manifestation en pleine mutation à travers les prochaines décennies.
Festival d'Avoriaz 1993 (croca coa et Talacam ? : partenaires officiels).
Palmarès : Grand Prix du Fantastique : **Liberté du cinéma Bosniaque Libéré** (Bosnie - CEI). Prix Spécial du Jury : **Péril en l'Europe** (film Maestritchien). Prix de la Critique, Prix des F.X. et Prix du Public : **Terminator III, Le retour du Dernier Jugement** (donné favori dans M.M. n° 81). Prix Spécial de la Femme du Président du Jury : **Allo Maman, Ici Bébé qui a Encore Raté l'Avion** (USA - Japon).
Festival of Avoriaz 2003 (diffusion télévisée en direct par satellite en G.E.U. - Grande Europe Unifiée).
Winners : Sledge Gold Prize : **Ripley, Bishop & Newt** (G.E.U.). F.X. Special Prize : **The Last War of the Gulf** (USAorientale (ex-Koweit). Public Special Prize : **Resistance** (Danemark).
Bruxelles 2013. Grand référendum pour statuer sur l'avenir du Festival du Film Fantastique. On rappelle qu'aucune chute n'ayant été observée depuis six ans en G.E.U., la station Avoriaz a dû fermer et le Festival est provisoirement suspendu.
Gallia - an de grâce 2053 - Festival du Ciné Virtuel Fantastique, financé par IBM Society.
Megacyberspace Film : **Zone Libre** (Giga Germanie). Megasimstims F.X. : **Neurotrip en Mémoire Morte** (Giga Japonie). Prix Spécial des Clones Votants : **Matrice, Transfert de Données** (URSS).
Je vous remercie enfin pour le dernier numéro, très beau, qui m'a donné envie d'aller voir **Twin Peaks**, un film complètement dingue, malsain, envoûtant. Un film culte sans doute, dont on n'a pas fini d'entendre parler. Gros bisous à Sue Perouit. Un lecteur abonné heureux.

Michel-Jacques Son, Dole

J'aimerais répondre à ce cher et tendre Philippe, qui dans le n° 77, se permet de comparer Peter Jackson à Max Pecas. Voyons, Philippe, tu le surestimes. Jackson filme comme un gamin tenant pour la première fois une caméra et c'est ce qui fait son charme. Tout comme il existe le hard et le hard crad en matière de X, Peter Jakson fait oublier tous ces films propres sur eux et victimes de la censure américaine. Atchao bonsoir !

Spécial "J'ai rien compris" !

Stéphane Thieulard, L'Aigle

Je suis un lecteur de votre journal, et dans votre rubrique *Editorial*, il y a des films qui m'intéresseraient. J'aimerais savoir s'ils sont en vente et comment se les procurer, et où. Dans l'attente d'une réponse de votre part, je vous remercie d'avance.

Nous aussi, mon petit Stéphane...

Danièle Mètre, Grenoble

Il n'y a pas un autre magazine aussi nul que le vôtre, monsieur Jean-Pierre Pute. Vous écrivez pour rien dire connard.

Mine de rien, sous des dehors immédiatement vulgaires, on discerne là-dedans une certaine gratuité surréaliste qui ne manque pas tout à fait de charme, je trouve. J.P.P.

Eric Phiathep, Lempdes

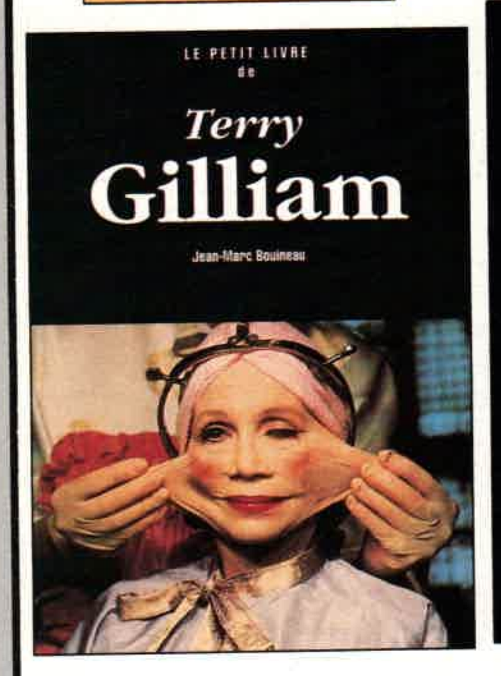
Hello *Mad*, si tu peux m'envoyer un de tes pin's ça me ferait plaisir plus quelques cassettes. J'y passe la semaine à lire toutes tes annonces, mais je n'ai jamais eu l'impression que tu ne fais rien (*ah bon ! c'est bien possible, je ne me rends pas compte, là...*). Mes salutations à toute l'équipe.

De même, mon vieux, et merci pour tout...

MAD'GAZINE

par Didier ALLOUCH

SANG D'ENCRE



LE PETIT LIVRE DE TERRY GILLIAM
Jean-Marc Bouineau
SpartOrange

Après son petit livre remarquablement illustré sur Kubrick, Jean-Marc Bouineau récidive et fait même mieux en consacrant le second tome de la série à Terry Gilliam. Cette fois Bouineau bénéficie de l'aide de l'ex-Monty Python et offre donc une interview fleuve qui éclaire véritablement l'œuvre du réalisateur et donne une valeur de véritable document à ce petit bouquin. Comme en plus, il bénéficie toujours d'une étonnante iconographie, on se demande ce que vous attendez pour vous précipiter chez votre libraire.

LES AVENTURES D'UN HOMME INVISIBLE
Harry F. Saint
J'ai lu

Suite à la sortie très prochaine du film, *J'ai lu* à la bonne idée de publier le bouquin dont s'est inspiré John Carpenter. Un gros pavé de près 600 pages, raconté à la première personne par Nick Halloway, le pauvre analyste financier invisible poursuivi par une impitoyable organisation gouvernementale. Bien sûr, le destin étrange de ce personnage a bien plus le temps d'être détailler en 600 pages qu'en 1 h 40 de film, et Saint arrive dès le départ à faire ce que Carpenter ne réussit jamais dans le film : rendre le personnage humain, sympathique ou pathéthique, nous faire ressentir quelque chose pour lui. C'est pour cela que l'on ne peut plus décoller de ce livre fascinant dès la lecture des premières pages.

JEUX VIDEO

SUPER R TYPE
Super Nintendo

Version 16 bits du classique de *Nintendo*, ce **Super R Type** s'inscrit dans la lignée des jeux haut de gamme bénéficiant du surplus de puissance de la console. Graphisme magnifique, maniabilité presque intégrale et surtout complexité accrue. Un des plus beaux jeux de tir disponibles sur le marché.

MARBLE MADNESS
Gameboy

Arrivée en *Gameboy* du jeu qui rend fou. La boule qui rend marteau n'a pas fini d'envoyer à l'asile les possesseurs de la console de poche. Le but du jeu, pour ceux qui ne connaissent pas encore, est de faire rouler une boule d'un point de départ à un point d'arrivée, ce qui a l'air simple comme ça, alors qu'en fait c'est très dur (*Rallouch est un gros nul. Moi j'y suis arrivé fastoche. Signé Guignebert*). Un petit regret, toujours le même sur *Gameboy* : la visibilité. Mais le jeu est si passionnant qu'on fait un effort.

THE HELLRAISER CHRONICLES
Stephen Jones
Titan Books

Comme il l'avait fait précédemment sur **Cabal**, Stephen Jones propose, à l'occasion de la sortie anglo-saxonne de **Hellraiser 3**, un superbe livre d'images qui passe en revue la trilogie des **Hellraiser**. Préfacé par Clive Barker himself, *The Hellraiser Chronicles* est composé comme un véritable livre d'art : chacun des personnages des trois films bénéficie d'une photo double page et le commentaire donne dans le sobre en reproduisant les dialogues marquants du film. Un bel ouvrage copieusement illustré de splendides photos et agrémenté de dessins et d'extraits du story-board inédit (dont des séquences non tournées). Et si cela ne vous suffit pas pour vous faire saliver, sachez que vous y découvrirez en exclusivité les nouveaux Cénobites créés pour le troisième épisode.



DISQUES



LE FESTIN NU
Howard Shore/Ornette Coleman
Milan

La musique du **Festin Nu** résulte d'un mariage à priori antinomique entre les mélodies sombres et harmonieuses de Howard Shore et le jazz déjanté de Ornette Coleman. Curieusement, cette union étrange marche plutôt bien et donne un disque pour lequel on n'éprouve pas forcément un coup de foudre à la première écoute, mais dont on devient complètement accro dès la seconde, un peu comme les héros de Burroughs à leur poudre d'insecte. Mais, rassurez-vous, la BO du **Festin Nu** n'est qu'une drogue douce.



BASIC INSTINCT
Jerry Goldsmith
Varèse

En composant la musique du thriller sexy et sanglant de Paul Verhoeven, Goldsmith a écrit à la fois un hommage et un pied de nez au style "herrmannien", fortement imité ces temps-ci. Un hommage car Goldsmith crée une atmosphère très proche de celle que Bernard Herrmann installait dans les films de Hitchcock, en utilisant les mêmes ruptures de rythme et les mêmes crescendos soudains pour souligner un effet de mise en scène. Un pied de nez, car Goldsmith utilise toutes sortes d'instruments là où Herrmann se contentait des violons, car il ne respecte aucune régle "herrmannienne" en matière de durée des morceaux prolongeant à souhait des titres qui auraient été depuis longtemps coupés par le maître et vice-versa. La musique de **Basic Instinct** n'est heureusement pas qu'un excellent exercice de style. Elle a sa propre existence et s'inscrit d'emblée parmi les toutes meilleures compositions de Jerry Goldsmith.

Entretien ANGELO BADALAMENTI



Il n'y a pas de grands cinéastes sans grand compositeur. On se souvient de "couples" célèbres tel Hitchcock et Hermann, De Palma et Donaggio, Cecil B. De Mille et Miklos Rosza ou encore Spielberg et Williams. David Lynch et Angelo Badalamenti fonctionnent de la même façon. Explications du musicien.

L'envie de devenir compositeur de musique de films vous est venue comment ?

Quand j'étais gosse et que j'allais au cinéma, j'étais toujours impressionné par les musiques de films grandioses que l'on entendait dans des films comme **Les 10 Commandements** ou **La Tunique**. Elles me donnaient la chair de poule. Cela m'a poussé à m'intéresser à la musique et, très tôt, j'ai commencé à composer. Par la suite, je me suis intéressé au jazz et à la musique classique, mais je crois qu'au fond de moi, le but ultime a toujours été de composer des musiques de films.

Peut-on définir le style Badalamenti ?

Beaucoup de gens ont essayé, mais c'est très difficile. Quand je travaille sur un film qui a un certain style, je m'adapte à celui-ci tout en conservant ma propre personnalité. Par exemple, quand j'ai travaillé sur la BO de **Cousins**, qui est un film très romantique, j'ai évidemment créé de grandes mélodies romantique. Mais, en même temps, cette musique joue sur l'anti-mélodique. Cela m'a permis de décentrer un peu ce *score*, de me détacher de ces musiques trop mœlleuses et trop savoneuses que l'on compose d'ordinaire pour ce genre de film. En d'autres termes, qui ne me sont pas faciles à trouver - j'ai plus d'aisance à trouver mes notes que mes mots ! - si vous voulez vraiment une définition de mon style, je dirais que c'est la recherche d'une beauté qui aurait toujours un coté doux-amer.

Croyez-vous que c'est la raison pour laquelle vous vous entendez si bien avec David Lynch ?

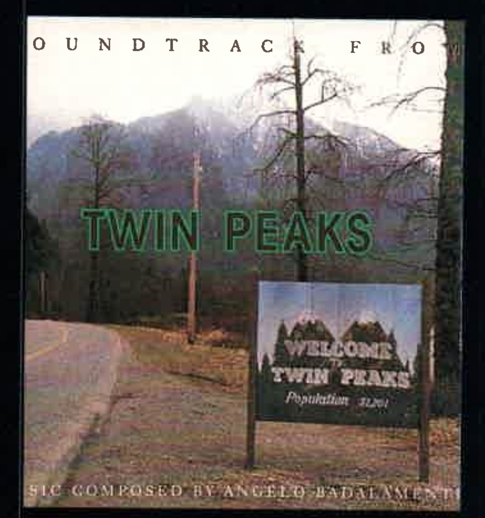
On s'entend bien parce que la communication existe entre nous. Mais c'est vrai que cette recherche de beauté sombre nous est commune. David aime les mélodies du moment qu'elles sont baignées dans les ténèbres. De plus, son style d'écriture est très certainement comparable au mien.

La rencontre avec David Lynch semble avoir été déterminante pour vous ?

Rencontrer David a tout changé pour moi. Cela s'est passé sur le tournage de **Blue Velvet**. J'y étais en tant que coach d'Isabella Rossellini pour les scènes chantées. On a discuté et une chose en amenant une autre, il m'a demandé d'écrire une chanson pour le film. C'est ainsi que j'ai écrit "Mysteries of Love" qui est chantée par Julee Cruise dans le film. Cette chanson fait partie de ces trucs magiques qui arrivent parfois. Elle n'a ni forme, ni style définis, mais elle marche parvient à posséder sa propre beauté. Elle a beaucoup plu à David et il m'a demandé d'écrire toute la musique du film. Ce n'était pas ma première musique de film mais c'était la première fois que j'obtenais un tel succès critique. Depuis, le téléphone n'a pas arrêté de sonner. Depuis la musique de **Blue Velvet**, j'étais sur tout ce qu'a fait David Lynch, ses deux autres films bien sûr, mais aussi ses séries et émissions télé, ses disques et même ses pubs pour *Armani* et *Opium*.

Comment travaillez-vous avec lui ?

D'une manière assez unique. La plupart du temps, les réalisateurs vous appellent quand ils ont fini le tournage et qu'ils ont déjà un premier montage. Ils vous font lire le script, vous montre le premier montage et discute avec vous pour vous donner les indications sur le genre de musique à écrire. Avec David, ça ne se passe pas du tout comme cela. Je suis là dès le départ du projet. David vient me voir dans mon bureau à New York et me parle de son projet et de l'ambiance qu'il recherche pour celui-ci. Alors moi, je prends mon synthé et je transforme de suite ses visions verbales en notes. Il enregistre le résultat et fait jouer la cassette quand il tourne la scène qu'il ma décrite. Ce qui l'aide à mettre les choses en place et à exprimer son feeling aux gens qui travaillent avec lui. Et souvent, cette manière de travailler facilite le montage final puisque le film est d'emblée tourné au rythme de la musique.



Le thème du générique de *Twin Peaks* semble avoir eu une grande influence sur le reste de la musique...

Vous devez dès le début du film faire en sorte que le spectateur se sente émotionnellement concerné. Le thème principal se doit de refléter le ton de tout le film. Et de plus, il doit être utilisé dans tous le *score* du film pour lier les morceaux entre eux. Il est donc primordial de ne pas le rater. Le thème principal de **Twin Peaks** m'a été inspiré par un vieux slow jazzy que j'avais composé il y a longtemps. J'ai essayé de faire en sorte que ce thème ressemble au logo de la ville, avec deux sommets et une partie plane au milieu.

C'est assez étrange : le thème principal de la série se fait entendre après trois bons quarts d'heure dans le film.

Le placer à ce moment du film semble logique puisque c'est la première fois que l'on pénètre dans Twin Peaks et cette mélodie est profondément liée à la ville. Il y a très peu de morceaux de la série qui reviennent dans le film. Je dirais que 95 % de la musique du film est originale. Mais ce thème se devait d'être dans le film. Le monde entier le connaît. Si on l'avait laissé tomber, on aurait sans doute essuyé une volée de tomates !

Où en est le disque du film ?

Je mets la dernière touche au master demain (*lundi 29 juin, NDLR*). Le disque sortira chez *Warner* le 11 août aux USA et peut-être avant ailleurs. Allez, je vais vous donner un petit scoop, après tout, vous êtes le premier à parler de ce disque. Il y aura un morceau rap appelé "A Real Indication" chanté par le Thought Gang. On entend des bouts de ce morceau dans le film notamment à la radio dans la chambre de Laura. Personne ne le sait encore parce que ce n'est pas au générique du film mais ce rap très abstrait est chanté par Angelo Badalamenti. Je crois que certains ne vont pas arriver à y croire. J'ai déjà du mal moi-même ! Je crois que cet album aura son propre son, une ambiance très particulière qui le rendra vraiment unique.

On y entendra Julee Cruise ?

Bien sûr. J'adore Julee. Elle a une voix qui flotte longtemps dans l'air. D'où le titre de son premier album "Floating". Elle travaille sur un nouvel album actuellement. David et moi supervisons plus ou moins...

Vous serez du prochain film de David Lynch ?

Evidemment. Mais c'est un peu prématuré d'en parler. En attendant, vous me verrez bientôt à la télé. J'ai été choisi par le comité olympique pour composer un thème sur la flamme ainsi que pour célébrer les 25ème Olympiades. Je dirigerai cela moi-même lors de la cérémonie d'ouverture. Je me suis aussi occupé de la musique du petit film qui est projeté en 70 mm au pavillon français de l'exposition universelle de Séville. J'ai entendu dire que le président Mitterand a beaucoup aimé le film. Vous croyez qu'il cherche à en acheter la musique ?

Propos recueillis par **Didier ALLOUCH**

PETITES ANNONCES

Vd. maquettes du film **Dune** à partir de 250 F. Mathieu Wojcik, 34 rue des Combattants en AFN, 08300 Réthel.

Ch. docs sur **Les Chevaliers du Zodiaque** ainsi que des fans de ce dessin animé. François Talfumière, 11 rue George Bizet, 21400 Châtillon sur Seine.

Société d'effets spéciaux cherche commercial. Tél.: 43.85.48.26.

Vd. BO (**Henry, Réanimator 1 & 2**...) et ch. films de Cronenberg + séries B et Z bien dégueulasses (*hé, ho, va faire ça ailleurs...*). David Michaux, 17 rue R. Duru, 76770 Malaunay.

Vd. 80 F. pièce compact-discs de **Dick Tracy, The Thing, Cyrano** et **Danse avec les Loups**. David Gin, 23 impasse Vallée Hénot, 62224 Equihen.

Vd. cartes US **Terminator 2**. Ach. cartes *Marvel Series I, II, III* + K7 **Making of Terminator 2**. Laurent Frichet, 18 rte de Laas, 45300 Ascoux.

Ch. nbreuses jaquettes vidéo et vd. VHS originales de **Massacre à la Tronçonneuse** (99 F), **Le Tambour** (99 F), **La Baie Sanglante** (89 F) et **Réaction** de George Romero (70 F). Frédéric Berthy, 3 rue Paul Cézanne, 77140 Nemours.

Rech. *Super Conan* (3 à fin de la série), *Conan Lug* 1 à 6, *Conan Pocket Comics*, *Conan Arédit*, *Circus* 99 bis H.S. et BD *Lug* récit complet. Tél.: 75.66.60.21.

Participez au concours de nouvelles. Rens. contre enveloppe timbrée à C.EC.AM, 68 rés. des Plaines, 83500 La Seyne S/Mer.

Ech. VHS de **Misery** contre **La Galaxie de la Terreur, Génération Proteus, Pulsions** ou **Soif de Sang**. Martial Mimoum, HLM Bât 2 Appt 22, 88320 Martigny-les-Bains.

Vd. albums de Giger (*"Alien"* & *"Biomecanoïds"*), CDV Pal de **Retour vers le Futur, Piège de Cristal** et **Alchimy Live**, et console *Sega* avec jeu **Sonic**. Lyonel Fluchot au 80.74.33.54.

Vd. séries télé (***Outer Limits, Au Coeur du Temps, Lost in Space, Man from Uncle, Les Mystères de l'Ouest, Voyage au Fond des Mers***) + 600 films SF/fantastique 1900-1970. Patrick au 82.34.83.54.

Vd. OAV, CDS, BDS, (*ceux qui n'ont rien compris sont priés d'expliquer aux autres, ou le contraire, peu importe...*) K7, cartes, posters de dessins animés japonais. David Chiavenuto, 32 bd de Provence, 91200 Athis-Mons.

Nouveau catalogue HC, thrash et punk disponible contre 1 timbre à Guess What ?, 23 allée des Vitterons, 26000 Valence.

Vd. BO à prix intéressants (liste contre 1 timbre) et rech. VHS de **Charly, Théâtre de Sang** et **Le Bouffon du Roi**. Frédéric Kuta, 28 rue de Weppes, Appt 16, 59800 Lille.

Vd. 20 F. pièce (*copieur !*) *Mad Movies* 22 à 76, *Impact* 1 à 34, *Starfix* H.S. 1, 3 et 7 et *Métal Hurlant* H.S. 43 bis. Stéphane Hannequin, 2 bis rue Contant, 93220 Gagny.

Rech. BO en CD de **L'Arme Fatale**. Vd. *E.F.*, *Métal Hurlant*, BD *Arédit Eclipso*, *Etranges Aventures*, BD *Artima*, *Batman*... Liste contre enveloppe timbrée à Gilles Maréchal, 262 chemin des Fourniers, 83210 La Farlède.

Vd. ou éch. tous films fantastique/SF de 1900 à 1960. Jean-Noël Degain, rés. les Oliviers, la pinède St Georges, 83430 St Mandrier.

Rech. morts ou vifs les numéros 3 et 9 de la revue *Filmfax*. Tél. au 48 74 70 83 dans la matinée des jours ouvrables. Jean-Pierre.

Ach. BD d'occase *Ranxerox*. Ludovic Schurr, 4 bis av. de Verdun, 94410 St Maurice.

Ach. affiche de **Elvira** (le dessin animé) et cartes mostales d'affiches de James Bond. Jean-Bernard au 39.76. 39.62.

Rech. *M.M.* 28, ainsi que tout ce qui concerne **Star Wars** et **Star Trek**. Sophie Wiedenkeller, 24 rue de la République, 77250 Vineux (*pléonasme !*) -les-Sablons.

Vd. raretés de The Cure (CD live, vidéos, K7 live...). Catalogue gratuit à Frédéric Legros, 5 allée des Tilleuls, 60110 Lormaison.

Vd. *Max* 10 à 37, environ 50 pin's et 3000 jaquettes. David Lotton, 1 rue André Trasbot, 35000 Rennes.

Vd. "Encylopedia of Horror", et épisodes 2, 5, 8 et 26 de ***Thunderbirds*** (90 F pièce). Jeff Couderc, 5 cité des Sports, 31270 Cugnaux.

Vd. VHS du making of des 3 **Star Wars**. Eve Xerri, rue des 3 Croix, 65100 Lourdes (*t'as qu'à les poser !*).

Ech. enregistrements de BO. Frédéric Destombes, 1 av. du Sénateur Girard, BP 577, 59308 Valenciennes.

Ch. pour prochain numéro de *Médusa* docs sur J. Sands, K. Kinski et les B-Girls. Didier Lefèvre, 9 rue Lalo, 59720 Louvroil.

Ch. personne ayant BO de **Beetlejuice, La Porte du Paradis, Krull, Dark Cristal** et **Assaut** en vue de repiquage. Muriel au 40.74.23.11.

Ch. épisodes en VO des ***Avengers*** (***A Noom without View*** et ***Two's a Crowd***), émission portrait sur David Lynch (*Cinéma Cinéma*) et courts métrages de David Lynch. Gilles Gouiran, 19 rue de Lafontaine, 13920 St Mitre les Remparts.

Vd. 219 F "Histoire et technique de l'image en 3 dimensions". Sébastien Stelitano, 151 rue Jean Jaurès, 59970 Fresnes/Escout.

Vd. 600 F coffret **Sueurs Froides** de Claude Chabrol (6 K7 + boîte de rangement). Romain au 45.24.62.15.

Vd. 500 BD (*Strange, Etranges Aventures...*). Liste contre 3 timbres à 2,50 à José Catela, 436 bd Henri-Dunant, 71000 Mâcon.

Rech. nbreuses revues de ciné fantastique (*Midi Minuit, M.M., E.F.*, etc). Jon Older, 53 Exeter Rd, Southville, Bristol BS3 1LY, England.

Ach. 2 CD enregistrés chez Philips par John Williams et le Boston Pops Orchestra : *"Pop's on the march"* et *"We wish you a merry christmas"*. Faire offre à Jean-Marc Masin, 10 rue du Général de Gaulle, 54240 Joeuf.

Rech. K7 de l'émission *Ex-Libris* contenant une courte interview de Stephen King, ainsi que tout doc sur King, Straub et Pink Floyd. Franck Martin, 27 rue Bezout, 77140 Nemours.

Création du fanzine *Ciné Annonces*. Pour passer votre annonce et recevoir le numéro, envoyez 2 timbres à 2,50 à Alain Dailly, 672 av. Jules Bianco, 73400 Ugine.

Vd. K7 à partir de 99 F (**Terminator 2, La Fin de Freddy, La Nurse**...). Liste contre 3 F en timbres à Rudy Bizot, 31 av. Waldeck Rochet, 93120 La Courneuve.

Vd. environ 600 films VHS/Secam. Liste contre enveloppe timbrée à José Oliveira, 25 rue Vicq d'Azir, 75010 Paris.

Vd. *Métal Hurlant* 71 à 133 (5 à 10 F le numéro, ou 410 F le lot). Thierry Gourio, 2 rue Galilée, 02100 St Quentin.

Enregistre sur K7 audio toutes les BO que vous désirez (200 titres disponibles). Liste contre 1 timbre à Gildas Le Pollès, 46 bd Meusnier de Querlon, 44000 Nantes.

Ch. *Monster Bis* 4 consacré à Lex Barker (*j'adore les livres de Lex Barker. Hein, c'est pas lui ?*) et tout doc se rapportant à l'acteur. Claude Knosp, 7 rue de l'Arrivée, 95880 Enghien.

LE TITRE MYSTERIEUX

Un curieux personnage à découvrir, qui compte déjà sur les doigts d'une main les futurs gagnants, car c'est assez difficile cette fois-ci. A vous de jouer...



Une foule de réponses pour notre dernier titre, échelonnées entre **Howling** 1 à 5. Le bon, c'était le 4. Parmi les premières réponses : Sophie Martin, Luc Ripa, Maud Hébert, Régis Sala, Stéphane Berthy, Vincent Bofferding, J.S. Gadoury, Thomas Bendges, Marc Vinvesa, Daniel Schill, Arnaud Fabisiak, Pierre Primetens, Mlle Mandart, Marc Le Prunennec, Olivier Gérard, Alexandre Volta, Christelle Audo, Olivier Dupont, Serge Ledrich, Christophe Dufour, Elayar Nasser, Didier Joliton, Christophe Mince, J.F. Laurent, Stive Rudin, David Rozmanowski, Nicolas Reynaud, Frédéric Pizzoferrato, Daniel Biga, Jean Lopez, Thibaut Schos, Julien Alexandre, Sylvain Dufour, David Marchand, Jean-Pierre Nicolaï, Carlos Martins.

Vd. ou éch. nbreux jouet **Star Wars**. Liste contre enveloppe timbrée à Adam Marchand, 9 rue J.J. Rousseau, 94100 St Maur.

Vd. BD *Marvel-Semic* (*Titans*, *Spidey*). Patrick Monteau, Orent, 16370 Cherves-Richemont.

Vd. nbx albums de hard/Trash/Death Metal sur K7. Liste sur demande. Jean-Baptiste Mouginet, 31 ave. de Toquetoucau, 33610 Cestas.

Ach. tout document sur la série ***Les Professionnels***, en particulier les 20 derniers épisodes non diffusés par *TF1*. Renée Rougier, 29 rue de l'Ukraine, 31100 Toulouse.

Vd. 50 F pièce les 6 volumes de de la BD *V pour Vendetta*. Alain au 34.92. 91.30.

Ch. édition originale de *"Entretien avec un vampire"* de Ann Rice, tout doc sur Robert Howard et désire rencontrer fans de ***Thunderbirds***. Nour-Eddine, 60 rue de Reuilly, 75012 Paris.

Vd. *Strange*, *Spécial Strange*, albums *Lug*... Liste sur demande à Thierry Allié, 5 rue Jean Giraudoux, 89300 Joigny.

Ach. affiches récentes de cinéma, cartes postales d'affiches et K7 VHS neuves. Alexandre Metzger, 4 rue du Stade, 67510 Winger.

Collectionneur vend nbreux films SF/fantastique + séries TV (***La Quatrième Dimension, Star Trek***). Ach. rembobineuse *Bétamax* bon état (*j'ai connu une embobineuse béta un max, si ça pouvait faire l'affaire...*). Daniel au 87.58.23.52.

Script US, long métrage étrange cherche réal. + prod. Didier au 21.51.03.03.

Vd. ou éch. contre pin's cinéma ou cartes téléphoniques *Toxic* 1, *E.F.* 59 et 71 et *Impact* 3 et 7. Christine Bertrand, 11 rue George, 13005 Marseille.

Vd. *Strange, Fantask, Marvel, Spidey, Nova, Titans*... Liste contre 3 timbres à Jean-Marc Polizzi, 38 rue des Epinettes, 75017 Paris.

Ach. jaquette de **Jack le Tueur de Géant** et rech. VHS de **Les Révoltés de l'An 2000, La Guerre des Mondes, L'Homme qui Rétrécit**. Stéphane Roumi, 30 bd de la Mission Marchand, 92400 Courbevoie.

Vd. collection de livres SF/fantastique (250 entre 7 et 15 F, 350 entre 15 et 20 F). Liste contre 2 timbres à Patrick Cadet, 10 rue de l'Eglise, 51000 Châlons/Marne.

Ach. vidéo des **Feebles**. Stéphane Fugier, 32 allée Perrière, 38190 Villard-Bonnot.

Rech. tout document sur Kiefer Sutherland. Virginie Talbot, 4 rue de Rivoli, Appt 170, 4ème étage, 76600 Le Havre.

Rech. pour émission fantastique *Crépuscule* dessins, (*dessinateur à la radio, mon rêve !*) photos, fanzines et toute réalisation amateur en rapport avec le Fantastique. Ambroise Gabriel, 12 rue du Toul, 57800 Freyming-M.

Voyeur n° 6 est disponible contre 30 F. port compris. Avec interview de J.P. Bouyxou et Michel Prati, rubriques habituelles, etc. Philippe Fontaine, 4 bis, rue Dussault, 76300 Sotteville-les-Rouen.

Adhésion à Louisa Club pour 1992 : bulletin périodique + cinécarte (deux places de cinéma Pathé) = 250 F (dont port recommandé inclus). Louisa Club, BP 55, 77103 Meaux Cédex.

Vd. *E.F.* 15 à 50, nbreux *Strange*, *Titans*..., et personnages **Star Wars**. Chris Mechelen, 20 rue Broutin, 59350 St André.

Ach. VHS de **Frissons** et **Rage**. Vd *Cinefex* **T2** et VHS de **Subway** et du **Grand Bleu** version longue (*maso !*). Pierre Déléage, 8 rue Raoul Follereau, 42600 Montbrison.

Vd. importante collection affiches (anciennes et récentes), photos, vidéos (pal, secam), revues, fanzines... Tél. bureau : 98.99.01.26. Demandez Marcel.

Rech. toute documentation iconographique sur Jean "Moebius" Giraud, Hans Rudy Giger et Christopher Foss. Paul-Henri Michaud, 11 rue des Remparts d'Ainay, 69002 Lyon.

Ch. *M.M.* 1 à 12 et 21, et *E.F.* 3 et 5 à 12. Tél.: 47.89.82.44.

Ach. CD pictures (BO, etc...). Philippe Drouaud, 11 rés. Clair Vallon, 56000 Vannes.

Ach. 300 F si bon état *Akira* 1 à 27. Badis Benfares, 56 rue Voltaire, 93100 Montreuil.

Ach. tout merchandising concernant **Twin Peaks**. Laurent Siegal, 26 rue Principale, 67190 Still.

Ils ou elles cherchent

- correspondant(e) 16 ans aimant le hard rock et M.M. Rudy Potyralla, 16 rue Delvallez, 62880 Estevelles.

- personne possédant enregistrements des cérémonies des Oscars. Laurent au 77.37.06.98.

- correspondantes 18-22 ans aimant le fantastique et l'horreur. Nicolas Hulard, 73 rue du Petit Bois, 59400 Cambrai.

- correspondant(e)s 16-20 ans adorant Michael J. Fox et Mel Gibson. Sylvie Sommer, Dempeyre, 43700 Coubon.

- correspondant(e)s 13-15 ans aimant **T1, T2, Alien, Mad Max**... Mathieu Philippe, 15 la Saussaye, rue de la Sente aux Drapiers, 27370 Amfreville.

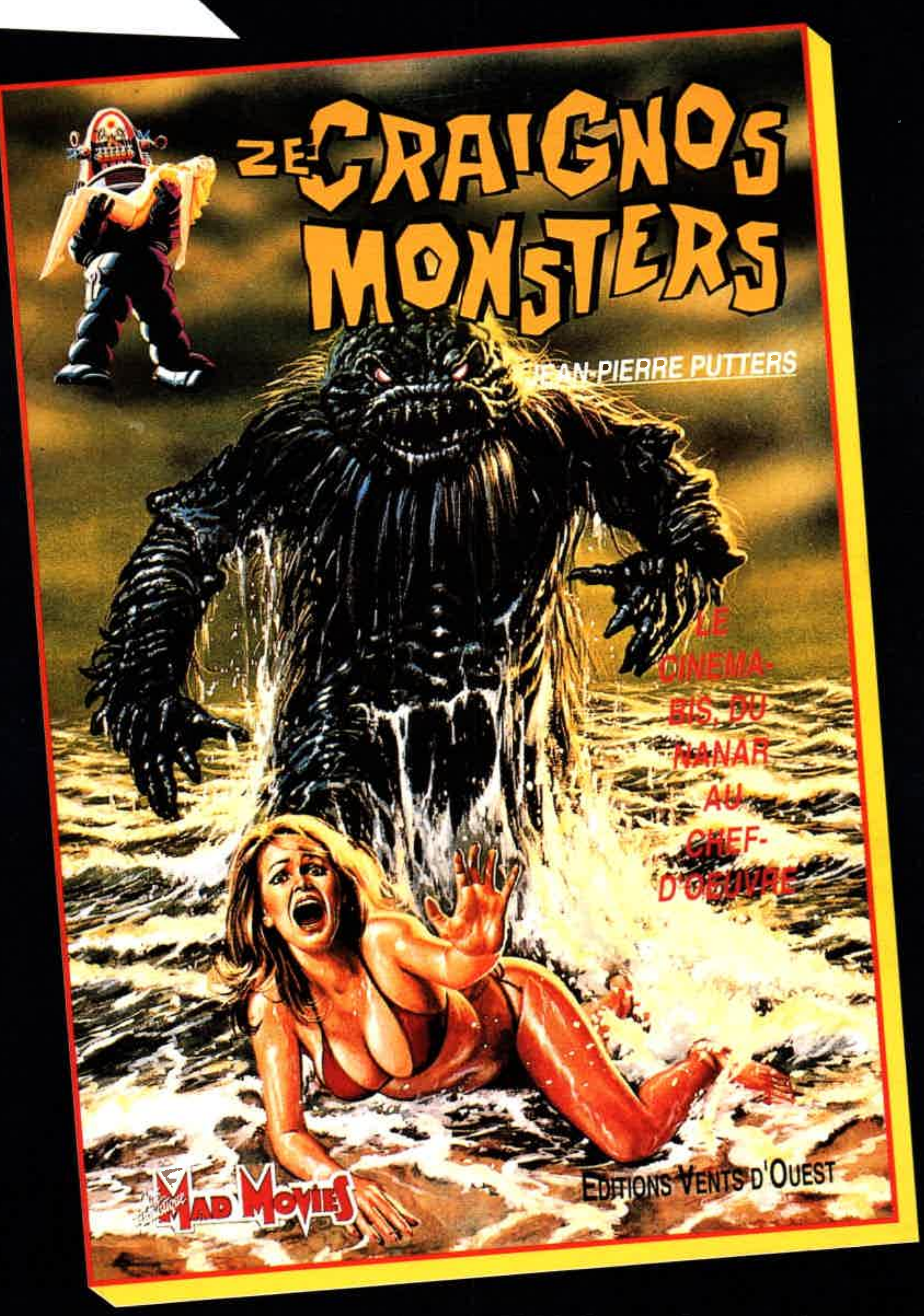
- personne 20 ans habitant à Nimes ou environs pour partager passion. Christophe au 66.64.82.41.

- correspondant(e)s motivé(e)s pour collaboration à un fanzine de BD. Département : Lot, Lot et Garonne, Aveyron. Jérôme Cléret, lot/ Mouriliac, 46300 Gourdon.

- correspondant(e)s 18 ans aimant le gore et l'épouvante. J.P. Gasc, la Favède, 30110 Les Salles du Gardon.

Enfin le livre de bon goût qui manquait à l'histoire du cinéma-bis...

un tour d'horizon des monstres les plus ratés, et parfois même les plus réussis. Filmographies réalisateurs acteurs et maquilleurs. Affiches publicitaires d'époque. Films culte nanars oubliés échecs notoires ou chefs-d'œuvre du genre. 216 pages. Tout couleur.



En vente dans toutes les bonnes librairies, FNAC, maisons de la presse et autres lieux branchés. Disponible également à la Librairie du Cinéma MOVIES 2000, 49, rue de La Rochefoucauld, 75009 Paris (ouverte du mardi au samedi, de 14h.30 à 19h.)

MICHAEL **KEATON**

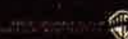
DANNY **DeVITO**

MICHELLE **PFEIFFER**

BATMAN
LE DÉFI

WARNER BROS.

TIM BURTON MICHAEL KEATON DANNY De VITO MICHELLE PFEIFFER "BATMAN, LE DEFI" (BATMAN RETURNS)
CHRISTOPHER WALKEN MICHAEL GOUGH PAT HINGLE MICHAEL MURPHY DANNY ELFMAN LARRY FRANCO
CHRIS LEBENZON BO WELCH STEFAN CZAPSKY JON PETERS, PETER GUBER, BENJAMIN MELNIKER, MICHAEL USLAN
BOB KANE DC COMICS DANIEL WATERS SAM HAMM DANIEL WATERS
DENISE DI NOVI TIM BURTON TIM BURTON





JOUEZ AVEC LE MAGAZINE
TV CONTINENT C

APPELEZ BATMAN AU 36 65 20 01

